
THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET


VELUT ARBOR ÆVO


HINC ORIOR
David Steuart Esq

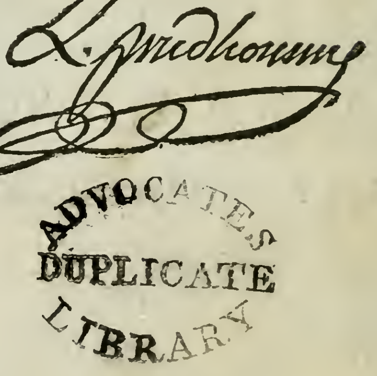


L'ante, appellé la grande Bête.

VOYAGE
A LA GUIANE
ET
A CAYENNE,

Fait en 1789 et Années suivantes.

Je poursuivrai le Contrefacteur.



[illegible]

Ce livre est infiniment interessant et a beaucoup de merite &c. Il est autant une description des rivieres des Amazones et de l'Orenoque, que de la Guiane et de la Cayenne — C'est pourquoi on auroit desiré d'avoir des cartes de ces deux rivieres

VOYAGE
A LA GUIANE
ET
A CAYENNE,

FAIT en 1789 *et Années suivantes;*

CONTENANT une Description Géographique de ces Contrées, l'Histoire de leur Découverte; les Possessions et Etablissemens des Français, des Hollandais, des Espagnols et des Portugais dans cet immense Pays.

LE Climat, les Productions de la Terre, les Animaux, les Noms des Rivières, celui des différentes Nations Sauvages, leurs Coutumes et le Commerce le plus avantageux qu'on peut y faire.

LES Particularités les plus remarquables de l'Orenoque et du Fleuve des Amazones.

DES Observations, 1°. pour entrer dans le Port de Cayenne et y bien mouiller; 2°. pour en sortir en évitant tous les dangers; 3°. Les Distances et les Routes des principaux Lieux de la Guiane, les Vents qui règnent sur les Côtes.

SUIVI d'un Vocabulaire Français et Galibi des Noms, Verbes et Adjectifs les plus usités dans notre Langue, comparée à celle des Indiens de la Guiane, pour se faire entendre relativement aux objets les plus nécessaires aux besoins de la vie.

PAR L..... M.... B...., *Armateur.*

OUVRAGE ORNÉ DE CARTES ET DE GRAVURES.



A PARIS,

Chez l'ÉDITEUR, Rue des MARAIS, N°. 20, F. G.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

ou plutôt par Louis Prudhomme.
Barbier, IV. 116.

Explication des Gravures.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CONVAINCU de la vérité des citations de cet Ouvrage et de l'utilité dont il pouvait être, je me suis déterminé à le publier. Le Voyageur qui me l'a confié a été obligé, par la nature de son commerce, de parcourir les vastes et magnifiques contrées de la Guiane. Ce Voyage renferme les détails les plus curieux sur les mœurs singulières, les coutumes bisarres des différens Peuples qui les habitent, et sur l'étonnante fécondité de la nature dans ces climats.

A Surinam, les Hollandais ont métamorphosé en un pays superbe des déserts et des marais. Les Français pourront les surpasser dans les possessions qu'ils ont à Cayenne.

L'Auteur a enrichi ce Voyage des observations des plus célèbres Voyageurs qui l'ont précédé.

La publicité d'un Voyage à la Guiane et à Cayenne qui donne les connaissances nécessaires des localités de cet immense pays, où les possessions françaises peuvent devenir de la plus grande importance, ne saurait manquer d'intéresser, sur-tout dans les circonstances actuelles.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 29, *ligne* 23, ne pourraient être écrits; *lisez*, ne pourrait être écrite.

Page 46, *ligne* 23, dessous; *lisez* dessus.

Page 47, *ligne* 22, Espagnoles; *lisez* Espagnols.

Page 105, *ligne* 8, de castor; *lisez* du castor.

Page 107, *ligne* 24, des las; *lisez* des lacs.

Page 108, *ligne* 18; *Détails curieux sur quelques Serpens, Reptiles et Insectes.* Supprimez ces mots.

Page 117, *ligne* 24, les vaisseaux; *lisez* les ruisseaux:

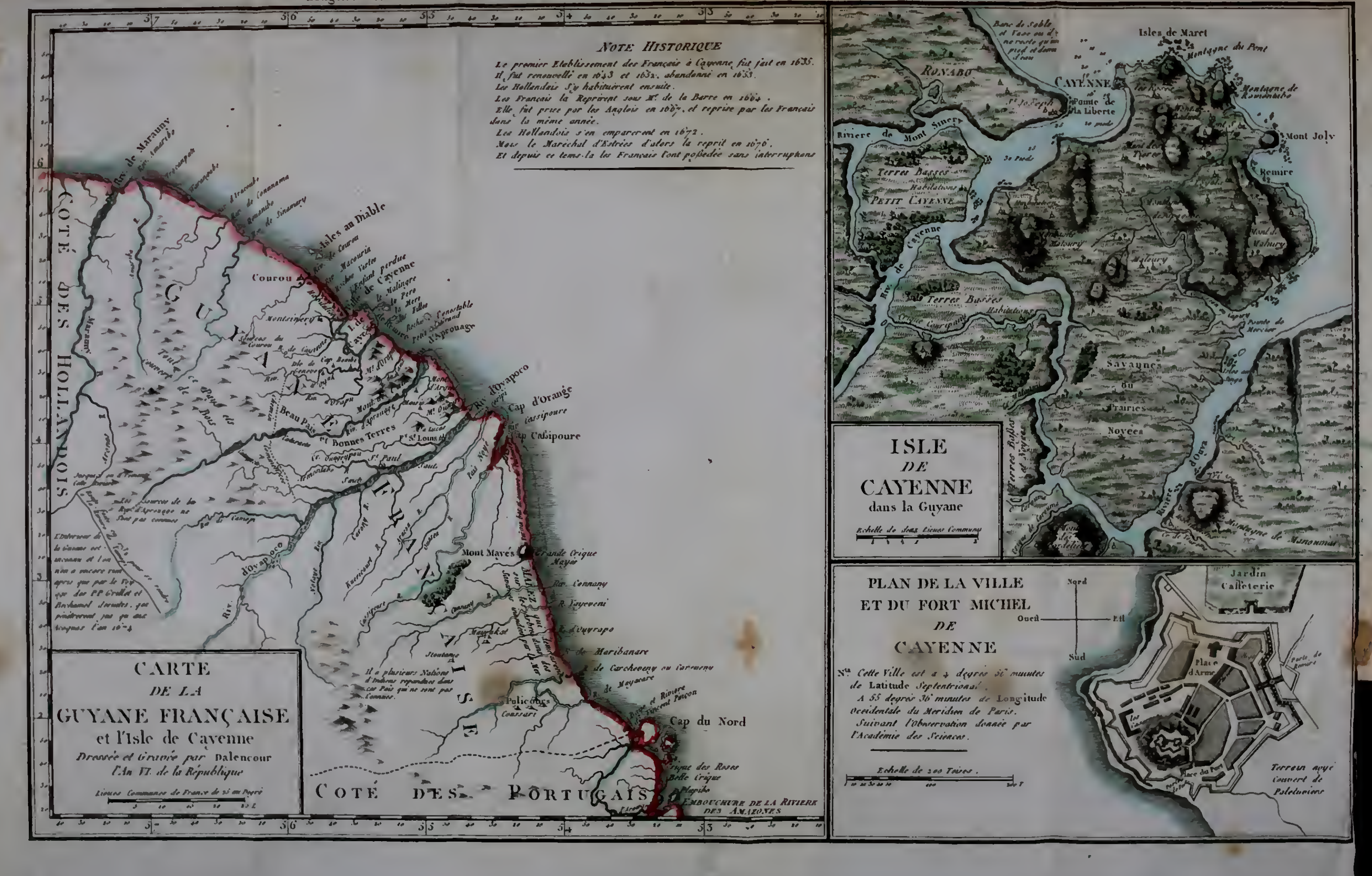
Page 126, *ligne* 23, tinge; *lisez* tigne.

Page 169, *ligne* 6, il devient; *lisez* il devint.

Page 170, *ligne* 1, diverses simples; *lisez* divers simples.

Page 286, *ligne* 11, l'avait; *lisez* l'avaient.

Page 289, *ligne* 12, doucâtre; *lisez* douceâtre.



Longitude Occidentale du Meridien de Paris
NOTE HISTORIQUE
Le premier Etablissement des Français à Cayenne fut fait en 1635.
Il fut renouvellé en 1643 et 1652, abandonné en 1653.
Les Hollandois S'y habituèrent ensuite.
Les Français la Reprirent sous Mr. de la Barre en 1664.
Elle fut prise par les Anglois en 1667, et reprise par les Français dans la même année.
Les Hollandois s'en emparerent en 1672.
Mais le Maréchal d'Estrées d'alors la reprit en 1676.
Et depuis ce tems-là les Français l'ont possédée sans interruptions
COTÉ DES HOLLANDOIS
GUYANE FRANÇAISE
Isles au Diable
Courou
Ville de Cayenne
Cap d'Orange
Cap Cassipoure
Riv. d'Oyapoco
Mont Mayés
Grande Crique Mayés
Beau Pais et Bonnes Terres
Cap du Nord
COTÉ DES PORTUGAIS
EMBOUCHURE DE LA RIVIERE DES AMAZONES
CARTE
DE LA
GUYANE FRANÇAISE
et l'Isle de Cayenne
Dressée et Gravée par Dalencour
l'An VI. de la République
Lieues Communes de France de 25 au Degré
Isles de Maret
CAYENNE
Pointe de la Liberte
Mont Joly
Remire
Riviere de Mont Sinery
Terres Basses
PETIT CAYENNE
Savannes ou Prairies
Noyeca
Riviere d'Ouya
ISLE
DE
CAYENNE
dans la Guyane
Echelle de deux Lieues Communes
PLAN DE LA VILLE
ET DU FORT MICHEL
DE
CAYENNE
Nord
Ouest
Est
Sud
Nta. Cette Ville est a 4 degrés 56 minutes de Latitude Septentrionale.
A 55 degrés 36 minutes de Longitude Occidentale du Meridien de Paris.
Suivant l'Observation donnée par l'Académie des Sciences.
Echelle de 200 Toises.
Jardin Caffeterie
Place d'Armes
Terrein noyé Couvert de Paletuviers

VOYAGE A LA GUIANE ET A CAYENNE.

CHAPITRE PREMIER.

DIFFÉRENTES tentatives faites pour remonter ou pour descendre le vaste fleuve des Amazones. — Particularités sur ce fleuve, et sur quelques-uns des Peuples nombreux qui habitent ses bords.

AVANT d'avoir pénétré à Cayenne et dans le continent de la Guiane, on s'était hasardé à remonter, le plus haut possible, les fleuves de l'Orenoque et des Amazones qui leur servent de bornes au nord et au midi. Nous devons donc commencer par fixer l'attention de nos lecteurs sur ces tentatives intéressantes, et recueillir tous les détails vraiment curieux, qui peuvent instruire et amuser. Nous allons suivre d'abord les premiers navigateurs dans l'Ama-

zone, que descendit, presque depuis sa source, pendant un cours pénible et dangereux de plusieurs mois, un Français justement célèbre dans les lettres et les sciences, la Condamine, qui osa tenter cette hardie entreprise, dans la seule intention d'être utile à ses semblables.

Dès l'année 1499, Yanez Pinçon, le premier Castillan qui passa la ligne, découvrit l'immense embouchure de la rivière des Amazones, qu'il nomma *Maragnon*. Lors de cette découverte, un Espagnol, pour confirmer le droit de ses souverains, écrivit son nom sur un arbre d'une si prodigieuse grosseur, que seize hommes, se tenant par la main, ne pouvaient l'embrasser.

François Orellana, en 1538, après avoir eu la lâcheté d'abandonner Gonzale Pizare, son commandant, qui lui avoit confié un brigantin pour aller chercher des vivres, descendit le Maragnon jusqu'à son embouchure, et retourna en Espagne vanter son courage et ses découvertes. Il s'était vu, dit-il, contraint de s'abandonner aux eaux de ce fleuve, parce qu'il était si difficile de remonter contre un courant extrêmement rapide, qu'il n'aurait pas fait dans l'espace d'un an ce qu'il venait de faire en trois jours.

Des peuples belliqueux, dont il devint l'ami après les avoir vaincus, lui apprirent qu'au-delà de leur province, il y avait un pays qui n'était habité que par des femmes guerrières. Cette assertion, qu'il ne prit pas même la peine d'approfondir, lui fit donner aux terres qu'il avait traversées le nom de pays des Amazones, qui servit bientôt après à désigner le fleuve du Maragnon : telle est souvent l'origine des plus beaux noms ; que ceux qui s'en font un titre de vanité et de gloire, remontent jusqu'à leur cause, et ils ne seront peut-être pas toujours si orgueilleux de les porter.

Le fleuve des Amazones n'a pas une seule source ; il en a plusieurs qui partent des Cordilières, dans la province de Quito, deviennent bientôt de grosses rivières, et après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se réunissent, et forment ensemble le Maragnon, si célèbre sous le nom de rivière des Amazones. Son cours, encore à compter seulement du lac de Lauricocha, à une grande distance de sa source, est au moins de 1800 lieues. Elle reçoit dans son sein des fleuves larges et profonds, qui l'égalent au moins par la longueur de leur course, et l'immensité de leurs eaux. L'Apurimac, qui prend le nom d'*Ucayale* en

approchant du Maragnon, est si large et d'une si singulière profondeur, qu'on ne sait pas lequel des deux se jette dans l'autre. Leurs eaux, en s'unissant, se heurtent avec tant de violence, que celles de l'Apurimac ou Ucayale pressent et forcent le cours du Maragnon, jusqu'à le faire descendre en serpentant.

Le père d'Acugna, fameux voyageur Portugais, qui, accompagné d'Espagnols et de plusieurs de ses compatriotes, en 1639, descendit le fleuve des Amazones (Nous avons déjà dit que c'est le même que le Maragnon.), ne le représente pas moins que comme le plus grand et le plus célèbre de tous les fleuves du monde. « Il traverse,
» dit-il, des royaumes de plus grande
» étendue et les enrichit plus que le Gange,
» plus que l'Euphrate et le Nil. Il nourrit
» infiniment plus de peuples ; il porte ses
» eaux douces bien plus loin dans la mer ;
» il reçoit beaucoup plus de rivières. Si
» les bords du Gange sont couverts d'un
» sable doré, ceux de l'Amazone sont
» chargés d'un sable d'or pur, et ses eaux,
» creusant ses rives de jour en jour, dé-
» couvrent par degrés les mines d'or et
» d'argent que la terre qu'elles baignent
» cachent dans son sein. Enfin, les pays
» qu'elle traverse sont un paradis terrestre;

„ et si leurs habitans aidaient un peu la „ nature, tous les bords d'un si grand „ fleuve seraient de vastes jardins, remplis „ sans cesse de fleurs et de fruits. Les dé- „ bordemens de ses eaux fertilisent toutes „ les terres, qu'elles humectent, non-seule- „ ment pour une année, mais pour plu- „ sieurs. Elles n'ont pas besoin d'autre amé- „ lioration. D'ailleurs, toutes les richesses „ de la nature se trouvent dans les régions „ voisines; une prodigieuse abondance de „ poissons dans les rivières, mille animaux „ différens sur les montagnes, un nombre „ infini de toutes sortes d'oiseaux, les „ arbres toujours chargés de fruits, les „ champs couverts de moissons, et les „ entrailles de la terre farcies de pierres „ précieuses et des plus riches métaux. „ Enfin, parmi tant de peuples qui ha- „ bitent les bords de l'Amazone, on ne „ voit que des hommes bien faits, adroits „ et pleins de génie, pour les choses du „ moins qui leur sont utiles. „

L'étendue du pays qui la bordent, ob- serve ce même voyageur, peut avoir 4000 lieues de circuit. Si la longueur du fleuve est de 1,356 lieues, mesurées avec exacti- tude, ou, suivant la supputation d'Orel- lana, 1,800 lieues; si la plupart des ri- vières qui s'y joignent du côté du nord ou

du midi, viennent de 200 lieues, et plusieurs de plus de 400, sans approcher d'aucune terre peuplée d'Espagnols, on conviendra que cette étendue de pays doit avoir au moins 400 lieues de largeur, dans sa plus étroite partie. Ainsi, conclut le savant Jésuite, avec les 1,356 lieues que l'on compte de longueur, ou les 1,800 lieues d'Orellana, c'est fort peu moins de 4,000 lieues de circuit par les règles de l'arithmétique et de la cosmographie.

Tout cet espace était peuplé, au tems de sa découverte, d'une infinité de sauvages, répandus en différentes provinces, qui fesaient autant de nations particulières. Le pays était si peuplé, et les habitations si proches l'une de l'autre, que du dernier bourg d'une nation, on entendait couper le bois dans plusieurs peuplades d'une autre. Cette grande proximité ne servait point à les faire vivre en paix. Ils étaient divisés par des guerres continuelles, dans lesquelles ils s'entretuaient, ou s'enlevaient mutuellement pour l'esclavage. Mais quoique vaillans entr'eux, ils n'osaient se battre de pied ferme contre les Européens, dont ils n'avaient jamais vu les armes à feu. La plupart prenaient la fuite, se jetaient dans leurs canots, d'une construction fort légère, abordaient à terre en

un clin-d'œil, se chargeaient de leurs canots, et se retiraient vers quelqu'un des lacs que le fleuve forme en grand nombre.

Leurs armes ordinaires étaient des javelines, d'une médiocre longueur, des dards d'un bois très-dur, dont la pointe était fort aigue, et qu'ils lançaient avec beaucoup de force et d'adresse. Ils avaient aussi une sorte de lance, qu'ils nommaient *Estolica*, plate, et longue d'une toise sur trois doigts de large, au bout de laquelle un os, de la forme d'une dent, arrêtait une flèche de six pieds de long, dont le bout était armé d'un autre os, ou d'un morceau de bois, fort pointu, et taillé en barbillons. Ils prenaient cet instrument de la main droite; et fixant leur flèche de la main gauche, dans l'os d'en-haut, ils la lançaient avec tant de vigueur et de justesse, que de cinquante pas ils ne manquaient point leur coup. Pour armes défensives, ils avaient des boucliers d'un tissu de cannes fendues, et si serrées entr'elles, que leur légèreté n'en diminuait pas la force. Quelques nations n'employaient que l'arc et les flèches, dont ils empoisonnaient la pointe avec des sucs si vénimeux, que la blessure en était toujours mortelles.

Leurs outils, pour la construction de

leurs canots et de leurs édifices, n'étaient que des coignées et des haches, et voici par quelle industrie ils les fabriquaient : l'instinct ou le besoin leur avait appris à couper l'écaille de tortue la plus dure, par feuille de quatre ou cinq doigts de large, qu'ils affilaient sur une pierre, après l'avoir fait sécher à la fumée. Ils les fichaient dans un manche de bois, pour s'en servir à couper les bois tendres et légers, dont ils fesaient non-seulement des canots, mais encore des tables, des armoires et des siéges. Pour abattre les arbres, ou couper du bois plus ferme, ils avaient des coignées de pierre fort dure, qu'ils affilaient à force de bras. Leurs ciseaux, leurs rabots et leurs vilbrequins étaient des dents de sangliers et des cornes d'animaux, entés dans des manches de bois. Ils s'en servaient comme du meilleur acier.

Quoique toutes leurs provinces produisent naturellement diverses sortes de coton, ils ne l'employaient point à se vêtir. Ils allaient nuds, presque tous, et sans distinction de sexe, avec aussi peu de honte qu'en avaient jadis, selon la Bible, nos premiers parens dans l'état d'innocence.

La religion de tous ces peuples est presque la même. Ils ont des idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attri-

buent diverses opérations. Les unes président aux eaux, d'autres aux moissons et aux fruits. Ils se vantent que ces divinités sont descendues du ciel pour demeurer avec eux, et pour leur faire du bien; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Elles sont gardées à l'écart, ou dans un étui, pour les occasions où l'on a besoin de leurs secours. C'est ainsi que prêts à marcher à la guerre, ils élèvent à la proue de leurs canots l'idole dont ils attendent la victoire; ou qu'en partant pour la pêche, ils arborent celle qui préside aux eaux. Cependant, ils reconnaissent qu'il peut exister des Dieux plus puissans. Un de ces barbares, chef d'une peuplade, voulut parler aux Portugais, après leur avoir fourni des vivres; et marquant beaucoup d'admiration pour le bonheur qu'ils avaient eu de surmonter les difficultés de la grande rivière, il leur demanda en grâce, et par reconnaissance pour le bon traitement qu'il leur avait fait, de lui laisser un de leurs dieux, qui fût capable de le servir avec autant de puissance que de bonté dans toutes ses entreprises. Un autre cacique fit connaître qu'il se formait aussi quelque idée d'un dieu supérieur aux siens, par la folle vanité qu'il avait de vouloir passer lui-même pour le dieu de son pays. « C'est

» ce que nous apprîmes, dit d'Acugna,
» quelques lieues avant que d'arriver à son
» habitation. Nous lui fîmes annoncer que
» nous lui apportions la connaissance d'un
» dieu plus puissant que lui, Il vint au ri-
» vage avec toutes les apparences d'une
» vive curiosité. Je lui donnai les explica-
» tions qu'on lui avait promises : mais de-
» meurant dans son aveuglement, sous
» prétexte qu'il voulait voir de ses propres
» yeux le dieu que je lui prêchais, il me
» dit qu'il était fils du Soleil ; que toutes
» les nuits il allait en esprit dans le ciel,
» donner ses ordres pour le jour suivant,
» et régler le gouvernement général du
» Monde. Un cacique d'un autre lieu me
» marqua plus de raison. Je lui demandai
» pourquoi ses compagnons avaient pris la
» fuite à la vue de notre flotte, tandis qu'il
» était venu librement au-devant de nous,
» avec quelques-uns de ses parens. Il me
» répondit que des hommes qui avaient
» été capables de voyager sur la grande
» rivière malgré tant d'ennemis, et sans
» essuyer aucune perte, devaient être un
» jour les seigneurs de la contrée ; qu'ils
» reviendraient pour la soumettre, et la
» peupleuraient de nouveaux habitans ;
» qu'il ne voulait pas toujours vivre en
» crainte et trembler dans sa maison ; qu'il

„ aimait mieux se soumettre de bonne
„ heure, et recevoir pour ses maîtres et
„ amis, ceux que les autres seraient un
„ jour contraints de reconnaître et de servir
„ par force. „

Tous ces Indiens, comme les habitans des autres parties de l'Amérique, ont autant de confiance que de respect pour leurs devins, qui leur tiennent lieu de médecins et de prêtres. A l'égard des morts, les uns font sécher les corps par un feu lent, et les gardent dans leurs cabanes, pour avoir toujours devant les yeux le souvenir de ce qui leur était cher. D'autres les brûlent dans de grandes fosses, avec tout ce qu'ils ont possédé pendant leur vie. Les funérailles durent plusieurs jours, qui se partagent entre l'ivrognerie et les larmes.

Vingt lieues au-dessus du bourg d'Anosc, Acugna et ses compagnons virent la grande rivière Agaric, célèbre par la quantité d'or qu'elle roule dans ses sables, et que cette raison a fait nommer *Rio-d'Oro*. C'est à son embouchure, de l'un et de l'autre côté de la rivière des Amazones, que commence la grande province des Indiens chevelus, qui s'étend plus de 180 lieues du côté du nord, et où les eaux du fleuve forment de grands lacs. Les hommes et les femmes y portent

la chevelure pendante jusqu'aux genoux : leurs armes ne sont que des dards. La nation des Aguas ou Omagüas, que l'on trouve ensuite, est une des plus policées. Ils savent fabriquer des étoffes de coton, dont ils recueillent une prodigieuse quantité, et ils se vêtissent avec bienséance. Leurs toiles sont claires, et tissues, avec beaucoup d'or, de fils de différentes couleurs. Ils en fabriquent assez pour en faire un continuel commerce avec leurs voisins. Leur respect pour les caciques dont ils sont gouvernés va jusqu'à la plus aveugle soumission. Lorsqu'ils font, à la guerre, quelques prisonniers d'une grande réputation de bravoure, ils les tuent dans leurs fêtes ou dans leurs assemblées, pour n'avoir plus lieu de les craindre, et ils jettent les corps dans le fleuve, après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendent en trophée dans leurs cases.

Plus loin, on rencontra des nations que l'on crut fort riches en or, parce qu'elles en portent de grandes plaques aux oreilles et aux narines.

Nos voyageurs entendirent parler avec étonnement des Cuiriguires, qui sont des géans de seize palmes de hauteur, et habitent à plusieurs journées dans les terres.

Le Père Acugna fait une description fort poétique de Rio-Negro. C'est la plus belle et la plus grande de toutes celles qui se jettent dans l'Amazone, dans l'espace de 1300 lieues. « On peut dire que cette puis-
» sante rivière est si orgueilleuse, qu'elle
» semble choquée d'en trouver une plus
» grande qu'elle. Aussi l'incomparable Ama-
» zone semble lui tendre les bras ; tandis
» que l'autre, dédaigneuse et superbe, au-
» lieu de se mêler avec elle, s'en tient sé-
» parée, et qu'occupant seule la moitié
» de leur lit commun, elle fait distinguer
» ses flots pendant plus de douze lieues.
» Les Portugais ont eu quelque raison de
» la nommer Rivière-Noire, parce qu'à
» son embouchure, et plusieurs lieues au-
» dessus, sa profondeur, jointe à la clarté
» de toutes ses eaux qui tombent de plu-
» sieurs grands lacs dans son lit, la font
» paraître aussi noire que si elle était
» teinte ; quoique dans un verre ses eaux
» aient toute la clarté du cristal. »

Les Tobinambous, peuple de l'Amazone, qui habitent une île de 60 lieues de large, et par conséquent de plus de 200 de circuit, assurèrent que proche de leur île, du côté du sud, il y avait deux nations également remarquables ; l'une de nains,

nommée *Guayazis*; l'autre d'une race d'hom-
et de femmes qui naissaient avec le devant des pieds en arrière, de sorte qu'en marchant sur leurs traces on s'éloignait d'eux. Leur nom était les Marayus.

Les Tobinambous confirmèrent aux Portugais qu'il existait de vraies Amazones, dont le fleuve a tiré son nouveau nom. Les preuves que le Père d'Acugna a réunies sur l'existence de ces femmes extraordinaires, lui paraissent si fortes, qu'on ne peut les rejeter, dit-il, sans renoncer à toute foi humaine.

Mais nous observerons, d'après le célèbre la Condamine, que si leur ancienne existence ne peut être révoquée en doute, il est probable qu'elles ont disparu depuis quelques siècles du lieu qu'elles habitaient, soit par l'effet de quelque révolution, ou que leur race se soit insensiblement éteinte. Suivons maintenant le savant Jésuite dans les preuves qu'il apporte en faveur de ces héroïnes de l'Amérique.

« Je ne m'arrête point, ajoute-t-il, aux » perquisitions sérieuses que la cour sou- » veraine de Quito en a faites. Plusieurs » natifs des lieux mêmes ont attesté qu'une » des provinces voisines du fleuve était » peuplée de femmes belliqueuses, qui » vivent et se gouvernent seules, sans

„ hommes ; qu'en certain tems de l'année
„ elles en reçoivent pour devenir enceintes,
„ et que le reste du tems elles vivent dans
„ leurs bourgs, où elles ne songent qu'à
„ cultiver la terre, et à se procurer, par
„ le travail de leurs bras, tout ce qui est
„ nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne
„ m'arrêterai pas non plus à d'autres in-
„ formations qui ont été prises dans le
„ nouveau royaume de Grenade, au siége
„ royal de Pasto, où l'on reçut le témoi-
„ gnage de quelques Indiens, particulière-
„ ment celui d'une Indienne, qui avait été
„ dans le pays de ces vaillantes femmes, et
„ qui ne dit rien que de conforme à ce qu'on
„ savait déjà par les relations précédentes.
„ Mais je ne puis taire ce que j'ai entendu
„ de mes oreilles, et que je voulus vérifier
„ aussi-tôt que je me fus embarqué sur le
„ fleuve. On me dit, dans toutes les habi-
„ tations où je passai, qu'il y avait, dans
„ le pays, des femmes telles que je les
„ dépeignais ; et chacun en particulier
„ m'en donnait des marques si constantes
„ et si uniformes, que si la chose n'est
„ point, il faut que le plus grand des men-
„ songes passe dans tout le nouveau monde
„ pour la plus constante de toutes les vé-
„ rités historiques. Cependant nous eûmes
„ de plus grandes lumières sur la province

„ que ces femmes habitent, sur les chemins „ qui y conduisent, sur les Indiens qui „ communiquent avec elles, et sur ceux „ qui leur servent à peupler, dans le der- „ nier village, qui est la frontière entr'elles „ et les Tobinambous.

„ Trente-six lieues au-dessous de ce der- „ nier village en descendant le fleuve, on „ rencontre, du côté du nord, une rivière „ qui vient de la province même des Ama- „ zones, et qui est connue par les Indiens „ du pays, sous le nom de Cunuris. Elle „ prend ce nom de celui d'un peuple, „ voisin de son embouchure. Au-dessus, „ c'est-à-dire en remontant cette rivière, „ on trouve d'autres Indiens, nommés „ Apotos, qui parlent la langue générale „ du Brésil. Plus haut sont les Tagaris; „ ceux qui les suivent sont les Guacares, „ l'heureux peuple qui jouit de la faveur „ des Amazones. Elles ont leurs habitations „ sur des montagnes d'une hauteur prodi- „ gieuse, entre lesquelles on en distingue „ une, nommée Yacamiaba, qui s'élève „ extraordinairement au-dessus de toutes „ les autres, et si battue des vents qu'elle en „ est stérile. Ces femmes s'y maintiennent „ sans le secours des hommes. Lorsque leurs „ voisins viennent les visiter, au tems „ qu'elles ont fixé, elles les reçoivent l'arc

„ et la flèche en main, dans la crainte de
„ quelque surprise ; mais elles ne les ont
„ pas plutôt reconnus, qu'elles se rendent
„ en foule à leurs canots, où chacune saisit
„ le premier hamac qu'elle y trouve, et le
„ va suspendre dans sa demeure, pour y
„ recevoir celui à qui le hamac appartient.
„ Après un mois de familiarité, ces nou-
„ veaux hôtes retournent chez eux. Tous
„ les ans ils ne manquent point de faire
„ ce voyage dans la même saison. Les filles
„ qui en naissent sont nourries par leurs
„ mères, instruites au travail et au mani-
„ ment des armes. On ignore ce qu'elles
„ font des mâles ; mais j'ai su d'un Indien
„ qui s'était trouvé à cette entrevue, que
„ l'année suivante elles donnent aux pères les
„ enfans mâles qu'elles ont mis au monde.
„ Cependant la plupart croient qu'elles
„ tuent les mâles au moment de leur nais-
„ sance, et c'est ce que je ne puis décider
„ sur le témoignage d'un seul Indien. Quoi
„ qu'il en soit, elles ont dans leur pays des
„ trésors capables d'enrichir le monde
„ entier. „

Continuons de suivre d'Acugna et ses compagnons. Vingt-quatre lieues au-dessous de la rivière qui mène au pays des Amazones, la flotte portugaise arriva dans un

lieu où le fleuve est resserré par les terres, et forme un détroit qui n'a guère plus d'un quart de lieue de largeur : les marées s'y font sentir, quoiqu'il n'y ait pas moins de 300 lieues jusqu'à la mer.

Quarante lieues plus bas, la nation des Tapajocos donne son nom à une belle rivière. Le pays est très-fertile, et ses habitans sont redoutés des nations voisines, parce que le poison de leurs flèches est si mortel qu'on n'y trouve aucun remède.

Les Indiens de la province de Ginapape vantent singulièrement la richesse de leur province ; s'il faut s'en rapporter à leur témoignage, elle possède plus d'or qu'il ne s'en trouve dans tout le Pérou. Mais sans compter leurs mines, qui sont réellement en grand nombre, et leur étendue, qui est plus vaste que toute l'Espagne ensemble, ces terres l'emportent, pour la fertilité, sur toutes celles qui bordent la rivière des Amazones. La rivière des Tocantins, qui passe derrière le bourg de Commuta, pourrait enrichir les habitans de ses bords, s'ils en connaissaient la valeur. Un Français, vers 1636, y venait tous les ans, avec plusieurs vaisseaux, qu'il chargeait du sable de cette rivière, dont il savait tirer l'or : il ne voulut jamais apprendre aux habitans du pays l'usage qu'il en fesait, dans

la crainte qu'ils ne s'opposassent à sa fortune.

Enfin le Jésuite Acugna et ses compagnons arrivèrent sains et saufs à Para, possession portugaise, sur les côtes du Brésil, où l'Amazone se jette dans la mer, et n'a pas moins de 80 lieues à son embouchure. Par son extrême rapidité, elle conserve la douceur de ses eaux près de 20 lieues dans l'Océan. Elle est si profonde en certains endroits, qu'une sonde ne trouve point de fond à 103 brasses.

Un gentilhomme Navarrois, nommé Pédro-d'Orsua, n'avait pas été aussi heureux, dans le siècle précédent. Il entreprit de se rendre dans le fleuve des Amazones, en suivant, depuis la province de Mosilones, au Pérou, le cours d'une rivière, et il se proposait ensuite de descendre l'Amazone jusqu'à son embouchure; mais il fut assassiné en route par deux de ses principaux officiers. L'un d'entr'eux, Lopez d'Aguirre, gentilhomme basque, prit le titre et les honneurs de la royauté, et eut l'impudeur d'y joindre, comme pour s'en glorifier, la qualification de rebelle et de traître. Son règne fut si tyrannique et si sanglant, qu'il passe encore en proverbe chez les Espagnols du nouveau monde. Cependant le dessein qu'il publia de se rendre

maître du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, après avoir commencé par s'établir dans la Guiane, et la promesse qu'il fit aux soldats de leur abandonner toutes les richesses de ces trois grandes contrées, les disposèrent à le suivre. Il descendit avec eux par le Coca, dans la rivière des Amazones; mais il n'en put vaincre le courant. Ayant été contraint de s'y livrer jusqu'à l'embouchure d'une rivière, qui était à plus de mille lieues de l'endroit où il s'était embarqué, il fut porté dans le grand canal qui mène au Cap de Nord. En arrivant à la mer, il prit vers l'île de la Marguerite; il y aborda dans un lieu qui conserve encore le nom de Port du Tyran; il y tua le gouverneur et le père de cet officier, se rendit maître de l'île, et la pilla aussi-tôt avec des cruautés inouies.

De là, passant à Cumana, il y exerça les mêmes fureurs. Il désola toutes les côtes qui portent le nom de *Caracas*, et les provinces de Venezuela et de Baccho. Ensuite il se rendit à Sainte-Marthe, où il continua ses ravages, et d'où il pénétra dans la Nouvelle-Grenade, pour s'avancer vers Quito, dans la résolution de porter la guerre au sein du Pérou. Mais ayant rencontré quelques troupes espagnoles, qu'il ne put éviter de combattre,

il fut entièrement défait, et contraint de chercher son salut dans la fuite. On avait pris de justes mesures pour lui fermer les chemins. Il crut sa perte certaine, et son désespoir lui fit commettre une barbarie dont il est peu d'exemples. Une fille, qu'il avait eue de Donna Mendoza, sa femme, l'avait suivi dans tous ses voyages. Il l'aimait fort tendrement. « Ma fille, lui dit-il, » il faut que tu reçoives la mort de moi. » Mon espérance était de te mettre sur le » trône ; mais puisque la fortune s'y op- » pose, je ne veux pas que tu vives pour » devenir l'esclave de mes ennemis, et pour » t'entendre nommer la fille d'un tyran et » d'un traître. Meurs de la main de ton » père, si tu n'as pas la force de mourir » de la tienne. » Elle lui demanda quelques heures pour se préparer à la mort. Il y consentit ; mais trouvant ses prières trop longues, à genoux comme elle était, il lui tira un coup de carabine au travers du corps ; et ne l'ayant pas tuée à l'instant, il l'acheva de son poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit en expirant : *Ah ! mon père, c'est assez.*

Il fut saisi quelques jours après, et conduit prisonnier à l'île de la Trinité, où il avait laissé beaucoup de bien. Son procès fut fait dans les formes ; et sa sentence,

exécutée à la lettre, portait qu'il serait écartelé, que sa maison serait rasée jusqu'aux fondemens, et qu'on y sèmerait assez de sel pour rendre la place à jamais stérile.

L'amour des sciences, le desir de perfectionner, s'il était possible, la carte de l'Amazone, dont le cours, jusqu'alors, avait été représenté d'une manière très-imparfaite, engagea la Condamine à tenter presque seul, dans un frêle canot, accompagné de quelques Indiens, de descendre ce fleuve, depuis Jaen, petite ville du Pérou, où il commence à devenir navigable, jusqu'au terme prodigieusement éloigné de son embouchure. L'académicien français eut la gloire de réussir ; et les Espagnols lui sont redevables de faire fréquemment aujourd'hui le même voyage, qu'ils regardaient autrefois comme une entreprise aussi folle que téméraire.

Charles-Marie de la Condamine, chevalier de Saint-Lazare, des Académies Française et des Sciences de Paris, et des principales de l'Europe, naquit à Paris en 1701, et y mourut le 4 février 1774. Il fut choisi en 1736, avec MM. Godin et Bouquer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre; tandis que d'autres savans académiciens, ayant Maupertuis à leur tête,

allaient faire la même opération à l'autre extrémité du globe. La Condamine s'acquitta des travaux de sa mission avec un zèle et une activité qui furent couronnés du succès. Il perdit entièrement l'ouie dans les courses et le long séjour qu'il fit sur les hautes montagnes du Pérou, où il fut exposé à des froids très-rigoureux, ainsi qu'aux chaleurs insupportables des plaines. Il réunissait à l'amour des sciences abstraites celui de la littérature et de la poésie. Deux jours avant sa mort, il fit un couplet, assez plaisant sur l'opération chirurgicale qui le mit au tombeau.

Revenons au voyage de ce philosophe sur le fleuve des Amazones. Arrêté pendant quinze jours, au commencement de son voyage, dans un hameau d'Indiens, l'académicien français trace de ce lieu et du séjour qu'il y a fait une peinture charmante et romantique. « Je n'avais, dit-il,
» ni voleurs, ni curieux à craindre. J'é-
» tais au milieu des sauvages. Je me dé-
» lassais parmi eux d'avoir vécu avec des
» hommes ; et, si j'ose le dire, je n'en
» regrettais pas le commerce. Après plu-
» sieurs années passées dans une agitation
» continuelle, je jouissais pour la première
» fois d'une douce tranquillité. Le souve-
» nir de mes fatigues, de mes peines et de

„ mes périls passés me paraissait un songe.
„ Le silence qui règnait dans cette solitude
„ me la rendait plus aimable ; il me sem-
„ blait que j'y respirais plus librement. La
„ chaleur du climat était tempérée par la
„ fraîcheur des eaux d'une rivière, à peine
„ sortie de sa source, et par l'épaisseur du
„ bois qui en ombrageait les bords. Un
„ nombre prodigieux de plantes singulières
„ et de fleurs inconnues m'offrait un spec-
„ tacle nouveau et varié. Dans les inter-
„ valles de mon travail, je partageais les
„ plaisirs innocens de mes Indiens ; je me
„ baignais avec eux, j'admirais leur indus-
„ trie à la chasse et à la pêche. Ils m'offraient
„ l'élite de leur poisson et de leur gibier.
„ Tous étaient à mes ordres : le cacique
„ qui les commandait était le plus em-
„ pressé à me servir. J'étais éclairé avec des
„ bois de senteur et des résines odorifé-
„ rantes. Le sable sur lequel je marchais
„ était mêlé d'or. On vint me dire que mon
„ radeau était tout prêt, et j'oubliai toutes
„ ces délices. „

Continuant sa route, il passa le détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ vingt toises. Celui d'Escurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espèce. Le fleuve, arrêté par une côte

de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout d'un coup, en fesant un angle droit avec sa première direction; et par la vîtesse qu'il tire de son retrécissement, il a creusé dans le roc une anse profonde, où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le radeau sur lequel M. de la Condamine était alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tournoyer pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux, en circulant, le ramenaient vers le milieu du lit du fleuve, où la rencontre du grand courant formait des vagues capables de submerger l'espèce de nacelle, si sa grandeur et sa solidité ne l'eussent défendue; mais la violence du courant la repoussait toujours dans le fond de l'anse; l'académicien n'en serait jamais sorti, sans l'adresse de quatre Indiens, qu'il avait eu la précaution de garder avec un petit canot. Ces quatre hommes, ayant suivi la rive, terre à terre, et fait le tour de l'anse, gravirent sur le rocher, d'où ils lui jetèrent, non sans peine, des lianes, qui sont les cordes du pays, avec lesquelles ils remorquèrent le radeau jusqu'au fil du courant.

A San-Iago, la Condamine ne put vaincre la résistance de ses mariniers, qui,

quoique la rivière diminuât sensiblement, ne la trouvaient point assez basse encore, pour risquer le passage du fameux Pongo de Manseriché. *Pongo* signifie *porte*; l'on donne ce nom à tous les passages étroits de la rivière des Amazones; et celui-ci est le plus redoutable. Tout ce que la Condamine put obtenir de ses Indiens fut de traverser la rivière, et d'aller attendre le moment favorable dans une petite anse voisine de l'entrée de ce terrible Pongo, où le courant est d'une si furieuse violence que sans aucun saut réel les eaux semblent se précipiter, et leur choc contre les rochers cause un effroyable bruit. Les quatre Indiens du port de Jaen, moins curieux que le voyageur Français de voir de près le Pongo, avaient déjà pris le devant par terre, par un chemin de pied, ou plutôt par un escalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme cela lui arrivait souvent, seul avec un nègre sur son radeau; mais une aventure fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le fleuve, dont la hauteur diminua de 25 pieds en 36 heures, continuait de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très-grosse branche d'un arbre caché sous l'eau, s'étant engagé entre les pièces du radeau,

où elle pénétrait de plus en plus à mesure qu'il baissait avec le niveau de l'eau, l'académicien se vit menacé de demeurer accroché et suspendu en l'air avec le radeau; et le moindre accident qui lui pouvait arriver était de perdre ses papiers, fruits d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moyen de se dégager et de remettre son radeau à flot.

M. de la Condamine se crut dans un nouveau monde à Borja. Il s'y trouvait éloigné de tout commerce humain, sur une mer d'eau douce, au milieu d'un labyrinthe de lacs, de rivières et de canaux, qui pénètrent de toutes parts une immense forêt, qu'eux seuls rendent accessible. Il rencontrait de nouvelles plantes, de nouveaux animaux et de nouveaux hommes. Ses yeux, accoutumés depuis sept ans à voir des montagnes se perdre dans les nues, ne pouvaient se lasser de faire le tour de l'horison, sans autre obstacle que les collines du Pongo, qui allaient bientôt disparaître à sa vue. A cette foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito, succédait l'aspect le plus uniforme. De quelque côté qu'il se tournât il n'appercevait que de l'eau, de la verdure. On foule la terre aux pieds sans la voir : elle est si couverte

d'herbes touffues, de plantes de lianes et de brossailles, qu'il faudrait un long travail pour en découvrir l'espace d'un pied. Au-dessous de Borja, et à quatre à cinq cents lieues plus loin en descendant le fleuve, une pierre, un simple caillou est aussi rare qu'un diamant. Les sauvages de cette région n'en ont pas même l'idée. C'est un spectacle divertissant que l'admiration de ceux qui vont à Borja, lorsqu'ils en rencontrent pour la première fois. Ils s'empressent de les ramasser ; ils s'en chargent comme d'une marchandise précieuse, et ne commencent à les mépriser que lorsqu'ils les voient si communes.

L'estimable académicien partit de la Laguna avec un savant Espagnol, le marquis Dom Pedro Maldonado, dans deux canots de 42 à 44 pieds de long, sur trois seulement de large, et formés chacun d'un seul tronc d'arbre. Les rameurs y sont placés depuis la proue jusques vers le milieu. Le voyageur est à la poupe avec son équipage, à l'abri de la pluie, sous un toît long, d'un tissu de feuilles de palmiers entrelacées, que les Indiens composent avec assez d'art. C'est une espèce de berceau, interrompu et coupé au milieu de l'espace, pour donner du jour au canot et pour en faire l'entrée. Un toît volant, de même matière, et qui

glisse sur le toît fixe, sert à couvrir cette ouverture, et tient lieu tout-à-la-fois de porte et de fenêtre. La résolution des deux voyageurs associés était de naviguer nuit et jour, pour tâcher d'atteindre les brigantins ou grands canots que les missionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs provisions. Les Indiens ramaient le jour; et deux seulement fesaient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la poupe, pour contenir le canot dans le fil du courant.

La Condamine laissa au nord la rivière du Tigre, qu'il jugea plus grande que le fleuve d'Asie du même nom. Il s'arrêta ensuite dans une nouvelle mission de sauvages, récemment sortis des bois et nommés Yaméos. Leur langue est d'une difficulté inexprimable, et leur manière de prononcer encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, et ne font sonner presque aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourraient être écrits, même imparfaitement, sans y employer moins de neuf à dix syllabes; et ces mots, prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poetarrarorincouroac* signifie, dans leur langue, le nombre de *trois*. Leur arithmétique ne va pas plus loin; c'est-à-dire qu'ils ne savent pas compter au-delà

de ce nombre. Ces peuples sont d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes, qui sont leur arme ordinaire de chasse, auxquelles ils ajoutent de petites flèches de bois de palmier, garnies, au-lieu de plumes, d'un petit bourelet de coton, qui remplit exactement le vide du tuyau. Ils les lancent, du seul souffle, à trente et quarante pas, et rarement ils manquent leur coup. Un instrument si simple supplée avantageusement, dans toute cette contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites flèches est trempée dans un poison si actif, que lorsqu'il est récent, il tue en moins d'une minute l'animal à qui la flèche a tiré du sang; et sans danger pour ceux qui en mangent la chair, parce qu'il n'agit point s'il n'est mêlé directement avec le sang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces flêches, l'académicien rencontrait la pointe du trait sous la dent. Le contrepoison pour les hommes qui en sont blessés est le sel, et plus sûrement le sucre pris intérieurement. Ce poison conserve son activité pendant plusieurs années, même lorsqu'il est transporté au loin, ainsi que le prouvèrent les expériences faites avec ces flêches à Cayenne et en France.

Les deux voyageurs abordèrent à la mission de Saint-Joachim, composée de plu-

sieurs nations indiennes, sur-tout de celle des Omaguas, nation autrefois puissante, qui peuplait les îles et les bords du fleuve, dans l'espace d'environ 200 lieues au-dessous de l'embouchure du Napo. On les croit descendus du nouveau royaume de Grenade, par quelqu'une des rivières qui y prennent leur source, pour fuir la domination des Espagnols dans les premiers tems de la conquête. Une autre nation, qui se nomme de même, et qui habite vers la source d'une de ces rivières, a l'usage des vêtemens, établis chez les seuls Omaguas. Parmi tous les Indiens qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du baptême, et quelques traditions défigurées, confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avaient été convertis tous à la foi chrétienne. Leur nom d'Omaguas, comme celui de Camberas, que les Portugais du Para leur donnent en langue brasilienne, signifie *tête plate*. En effet, ils ont le bisarre usage de presser entre deux planches le crâne des enfans qui viennent de naître, et de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui ressemble, disent-ils, à la pleine lune. (*Pl.* 2, *n*°. 1.) D'autres lui pressent la tête de manière qu'ils parviennent à la lui rendre fort longue, et presque semblable à celle d'un chien. Leur

langue n'a aucun rapport à celle du Pérou, ni à celle du Brésil, qu'on parle, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de leur pays, le long du fleuve des Amazones. Ils prennent singulièrement une sorte de tabac en poudre, qui les enivre pendant vingt-quatre heures, et leur procure les plus étranges visions : ils se servent d'un tuyau de roseau, terminé en fourche, et de la figure d'un Y grec, dont ils insèrent chaque branche dans une des narines. Cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire diverses grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à fabriquer différens ustenciles d'une résine fort élastique, commune sur les bords de l'Amazone, et qui reçoit toutes sortes de formes, dans sa fraîcheur, entr'autres celle de pompes où de seringues, qui n'ont pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau; et pressées, lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs assemblées le maître de la maison ne manque point d'en présenter une à chacun des assistans ; et son usage précède, toujours, les repas de cérémonie.

On a rassemblé à Pévas des Indiens de différentes nations, dont chacune parle une langue différente; ce qui est assez ordinaire dans tous les bourgs formés par les missionnaires, où quelquefois la même langue n'est entendue que de deux ou trois familles, reste misérable d'un peuple détruit et dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'antropophages sur les bords de l'Amazone; mais il en reste encore dans les terres, sur-tout vers le nord; et la Condamine assure qu'en remontant l'Yupura, on trouve des Indiens qui mangent leurs prisonniers.

Parmi les bisarres usages de ces nations, concernant leurs festins, leurs danses, leurs instrumens, leurs armes, leurs ustenciles de chasse et de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'animaux et de poissons passés dans leurs narines et leurs lèvres, leurs joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'oiseaux de toutes couleurs; on est particulièrement surpris, en voyant les Abanes, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paraisse diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles longs de quatre ou cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre, et ce spectacle est commun. Tout

l'art consiste à insérer d'abord, dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros, à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Indiens, est de remplir le trou d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes et de fleurs, qui leur sert de pendans d'oreille. (*Pl. II. N°. 2.*). Ils s'y attachent aussi un morceau de bois, sur lequel ils gravent des figures grotesques, peintes en noir ou en rouge, et qui donnent à celui qui porte ce bisarre ornement, un air tout-à-fait risible.

Les Abanes ne sont pas la seule nation de l'Amérique qui se défigure ainsi les oreilles. Les premiers Espagnols qui débarquèrent sur la côte du golfe de Honduras, s'apperçurent que les femmes du pays avaient toutes les oreilles pendantes; ce qui fut cause qu'ils appelèrent cette côte, *Costa de Oreja*, la Côte des Oreilles.

Le voyageur philosophe trouva au fort de Rio-Négro des preuves de la communication du fleuve de l'Orenoque avec cette rivière, et par conséquent avec le fleuve des Amazones, dont elle vient grossir les eaux. C'est dans la grande île, formée par l'Amazone et l'Orenoque, auxquels Rio-Négro sert de lien, qu'on a long-tems cher-

ché le lac doré de Parimé, et la ville de *Manoa del Dorado*. La Condamine trouve la cause de cette erreur dans quelques ressemblances de noms, qui ont fait transformer en ville dont les murs étaient couverts de plaques d'or, le village des Manaous. Mais la préoccupation, observe l'académicien, étoit si forte en 1740, qu'un voyageur, nommé Nicolas Hotsman, natif de Hildesheim, espérant découvrir le lac doré et la ville aux toîts d'or, remonta la rivière d'Essequebé, dont l'embouchure est dans l'Océan, entre la rivière de Surinam et l'Orenoque. Après avoir traversé des lacs et de vastes campagnes, traînant ou portant son canot avec des peines incroyables, et sans avoir rien trouvé qui ressemblât à ce qu'il cherchait, il fut enfin forcé de renoncer à ses magnifiques projets.

L'Amazone, au-dessous de Rio-Négro et de la Madera, a communément une lieue de large. Lorsqu'elle forme des îles, elle a jusqu'à deux et trois lieues; et dans le tems des inondations, elle n'a plus de limites. En cet endroit les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de Rivière des Amazones; tandis que plus haut ils ne la connaissent que sous celui de *Rio de Polimoës*, Rivière des Poisons, qu'ils lui ont donné, vraisemblablement, parce que les

flèches empoisonnées sont la principale arme des peuples qui habitent ses bords.

Les deux voyageurs, arrivés au bourg des Topayos, commencèrent à découvrir des montagnes du côté du nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'était un spectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois, depuis le Pongo, sans voir le moindre coteau. Ce qu'ils appercevaient étaient les collines antérieures d'une longue chaîne de montagnes, qui s'étend de l'ouest à l'est, et dont les sommets font les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du nord, forment les rivières de Cayenne et de Surinam ; et celles qui coulent vers le sud, après un cours de peu d'étendue, viennent se perdre dans l'Amazone. C'est dans ces montagnes, suivant la tradition du pays, que se sont retirées les Amazones si célèbres dans cette partie de l'Amérique : mais une autre tradition, qu'on prétend mieux prouvée, quoique aussi mal éclaircie, assure qu'elles abondent en mines de divers métaux.

L'Amazone devient si large après avoir reçu le Xingu, que d'un bord on ne pourrait voir l'autre, quand même les grandes îles qui se succèdent au milieu de son cours permettraient à la vue de s'étendre. Il est

fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir ni Moustiques, ni Maringoins, ni d'autres moucherons de toute espèce, qui font la plus grande incommodité de la navigation sur ce fleuve. Leurs piqûres sont si cruelles, que les Indiens mêmes n'y voyagent point sans un pavillon de nate, pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite qu'il ne s'en trouve plus ; car le bord opposé ne cesse point d'en être infesté. En examinant la situation des lieux, la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la rivière. Elle tourne au nord ; et le vent d'est, qui est presque continuel, doit porter ces insectes sur la rive orientale.

Le Xingu est une superbe rivière qui a son embouchure dans l'Amazone ; et quoiqu'elle ait un saut ou cataracte à sept ou huit journées de ce fleuve, elle ne laisse pas d'être navigable en remontant plus de deux mois. Elle descend des mines du Brésil. Ses rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques, l'un nommé Cuessiri, et l'autre Puessiri, dont les fruits sont à-peu-près de la grosseur d'une olive, se rapent comme la noix muscade, et servent aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur et l'odeur du clou de girofle, que les

Portugais nomment *Cravo*, ce qui a fait donner, par les Français de Cayenne, le nom de *Crabe* au bois qui porte cette écorce. Notre académicien observe que si les épiceries orientales en laissaient à desirer d'autres, celles-ci seraient plus connues en Europe. Cependant il a su, dans le pays, qu'elles passaient en Italie et en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

C'est sur le bord oriental du Muju, qu'est située la ville du Para, immédiatement au-dessus de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre rivière, appelée Guama. Les habitans de cette ville sont fort éloignés de se croire sur le bord de l'Amazone, dont il est même vraissemblable qu'il n'y a pas une seule goutte qui baigne le pied de leurs murailles; à-peu-près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette rivière communique avec la Seine par le canal de Briare. On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure orientale du fleuve des Amazones.

« Nous crûmes, dit le voyageur philo-
» sophe, en arrivant au Para, à la sortie
» des bois de l'Amazone, nous voir trans-
» portés en Europe. Nous trouvâmes une
» grande ville, des rues bien alignées, des

» maisons riantes, la plupart rebâties depuis trente ans en pierre et en moellons, » des églises magnifiques. Le commerce di- » rect des habitans avec Lisbonne, d'où il » leur vient tous les ans une flotte mar- » chande, leur donne la facilité de se pour- » voir de toutes sortes de commodités... »

Il était nécessaire que le savant académicien vît la véritable embouchure de l'Amazone, pour achever la carte de ce fleuve, et eût l'attention de suivre même sa rive septentrionale jusqu'au Cap de Nord, où se termine son cours. Cette raison suffisait pour le déterminer à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvait passer droit en France. Ainsi, n'ayant pas profité comme dom Pedro Maldonado, de la flotte portugaise qui partit pour Lisbonne, il se vit retenu plusieurs mois au Para, mais moins cependant par les vents contraires qui règnent dans le mois de décembre, que par la difficulté de former un équipage de rameurs. La petite vérole avait mis en fuite la plupart des Indiens. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux Indiens des missions, nouvellement tirés des bois, et qui vont nuds, qu'à ceux qui vivent depuis long-tems parmi les Portugais, et qui portent des habits. Les premiers, espèce d'animaux amphibies, aussi

souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres hommes; et la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs, l'habitude où ils sont de se frotter le corps de roucou, de genipa, et de diverses huiles grasses et épaisses, peut encore augmenter la difficulté.

L'estimable voyageur s'embarqua dans un canot du géneral ou gouverneur du Para, avec un équipage de vingt-deux rameurs, et muni de recommandations pour les missionnaires franciscains de l'île Joanes ou Marajo, qui devaient lui fournir un nouvel équipage pour continuer sa route; mais, n'ayant pu trouver un bon pilote dans quatre villages de ces religieux, où il aborda les premiers jours de janvier 1744, et livré à l'inexpérience de ses Indiens, et à la timidité du métis qu'on lui avait donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandait pas quinze jours.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazone, ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est à la bouche occidentale, par la grande île de Joanes, plus

connue au Para sous le nom de Marajo. Cette île occupe, seule, presque tout l'espace qui sépare les deux embouchures du fleuve. Elle a, dans une figure irrégulière, plus de 150 lieues de tour. Toutes les cartes lui substituent une multitude de petites îles. L'académicien côtoya l'île du sud au nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa dernière pointe, qui se nomme *Magnan*, très-dangereuse, même aux canots, par ses écueils. Au-delà de cette pointe il prit à l'ouest, en suivant toujours la côte de l'île, qui court plus de quarante lieues sans presque s'écarter de la ligne équinoxiale. Il eut la vue de deux grandes îles, qu'il laissa au nord, l'une appelée *Machiana*, et l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la nation des Arouas, qui bien que dispersée aujourd'hui, a conservé sa langue particulière. Le terrein de ces îles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, est entièrement noyé, et presque inhabitable. C'est vis-à-vis du nouveau fort de Macapa qu'est le vrai lit ou le canal principal de l'Amazone. Il serait impossible, en cet endroit, de traverser le fleuve dans des canots ordinaires, si le canal n'était retréci par de petites îles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son tems pour passer

de l'une à l'autre. De la dernière à Macapa, il reste encore plus de deux lieues.

Entre Macapa et le Cap de Nord, dans l'endroit où le fleuve est le plus resserré par les îles, sur-tout vis-à-vis de la grande bouche de l'Araouary, qui entre dans l'Amazone du côté du nord, le flux de la mer offre un phénomène singulier. Pendant trois jours, les plus voisins des pleines et des nouvelles lunes, tems des plus hautes marées, la mer, au-lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur. On entend d'abord, d'une ou deux lieues de distance, un bruit effrayant, qui annonce la *Prororoca*; c'est le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A mesure qu'il approche, le bruit augmente; et bientôt on apperçoit un promontoire d'eau, de douze à quinze pieds de hauteur, puis un autre, puis un troisième, et quelquefois un quatrième, qui se suivent de près, et qui occupent toute la largeur du canal. Cette lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise et rase en courant tout ce qui lui résiste. La Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrein emporté par la Prororoca, de très-gros arbres déracinés, et des ravages de toute espèce. Le rivage, par-tout où elle passe, est aussi

net que s'il avait été soigneusement balayé. Les canots, les pirogues, les barques mêmes ne se garantissent de la fureur de cette barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'académicien, se contentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autre lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce phénomène, « que cela » n'arrive que lorsque le flot, montant et » engagé dans un canal étroit, rencontre » dans son chemin un banc de sable ou » un haut fond qui lui fait obstacle ; que » c'est-là, et non ailleurs, que commence » le mouvement impétueux et irrégulier » des eaux, et qu'il cesse un peu au-delà » du banc, quand le canal redevient pro- » fond, ou s'élargit considérablement. » Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux îles Oreades, et à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *Mascaret* à cet effet des marées.

Les Indiens et leur chef craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restaient jusqu'aux grandes marées, arriver au Cap de Nord, qui n'était plus qu'à quinze lieues, et au-delà duquel on peut trouver un abri contre le Pororoca, retinrent M. de la Condamine dans une île déserte, où il ne trouva pas de quoi mettre le pied

à sec, et où, malgré ses représentations, il fut retenu neuf jours entiers, pour attendre que la pleine lune fût bien passée. Delà, il se rendit au Cap de Nord, en moins de deux jours; mais, le lendemain, jour du dernier quartier et des plus petites marées, son canot échoua sur un banc de vase; et la mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint point jusqu'au canot. Enfin, il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses rameurs, dont la fonction avait cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture. Il eut le tems de répéter ses observations; son canot, enchassé dans un limon durci, était devenu un observatoire solide. Enfin, aux grandes marées de la nouvelle lune suivante, la barre même le remit à flot, mais avec un nouveau danger, car elle enleva le canot et le fit labourer dans la vase avec une rapidité effrayante.

Après deux mois d'une navigation par mer et par terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, parce que la côte est si plate entre le Cap de Nord et la côte de Cayenne, que le gouvernail ne cessait pas de silloner dans la vase, il toucha, le 26 février 1744,

au rivage de Cayenne. Il y séjourna environ six mois, livré à diverses expériences aussi utiles que savantes. Il se rendit ensuite à Surinam, où s'étant embarqué, il arriva en France au commencement de 1745, après une absence d'environ dix ans.

CHAPITRE II.

Le fleuve de l'Orenoque ; particularités remarquables de quelques voyages faits le long de ses bords ; ce qu'ils offrent de plus curieux, etc. etc.

NOUS venons de parcourir le grand fleuve qui cotoie la Guiane au midi, avant de se jeter dans l'Océan ; voyons maintenant tout ce qui peut fixer l'attention à l'égard du fleuve non moins célèbre qui borne cette contrée du côté du nord ; comme si la nature avait voulu la favoriser, en lui donnant pour limites, au sud et au septentrion, les deux plus superbes rivières qu'il y ait dans le monde.

L'Orenoque, dont il va être question dans ce chapitre, n'est point tout-à-fait aussi considérable que l'Amazone, puisque son cours n'a guère plus de 600 lieues ;

mais il est grossi dans sa marche des eaux d'un grand nombre de superbes rivières, qu'on ne remonte que dans l'espace de plusieurs mois. Il se jette dans la mer, vis-à-vis de l'île de la Trinité, par seize embouchures principales, formées par une multitude d'îles, dont on n'est point encore parvenu à savoir le nombre, et qui vont peut-être au-delà de soixante. Elles forment une espèce de labyrinthe, que les naturels du pays peuvent seuls parcourir dans leurs canots. Il y en a d'une grandeur considérable, elles sont presque toujours noyées par les eaux de la mer; en sorte qu'il ne reste aucun terrein propre à être ensemencé. Le climat y est d'une si grande humidité, que les Guaraunos sont les seuls peuples qui puissent la soutenir. Une autre incommodité qui empêche les Européens d'y pouvoir demeurer, c'est la quantité prodigieuse de mousquites, de maringouins et d'autres insecte aîlés qui s'élèvent de dessous les eaux, se répandent par millions sur ces terres inondées, piquent et mettent en sang les Indiens qu'ils semblent vouloir dévorer. Cependant la nation qui habite ces îles ne laisse pas d'être nombreuse, puisqu'on la fait monter au moins à 6,000 individus, qui se plaisent si fort dans ces terres basses et couvertes d'eau, qu'ils ne

veulent pas les quitter. C'est principalement eux qui ont coutume de placer leurs demeures au haut des arbres, où elles ressemblent à des nids de gros oiseaux.

Leurs maisons, misérables huttes, dans lesquelles il n'y a aucuns meubles, sont aussi bâties sur des pieux et des madriers, qu'ils sont obligés d'enfoncer dans la vase, jusqu'à ce qu'ils trouvent la terte ferme; ils élèvent leurs pieux assez haut pour que les inondations de l'Orenoque et les marées ne puissent y atteindre; de sorte que les maisons, les rues et les places sont suspendues au-dessus de l'eau : l'enceinte et le plancher de ces demeures sont de bois, la couverture est d'écorce de palmiers, le tout lié et attaché assez solidement pour résister au mouvement des eaux.

Quoiqu'ils soient privés de tout ce que nous appellons nécessité de la vie, ces peuples sont contens et joyeux : les Espagnoles de la Guiane en sont très-bien reçus, parce qu'ils en ont besoin pour se pourvoir de filets et de harpons propres à la pêche. Il n'arrive pas plutôt une piroque ou un bateau espagnol, que tous les habitans se rendent sur le rivage, témoignent par leurs sauts et leurs danses, la joie qu'ils ont de son arrivée; et pour l'ordinaire on les trouve chantans et dansans;

car c'est-là leur principale occupation, étant naturellement paresseux, et entièrement incapables d'application. L'on peut dire qu'on n'a pas encore découvert de peuples plus gais ni plus joyeux que les Guaraunos.

Les passes que forme l'Orenoque à son entrée ne sont pas toutes connues. La principale et la seule fréquentée par les Européens, que les Espagnols appellent *Boca de Navios*, est située du côté de l'est, par la latitude septentrionale de huit degrés cinq minutes, et par les 318 degrés de longitude. Cette entrée a deux à trois lieues de largeur, et huit à dix brasses d'eau en basse marée. De la branche la plus septentrionale à la plus méridionale, au milieu de laquelle est le nombre infini d'îles dont nous avons parlé, il y a pour le moins une étendue de cent lieues.

L'Orenoque prend ses sources dans cette chaîne de montagnes qui séparent le Pérou du nouveau royaume de Grenade. Les Indiens le nomment *Yuyapari* ou *rivière des Singes*, à cause du grand nombre de ces animaux qu'on voit sur ses bords. Au-delà du Beta, ils ne connaissent ce fleuve que sous le nom d'*Athule*; les Espagnols prétendent qu'il ne le cède à aucune rivière de l'ancien et du nouveau monde, excepté

au fleuve des Amazones. Sa profondeur est immense ; en quelques endroits elle est de soixante brasses ; en d'autres, de 80, et souvent de cent brasses ; ce que l'on aurait peine à croire, observe un célèbre géographe français (Bellin), si des auteurs dignes de foi ne l'attestaient.

Voici une singularité de ce fleuve, qu'on n'a remarquée dans aucune rivière du monde. L'Orenoque emploie cinq mois à croître, et ses différens accroissemens sont marqués par les traces qu'ils laissent sur les rochers, et sur les arbres qui bordent ses côtes ; il se maintient un mois entier dans cet état, et après avoir employé cinq autres mois à décroître dans la même gradation, il reste un mois entier dans ce même degré de décroissement, employant ainsi le cours entier d'une année à monter et à descendre, soit qu'il pleuve ou non dans les provinces voisines, et dont même il ne dépend en aucune manière.

Les anciens habitans de la Guiane et les Indiens voisins de l'Orenoque, ont encore observé que tous les 25 ans la dernière crue de ce fleuve s'élève de deux pieds et demi au-dessus du terme fixé pendant les 24 années qui ont précédé.

Quoiqu'il ne soit pas aisé de trouver la cause d'un accroissement aussi considé-

rable et aussi singulier, voici ce qu'en dit le père Gumilla : « Les premières pluies » tombent en avril dans les montagnes » d'où sort cette quantité prodigieuse de » rivières qui viennent se décharger dans » l'Orenoque ; et c'est alors qu'arrive la » première crue : mais comme les plages » de l'Orenoque ont beaucoup d'étendue, » et qu'elles ont été long-tems desséchées » par l'ardeur du soleil, elles absorbent » toute l'eau qui y était tombée, ce qui » fait qu'il n'en vient pas une goutte à la » mer, et qu'on ne s'apperçoit pas de cet » accroissement dans les embouchures de » la rivière : il n'en est pas de même de » la seconde crue, qui trouvant ses plages » déjà humectées, se laisse facilement ap- » percevoir, et va toujours en augmentant » durant le mois d'avril et les quatre sui- » vans, mai, juin, juillet et août, se main- » tenant dans sa plus grande hauteur le » mois de septembre. Le fleuve cesse alors » de croître, parce que ses eaux se ré- » pandent dans quantité de lacs voisins de » ses bords. Le mois d'octobre venu, l'O- » renoque recommence à baisser, et ras- » semble dans son lit toutes les eaux qui » s'étaient répandues dans les lacs des en- » virons, d'où vient qu'il emploie à dé- » croître le même nombre de mois qu'il

„ avait mis à monter ; savoir, octobre,
„ novembre, décembre, janvier et février ;
„ parvenu à son plus bas étage, il reste
„ tout le mois de mars dans cet état, et
„ abandonne ses plages, où les caymans
„ et les tortues, qui y sont en très-grand
„ nombre, viennent déposer leurs œufs
„ dans le sable, que fait éclore la chaleur
„ du soleil. „

Dans l'endroit le plus étroit du fleuve, on trouve un promontoire ou rocher de pierre vive, de 120 pieds de haut, sur lequel est un arbre dont on voit les racines à travers les fentes du rocher d'où elles sortent pour s'abreuver dans l'eau : ce rocher est entièrement caché par les eaux durant une partie du mois de juillet, et pendant tout celui du mois d'août ; et ce n'est qu'à la faveur de cet arbre, qui sert de balise, que les voyageurs évitent ce rocher qu'il est dangereux d'approcher. On peut conclure, de là, que le fleuve croît de 120 pieds dans l'endroit le plus resserré de son lit.

Il s'en faut de beaucoup qu'il soit navigable dans toute sa longueur. Dans l'espace de 35 lieues, en remontant, il forme trois cataractes qui interrompent la navigation : on ne les surmonte qu'avec beaucoup de danger et qu'à force de travail ; mais on en

rencontre ensuite trois autres qui ferment totalement le passage, et obligent de transporter les bateaux par terre.

Le détroit et torrent de Camisetta est formé par des rochers qui bordent le fleuve à droite et à gauche, le resserrent et le rendent extrêmement rapide : ce passage est dangereux, et n'a pas moins de deux à trois lieues de long.

L'Apuré, très-grosse rivière qui se divise en trois branches pour se jeter dans l'Orenoque, est si abondante et si rapide, elle en repousse les eaux avec tant de force, que ce fleuve qui a presque une lieue de largeur en cet endroit, se resserre de plus d'un quart; ce qui forme des tournans affreux, qui ont occasionné plusieurs naufrages, en attirant les bateaux de fort loin.

Proche de l'embouchure de la rivière appelée *Pararuma*, sur les bords de l'Orenoque, du côté du sud, il y a un rocher qui s'élève en piramide à une hauteur étonnante; sa base a une demi-lieue de tour, et on ne peut arriver au sommet que par deux côtés, encore faut-il beaucoup d'attention pour ne pas se précipiter. Ce rocher qui porte aussi le nom de Pararuma, semble plutôt un ouvrage de l'art que de la nature, et son sommet, qui de loin paraît extrêmement pointu, est une très-

belle plate-forme de figure ovale, entourée d'un appui formé de la même pierre, dont le sol est d'une terre fertile, où la nation des Salivas a un jardin dont la fraîcheur est entretenue par une source qui sort du rocher. La vue y est admirable : du côté de l'orient et du midi, elle est bornée par une chaîne de montagnes qui accompagne et suit l'Orenoque depuis sa source jusqu'à l'Océan ; au-lieu que du côté du nord et du couchant, elle n'a d'autres bornes que l'horison.

Du même côté, en remontant l'Orenoque, on trouve un autre rocher aussi singulier : il a plus de deux lieues de circuit, et il paraît ne faire qu'une seule masse ; son sommet est couvert d'un bois où l'on ne peut arriver que par une seule avenue, qui est du côté de l'orient, et très-difficile. Ce rocher, mesuré perpendiculairement depuis son sommet jusqu'au plan qui forme une espèce de balcon sur la rivière, a 126 brasses de haut : ce plan, qui a 40 pas de largeur sur plus de 80 de longueur, est élevé au-dessus de l'eau de plus de 50 pieds. Les missionnaires ont bâti, sur cette plate-forme naturelle, une espèce de fort garni de trois batteries, et avec des casernes où ils ont quelques soldats : ce poste est extrêmement important pour s'op-

poser aux invasions des Caraïbes qui venaient ravager les missions.

Cristophe Colomb, dans son troisième voyage en Amérique, l'an 1498, eut connoissance d'une des embouchures de l'Orenoque ; ses trois vaisseaux y furent longtems battu par l'impétuosité des flots, sans pouvoir avancer ni reculer ; ils s'efforcèrent en vain de mouiller, leurs ancres furent emportées, et des vagues furieuses, couvertes d'écumes, leur présentaient la mort de toutes parts. Colomb sentit la grandeur du péril, et s'écria que s'il en était délivré par le ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du dragon. Cette idée lui fit donner au détroit le nom de *Boca del Dragon*, qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, et le courant des eaux douces du fleuve jeta les trois vaisseaux en haute mer.

Mais aucun Espagnol n'entra dans l'Orenoque avant Diego de Ordas qui, l'an 1531, obtint des lettres de Charles V, par lesquelles il n'était permis qu'à lui seul de visiter le continent de l'Amérique méridionale, depuis le cap de la Vela jusqu'à 200 lieues vers le levant, d'y transporter des colonies et d'établir un gouvernement dans ces provinces. Il arriva près du Maragnon, où il prit dans un canot quatre sauvages qui

avaient deux pierres semblables à des émeraudes. L'une était grosse comme le poing : ils firent entendre qu'il s'en trouvait quantité au-delà de la rivière, et qu'environ à quarante lieues au-dedans du pays, il y avait sur le bord de la rivière une haute montagne couverte d'arbres qui portent de l'encens. Ces assurances fesaient souhaiter avec ardeur à Diego de Ordas d'entrer dans cette vaste rivière ; mais il ne put en approcher de plus près à cause des bancs ; un de ses navires fut brisé contre les rochers ; le sien fut emporté par un courant impétueux et rapide au-delà de l'embouchure du Maragnon ou l'Amazone ; il prit le parti de voguer le long de la côte de ce continent, jusqu'au pays de Paria, dont après sa mort la cour d'Espagne accorda le gouvernement à Jérôme d'Ortal, l'an 1533.

Celui-ci envoya son lieutenant, avec deux cents soldats et cinq barques, découvrir la rivière d'Yayapari ou l'Orenoque. Parvenus à la rivière de Caxavana, qui traverse des déserts, ils se saisirent de quelques Caribes, qui lui dirent qu'ils avaient déjà laissé la Guiane derrière eux. Ils arrivèrent ensuite à une cataracte jusqu'où Diego de Ordas avait pénétré, et dont l'eau se précipitait avec un grand bruit sur les rochers. Cet obstacle ne les étonna

point ; ils portèrent leurs bagages et les chaloupes quelque tems par terre, ils entrèrent dans une contrée inhabitée, fort unie, coupée par des bois épais, et après plusieurs journées ils parvinrent à l'embouchure de la rivière qui traverse la vaste région de Méta, dont les habitans étaient vêtus et possédaient beaucoup d'or. Ils descendirent à terre, tirèrent leurs chaloupes en remontant le long du rivage et suivirent un chemin fort incommode au travers des marais jusqu'au village des Xaguas, peuple qu'on leur avait représenté d'un caractère farouche et se nourrissant de chair humaine. Ils les mirent en fuite, se pourvurent de vivres, passèrent de l'autre côté du fleuve, et virent dans un village plusieurs animaux inconnus, entr'autres des chiens muets, que les sauvages appellent Mayi et Auries, et dont la chair égale en délicatesse celle des chevreaux. Les Espagnols prétendaient y passer l'hiver ; mais sans cesse attaqués par les barbares, et ayant perdu quelques-uns de leurs gens, ils se virent contraints de regagner leurs barques et de s'en retourner à Paria. Telles furent, jusqu'en 1636, les découvertes des Espagnols dans l'Orenoque.

Les Anglais, vers la fin du siècle précédent, avaient entrepris de la reconnaître

et de vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à une telle entreprise. Sir Walter Raleigh fut nommé commandant de quelques vaisseaux équipés pour cet objet. Cet homme illustre avait déjà été chargé de deux expéditions dans l'Amérique méridionale, où il s'était couvert de gloire. Mais il éprouva ce que nous voyons de nos jours, et ce que vraisemblablement on verra dans tous les siècles, son rare mérite excita la haine de l'envie, qui, non contente d'attirer sur lui le malheur et la persécution, le conduisit enfin sur l'échafaud, après une détention d'un grand nombre d'années. L'estime distinguée que lui témoigna la reine Elisabeth fut vraisemblablement la cause de ses infortunes. Le faible Jacques I, malgré les services éclatans qu'il avait rendus, prêta l'oreille à une accusation absurde ; Raleigh fut condamné à perdre la tête ; mais le roi n'osa alors consommer une pareille injustice, il se contenta de faire enfermer le prétendu criminel dans la Tour de Londres, où il demeura quinze ans. Cet illustre proscrit mit à profit la retraite où il était condamné, il composa une *Histoire du Monde*. Il lui manqua assez de philosophie pour vivre heureux au fond de sa prison ; tourmenté du desir d'être remis en liberté, il

ne cessa de publier que, sous le règne d'Elisabeth, il avait découvert dans la Guiane une mine d'or dont on pourrait tirer d'immenses richesses. Jacques I, sans ajouter absolument foi à cette assertion, fit néanmoins sortir Raleigh de prison, en 1616, lui accorda même le commandement sur les aventuriers que la mine d'or attirait en Amérique, mais ne le déchargea point de l'ancienne sentence portée contre lui. Raleigh part, ne peut s'emparer des trésors imaginaires qu'il avait trop vantés; et à son retour en Angleterre il a la tête tranchée. Intrépide au moment de l'exécution, il dit en touchant la hache de l'exécuteur : « Voici un remède aigu, mais sûr, » pour tous les maux ».

Suivons cet homme malheureux dans son expédition sur l'Orenoque, en 1595.

Avant de pénétrer dans l'Orenoque, il se rendit dans un lieu nommé *Piche*, par les Indiens, et *Tierra-de-Bray*, par les Espagnols. Il y trouva plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui tombent dans une eau salée, qu'il prit pour une rivière, bordée d'arbres, dont les branches sont si basses, que les huîtres s'y attachent, et qu'on peut les y cueillir comme une sorte de fruits. Tierra-de-Bray produit

un godron excellent, dont les Anglais firent l'essai, et qu'ils jugèrent incomparablement meilleur que celui du Nord : il ne se fond point au soleil ; avantage extrême pour les pays méridionaux.

Il alla jeter l'ancre à l'île de la Trinité. Des négocians Espagnols se rendirent à son bord. « Je voulais, dit-il, tirer des » informations d'eux-mêmes, sur la partie » du continent qui regarde l'île, particu- » lièrement sur la Guiane; et malgré leur » dissimulation il y a beaucoup d'appa- » rence qu'ils m'apprirent tout ce qu'ils en » pouvaient savoir. Non-seulement ils » vantèrent la Guiane et ses richesses, » mais ils ne firent pas même difficulté de » m'apprendre les meilleures routes. »

Raleigh, indépendamment du desir de recueillir les éclaircissemens dont il avait besoin, se proposait encore de tirer vengeance de Dom Antoine Berreo, gouverneur de Saint-Joseph, qui, l'année d'auparavant, s'était saisi de dix Anglais, par surprise. Il savait que ce gouverneur avait fait un voyage sur l'Orenoque, qu'il avait tenté la conquête de la Guiane, et que l'ayant manquée, il se proposait de renouveler dans peu son entreprise. Bientôt, il apprit, d'un cacique des parties septentrionales de l'île, que cet ennemi des An-

glais était actuellement dans le fort Saint-Joseph ; qu'il fesait lever des soldats à la Marguerite, et sur la côte de Cumana, pour les surprendre ; qu'il avait défendu, sous peine de mort, aux Indiens de l'île, d'avoir le moindre commerce avec eux ; que pour tenir ces malheureux insulaires sous le joug, il avait fait arrêter plusieurs vieux caciques, qu'il gardait dans les chaînes, et que de tems en tems il faisait arroser avec du lard enflammé. Le barbare gouverneur fesait même pendre ces malheureux douze à douze, en l'honneur des Saints Apôtres. Ces dernières informations, et celles que le commandant Anglais avait déjà reçues sur la situation du fort, le déterminèrent à ne pas différer sa vengeance. Dès la nuit suivante, il fit marcher soixante soldats avec un capitaine, et marchant lui-même à la tête d'un autre corps, ils attaquèrent si vivement la place, qu'elle se rendit avant le jour. Ils y trouvèrent, dans les chaînes et dans les tourmens, cinq caciques à demi-morts, auxquels ils donnèrent la liberté ; et tous les habitans éprouvèrent la même douceur ; mais Berreo fut enlevé avec ses gens, et conduit à bord.

Les Anglais amenèrent leurs prisonniers à Curiapan, et eurent quelque confiance

dans les réponses de Berréo, lorsqu'ils l'eurent approfondi davantage. Il avait servi son roi avec distinction dans les guerres d'Italie et des Pays-Bas. Il avait épousé la fille de Gonzalès-Ximenès-de-Casada, qui tenta avant lui, mais avec aussi peu de succès, de pénétrer dans la Guiane, et qui, dans les derniers momens de sa vie, lui avait fait promettre avec serment de suivre jusqu'à la fin de la sienne le projet de cette entreprise. Berreo jura aux Anglais qu'elle lui coûtait déjà trois cent mille ducats d'or, et leur en fit un récit que Raleigh se hâta d'écrire.

Berreo avait d'abord cherché la rivière de Cassanar, qui se jette dans la rivière de Pato; comme celle-ci se jette dans la Méta, et cette dernière dans l'Orenoque, appelé jusqu'à ce lieu, le *Baraquan*, nom qu'on ne donne plus qu'à l'un de ses bras. Il avait fait plus de 500 lieues sans trouver aucun passage, ou sans y pouvoir pénétrer; et, moins rebuté que fatigué, il avait pris sa route par le nouveau royaume de Grenade, où les biens de sa femme étaient situés. En partant pour son expédition, sa suite était de 700 chevaux, et d'un grand nombre d'esclaves Indiens, des deux sexes: ils périrent presque tous de fatigue, de

maladie ou par les flèches des nations qu'il leur fallut combattre.

Lorsque Berreo eut passé la Cassanar, il arriva au bord du Méta ; la rapidité de ce fleuve, ses sables, et les rochers dont il est coupé, firent échouer une partie de ses barques et périr beaucoup de monde. Il erra une année entière sans pouvoir trouver le chemin de la Guiane. Enfin, il se rendit à l'extrémité d'Amapéïa, qu'il ne traversa point sans peine, et la rivière de Charles borna sa course.

Les Indiens d'Amapéïa lui avaient beaucoup vanté la Guiane. La province qu'il nommait Amapéïa est sur l'Orenoque. Il y perdit 60 de ses meilleurs soldats et presque tous ses chevaux. Après y avoir passé trois mois, sans avoir pu réduire cette nation, il fit avec peine une espèce de trève, qui lui fit obtenir, des caciques, cinq figures d'or pur, et divers ouvrages fort curieux. L'industrie de ces peuples à travailler l'or, sans aucun instrument de fer, et sans les secours qui facilitent le même travail à nos orfèvres, mérite beaucoup d'admiration. Les Indiens d'Amapéïa, dont Berreo reçut ce présent, se nomment Anabas, et sont à douze milles de l'Orenoque. De leurs habitations, il n'y en a

pas moins de huit cents jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Cette province est basse et marécageuse ; ses marais, formés par les débordemens du fleuve, contiennent des eaux roussâtres et mal-saines, remplies de vers, de serpens et d'autres insectes. Elles causèrent de fâcheuses dyssenteries aux Espagnols, qui n'en connaissaient pas le danger. La plupart de leurs chevaux en furent d'abord empoissonnés; et les hommes n'y résistant pas mieux, ils se trouvèrent réduits de sept cents, à six-vingts. Les Indiens, qui n'ignorent pas les mauvaises qualités de leurs eaux, ne laissent pas d'en faire un continuel usage ; ils ont appris, par l'habitude et l'observation, à choisir, pour en faire leur provision, l'heure du midi. L'ardeur du soleil les rend potables ; mais elles s'altèrent ensuite, et jamais elles ne sont plus pernicieuses qu'à minuit. Les rivières du pays se ressentent aussi des mêmes altérations. Berreo partit d'Amapeïa au commencement de l'été, pour chercher une entrée dans la Guiane par la frontière du midi. Ses efforts furent inutiles. Des montagnes inaccessibles, qui s'étendent à l'orient de l'Orenoque jusques à Quito, lui fermèrent le passage. D'ailleurs ses gens, accablés de fatigue et de misère, avaient sans cesse à combattre des peuples

féroces, ennemis jurés du nom Espagnol. Il assura les Anglais qu'il avait traversé une centaine de grandes rivières qui se jettent dans l'Orenoque ; mais il en ignorait les noms et le cours, parce qu'ayant perdu ses interprètes, il n'entendait rien aux langues du pays, et qu'il manquait d'ailleurs d'étude et de lumières jusqu'à ne pouvoir distinguer l'orient de l'occident. Raleigh, profitant de cet exemple, se procura un interprète natif de Guiane, qui savait une partie des divers langages de ces peuples, et qui lui rendit d'importans services. Il fit chercher les plus vieux Indiens, et les plus exercés aux courses qui sont en usage dans toutes ces contrées. Ses questions continuelles lui firent acquérir une connaissance assez étendue des rivières et des provinces, depuis la mer du Nord jusqu'aux frontières du Pérou, et depuis l'Orenoque jusqu'au fleuve des Amazones. Il apprit aussi leur gouvernement et leurs usages ; connaissance indispensable, dit-il, parce que ces peuples étant sans cesse en guerre, il faut savoir distinguer leurs amis et leurs ennemis, pour tirer parti de leurs affections et de leurs haînes : comme Fernand-Cortez et François Pizarre, qui durent leurs conquêtes à cette ruse.

De si fâcheux obstacles firent perdre, à

Berreo, tout espoir de réussir dans son entreprise. Cependant, il eut le courage de pénétrer encore jusqu'à la province d'Eméria, vers l'embouchure du fleuve, où il trouva des peuples d'un caractère plus doux, et des vivres en abondance. Leur principal cacique se nommait Carapana, vieillard sage, d'un tempéramment vigoureux et d'une longue expérience. Ce chef Indien, qui n'avait pas moins de cent ans, avait été dans sa jeunesse à l'île de la Trinité, où le commerce des Espagnols lui avait appris à connaître la différence des nations et des hommes. Il aimait la paix; ce qui servait plus que la fertilité des terres à faire régner l'abondance dans son pays, par le commerce qu'il entretenait avec ses voisins. Berreo passa plus de cinq semaines dans les habitations de Carapana, moins pour s'y rafraîchir que pour reprendre des espérances auxquelles il ne pouvait renoncer; mais il lui restait si peu de monde, qu'il remit enfin son projet à l'année suivante, dans la vue de prendre des mesures plus justes, et d'attendre un renfort d'Espagne.

Il s'embarqua dans un canot, à l'embouchure de l'Orenoque, pour passer à l'île de la Trinité. Delà, s'étant rendu à la côte de Paria, il alla jusqu'à la Marguerite, où il raconta ses découvertes à Dom

Juan Sarmiento, gouverneur de cette île. Sarmiento frappé des richesses de la Guiane, lui donna cinquante hommes, et lui fit promettre de retourner aussi-tôt chez Carapana, pour y chercher de nouvelles ouvertures. Mais Berreo, qui ne se croyait point assez en force, se contenta de retourner à la Trinité, d'où il renvoya son lieutenant, et quelques soldats vers le cacique, avec ordre d'employer tous leurs soins à se concilier les Indiens plus éloignés. Carapana reçut bien les députés, et les fit conduire chez un autre cacique, nommé Morquito, après les avoir assurés que personne n'était plus propre à leur donner de bonnes informations sur la Guiane. En effet, Morquito, un des plus puissans caciques du pays, avait de grandes relations de commerce. Mais ayant voyagé chez les Espagnols de Cumana, il s'était lié d'amitié avec Vides, gouverneur de cette province, qui, sur les récits du cacique, avait envoyé demander en Espagne la permission et les secours nécessaires pour tenter la conquête de la Guiane. Vides ignorait alors l'entreprise de Berreo; il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il mit tout en œuvre pour la traverser, et ces deux officiers Espagnols conçurent l'un pour l'autre une haîne furieuse. On ignore quelle part

Vides eut à la conduite de Morquito ; mais ce cacique, après avoir reçu favorablement les soldats de Berreo, les fit massacrer tous, à la réserve d'un seul, qui eut le bonheur de se sauver en traversaut une rivière à la nage. Berreo entreprit aussi-tôt de venger la mort de ses gens. Il fit passer tout ce qu'il put rassembler de troupes, dans la province d'Arojama, qui était celle de Morquito. Le cacique traversant l'Orenoque, et les terres des Saymas et des Ouikiris, passa promptement à Cumana, où il se croyait en sûreté sous la protection de Vides. Berreo le fit demander au nom du roi, comme un perfide assassin, qui devait être en horreur aux Espagnols ; et Vides n'ayant osé refuser de le remettre entre ses mains, il le fit mourir dans les supplices.

Les troupes de Berreo n'en ravagèrent pas moins la province d'Aromaja, et firent quantité de prisonniers, entre lesquels se tronva Topiavari, oncle de Morquito. C'était un veillard, dont l'âge passait cent ans. Il fut chargé de chaînes, et traîné long-tems dans cet état, pour servir de guide aux Espagnols. A la fin, il se racheta pour cent plaques d'or. Le supplice de Morquito avait fort aigri les Indiens. Il fit perdre à Berreo les liaisons qu'il avait commencées avec Carapana ; mais le succès de Topia-

vari ne fesant qu'augmenter la passion qu'il avait de pénétrer dans la Guiane, il résolut de ne rien épargner pour se mettre en état d'y porter heureusement ses armes. Toutes les richesses qu'il avait acquises par des pillages ou par des rançons, furent envoyées en Espagne, dans l'espérance que tant d'or enflammant les desirs de ses compatriotes, il lui viendrait assez de soldats pour l'exécution de ses grands desseins. Il envoya au roi même divers présens, de figures d'hommes, de bêtes, d'oiseaux, et de poissons, d'or massif. Ses demandes etaient d'autant plus spécieuses, que les trésors qu'il promettait, et dont il envoyait comme un essai, coûtaient peu de peine à recueillir; au-lieu que dans les autres contrées de l'Amérique il fallait d'immenses travaux et des frais sans bornes, pour tirer l'or des mines. En même-tems, il donna l'ordre à son fils, qu'il avait laissé dans la nouvelle Grenade, de lui envoyer des renforts, dont il n'oublia point de régler la marche : ils devaient entrer dans la province d'Emetia, et suivre les rives de l'Orenoque. Telles étaient ses vues et ses espérances, lorsqu'il tomba entre les mains des Anglais.

Raleigh, après avoir tiré de lui ces instructions, lui déclara qu'il avait formé le

même dessein ; c'est-à-dire qu'il était résolu de pénétrer dans la Guiane, et qu'il n'était venu à la Trinité que dans cette vue. « Il » dut me croire sincère, dit-il dans sa re- » lation, puisque l'année d'auparavant, et » dans le tems même qu'il se donnait de si » grands mouvemens, j'avais envoyé un de » mes officiers pour prendre langue, et » que c'était à cette occasion qu'il avait enle- » vé dix Anglais. Cependant ma déclaration » parut lui causer un vif dépit. Ensuite, il ne » négligea rien pour me détourner de mon » entreprise ; il me représenta les dangers » et les peines où j'allais m'engager ; que » mes vaisseaux ne pourraient entrer dans » la rivière, ou qu'ils y seraient arrêtés » par les sables et les bas-fonds, dont ses » canots étaient un témoignage certain, » puisque tirant à peine douze pouces d'eau, » ils touchaient souvent le fond ; que les » Indiens éviteraient ma rencontre et se » retireraient dans les terres ; que si je les » fesais poursuivre, ils brûleraient leurs » habitations. Il ajouta que l'hiver appro- » chant, les inondations allaient commen- » cer ; qu'on ne pourrait profiter de la » marée ; qu'il ne fallait point espérer des » provisions suffisantes par le secours des » petites barques ; enfin, ce qu'il crut le » plus capable de me décourager, que tous

„ les caciques des frontières de la Guiane „ refuseraient d'entrer en commerce avec „ moi, parce qu'à l'exemple de tant d'autres „ peuples, ils se croiraient menacés de „ leur destruction par les chrétiens. Je ne „ trouvai pas ses raisons sans force ; mais „ outre la défiance que je devais naturel- „ lement aux conseils d'un Espagnol, je „ fus soutenu par les puissantes idées dont „ j'étais rempli. „

Raleigh les puisait dans les considérations suivantes : 1°. Il était persuadé, en général, que ce pays étant à-peu-près sous le même climat que le Pérou, l'or n'y devait pas être moins commun. 2°. On lui avait raconté des choses merveilleuses de la prétendue ville de *Manoa*, connue des Espagnols sous le nom *del Dorado*, et visitée, disait-on, par quelques voyageurs de cette nation. Il croyait fermement que Juan Martinez, maître de l'artillerie à Ordaco, avait, le premier, découvert Manoa, capitale du nouvel empire des Incas; qu'on voyait, à la chancellerie de Postoric quel avait été le succès de son entreprise ; qu'il avait passé sept mois dans cette ville, où il avait été reconnu pour Espagnol ; que cependant il avait été bien reçu ; mais qu'on ne lui avait permis d'aller nulle part sans gardes, et sans avoir les yeux couverts ; qu'enfin ayant ob-

tenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avait été volé par les Indiens à l'embouchure de l'Orenoque, et qu'il n'avait sauvé que deux bouteilles remplies de poudre d'or, que les Indiens avaient crues pleines de liqueur; qu'ensuite s'étant rendu à Portoric, il y était mort ; qu'en expirant il s'était fait apporter son or , et la relation de ses voyages ; qu'il avait donné l'or à l'église pour fonder des messes , et la relation à la chancellerie. Enfin , Raleigh, parti d'Angleterre dans la forte persuation du succès, assure dans l'ouvrage qu'il a publié , que celui qui conquerra la Guiane possédera plus d'or et régnera sur plus de peuples que le roi d'Espagne et l'empereur des Turcs. Il répète plusieurs fois que ce qu'il entend par la Guiane , est l'intervalle entre l'Amazone et l'Orenoque , à 300 lieues ou 600 milles des côtes de la mer du nord.

Ce célèbre navigateur dit aussi dans sa relation , que les Français s'étaient déja efforcés de découvrir ces terres , mais inutilement , parce qu'ils ne prenaient pas la bonne route. « Ils la cherchent , observe-» t-il , par la rivière des Amazones , où » ils font de fréquens voyages pour en rap-» porter de l'or. Jamais ils ne la trouve-» ront de ce côté-là. »

Raleigh prit toutes les précautions pos-

sibles pour mieux réussir que ses prédécesseurs. Il fit sonder plusieurs rivières. Ses gens reconnurent enfin qu'on pouvait entrer dans le Capuri par quatre endroits, tous également sûrs et commodes. La galéasse fut équipée avec trois chaloupes, qui portaient des provisions pour un mois. Raleigh et quelques officiers s'y embarquèrent avec cent hommes. Leur pilote était un Indien de la rivière de Baienua, située au sud de l'Orenoque, entre ce fleuve et celui des Amazones. Il avait promis de les conduire à l'Orenoque; mais s'ils n'avaient pas eu d'autre secours, ils auraient erré sans fin dans toutes ces rivières, comme dans un labyrinthe. Lorsque Raleigh croyait avoir trouvé la route a la faveur de la boussole et des hauteurs du soleil, il ne fesait que tourner autour d'une infinité de petites îles, toutes remplies d'arbres si hauts et si touffus, qu'ils troublaient également la vue et la navigation. Il découvrit un petit canot, qui portait quelques Indiens; et la galéasse les joignit, avant qu'ils pussent se dérober dans les détours. D'autres Indiens, qui se présentaient sur le rivage, semblaient observer la conduite des Anglais; et ne voyant aucune marque de violence, ils s'avancèrent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh fit aussi-

tôt gouverner vers eux ; mais pendant qu'il leur offrait ce qu'ils avaient desiré, son pilote indien s'étant un peu écarté pour reconnaître le pays, rencontra un cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des étrangers dans leurs terres, et n'eut pas peu de peine à se sauver par la fuite.

Des seize bras qui divisent l'Orenoque, à son embouchure, neuf courent au nord, et sept au sud. Si, selon Raleigh, il présente une ouverture ou espèce de golfe large de cent lieues, son embouchure surpasse, en grandeur, celle du fleuve des Amazones. Les habitans des nombreuses îles dont elle est comme obstruée, ne pouvant ensemencer des terres presque toujours sous l'eau, font un pain de moële de palmier, auquel ils joignent, pour nourriture, leur pèche, leur chasse, et divers fruits de leurs arbres. Raleigh fut frappé d'un de leurs usages, qui annonce le respect qu'ils ont pour les morts, et les rend dignes, à cet égard, de servir d'exemples aux nations policées : à la mort de leurs caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations, mais ils n'enterrent pas le défunt. Ils laissent pourrir le corps ; et lorsque les chairs sont entièrement consumées, ils prennent le squelette, qu'ils ornent de précieux joyaux, avec des plumes

de diverses couleurs aux bras et aux jambes, et le gardent suspendu dans la cabane où demeurait ce chef. Les Arouacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orenoque, réduisent en poudre le squelette de leurs parens morts, et brûlent cette cendre dans une liqueur qu'ils avalent.

Raleigh entra enfin dans le grand lit de l'Orenoque, qu'il était question de remonter; mais, après quatre jours de navigation, il échoua vers le soir dans un lieu si dangereux, qu'en travaillant à soulager la galéasse de son lest, il faillit d'y perdre soixante hommes. L'ayant remise à flot, il continua plus heureusement sa route, pendant trois jours; et le quatrième, son pilote indien le fit entrer dans une grande rivière, nommée *Amana*, dont les eaux semblaient descendre paisiblement sans aucun détour; mais le cours en était si difficile, qu'on n'y pouvait avancer qu'à force de rames. Les matelots eurent besoin des plus vives exhortations de la part de leur chef, pour soutenir un travail si continuel : la chaleur était extrême; et les branches des arbres, qui bordaient les deux rives, causaient une autre peine aux rameurs. Cet obstacle dura si long-tems, que les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ses gens. Ce-

pendant, il leur représenta que le pilote promettant dans peu de jours une route plus facile et des provisions en abondance, il y avait moins de risque à continuer leur navigation, qu'à retourner en arrière. D'ailleurs ils ne manquaient pas de fruits, sur le bord de la rivière, ni de poisson et de gibier; sans compter que les fleurs et les plantes dont les terres étaient couvertes, semblaient confirmer toutes les promesses du pilote.

Cet Indien, sur le visage duquel Raleigh croyait remarquer souvent de l'embarras, lui proposa de faire entrer, à droite, les canots dans une rivière qui les conduirait promptement à quelques habitations des Arouacas, où l'on trouverait toutes sortes de rafraîchissemens, et de laisser la galéasse à l'ancre, en assurant qu'on pourrait être de retour avant la nuit. Il était midi. Cette ouverture fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduite des canots, et ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvaient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures, sans voir aucune apparence d'habitations, ses défiances augmentèrent. On rama trois autres heures, avec aussi peu de succès; et les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglais des

canots, se croyant trahis, parlaient déjà de vengeance. En vain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre que le châtiment d'un traître ne changerait rien à leur situation, ou ne la rendrait que plus misérable. La colère et la faim ne leur laissaient sentir que le mal présent; lorsqu'enfin une lumière qu'ils apperçurent et quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappelèrent à des sentimens plus modérés. C'était, en effet, une habitation des Arouacas, où ils n'arrivèrent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouvèrent peu de monde, parce que le cacique de la bourgade était allé en traite à l'embouchure de l'Orenoque, avec un grand nombre de ses Indiens; mais les cabanes étaient remplies de provisions, dont les Anglais chargèrent leurs canots.

Ils retournèrent sans peine à leur galéasse. Les bords de la rivière, dont leurs souffrances semblaient leur avoir dérobé les agrémens, leur parurent alors d'une merveilleuse beauté. Ils découvrirent une charmante vallée, d'environ vingt milles de longueur, et remplie de différentes espèces de bestiaux. Le gibier n'y était pas moins abondant, et la rivière continuait de leur fournir d'excellent poisson. Ils se crurent désormais à couvert de la faim, dans une contrée si riche. Mais il s'y trouve de

monstrueux serpens. Un jeune nègre, qui voulut passer à la nage sur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglais virent paraître quatre canots qui descendaient la rivière où ils étaient rentrés. Aussi-tôt Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montaient s'échappèrent dans les bois; et les deux autres suivirent si légèrement le cours de l'eau, qu'il fut impossible de les joindre; mais Raleigh ne se bornant point à se saisir des deux premiers canots et des provisions qu'on y trouva, fit chercher les fugitifs. On en prit quelques-uns à peu de distance. C'étaient des Arouacas, qui avaient servi de pilotes à trois Espagnols échappés plus heureusement, entre lesquels il y avait un rafineur d'or. En vain Raleigh mit une partie de ses gens à terre pour suivre leur traces. Mais il retint un des pilotes, dont l'intelligence et la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connaissances, il tira de lui celle de divers endroits où les Espagnols venaient chercher de l'or. Elle lui servit peu, parce que l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Les eaux croissent avec tant de promptitude et d'impétuosité, dans cette province, que le soir elles sont de la hauteur d'un

homme, dans des lieux où l'on passait le matin presque à pied sec ; et ces débordemens sont fort ordinaires à toutes les rivières qui se jettent dans l'Orenoque.

L'Indien que Raleigh avait retenu pour pilote parut craindre que son sort ne fût d'être mangé vif. « Car telle était, dit Raleigh, l'idée
» que les Espagnols donnaient de ma nation
» à tous ces peuples ; mais il se désabusa
» bientôt, comme tous les autres Indiens
» avec lesquels nous eûmes à traiter, lors-
» qu'il eut reconnu notre caractère et nos
» usages. Aucun de mes gens ne toucha
» jamais aux femmes du pays, pas même
» du bout du doigt. A l'égard des denrées,
» on n'en prenait point sans avoir satisfait
» ceux qui venaient les offrir. Enfin, pour
» n'avoir rien à me reprocher, je ne quit-
» tais jamais une habitation sans demander
» aux Indiens s'ils avaient quelque plainte
» à faire de mes gens ; je les contentais
» avant mon départ et je fesais châtier le
» coupable. Les deux canots mêmes que
» j'avais fait enlever, furent rendus aux
» Arouacas, et le pilote ne fut emmené
» qu'après avoir consenti volontairement
» à me suivre. »

Ce fut sous sa conduite que les Anglais continuèrent leur route. Quinze jours de navigation, pendant lesquels ils ne furent

pas exposés à d'autre danger que celui des bancs de sable, les ramenèrent à la vue de l'Orenoque. Les Indiens de trois canots que Raleigh se félicita d'avoir rencontrés, l'abordèrent sans crainte, après avoir su qu'il n'était point de la nation espagnole; et lui voyant jeter l'ancre, ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur cacique. Il se trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de tortues, qui furent un rafraîchissement fort agréable pour les Anglais. Le jour suivant, ils virent arriver le cacique qu'on leur avait annoncé, avec une suite de quarante Indiens. Il apportait aux Anglais diverses sortes de provisions, pour lesquelles ils lui firent boire du vin d'Espagne, dont il ne cessait point d'admirer le goût. Raleigh lui ayant demandé une route courte et sûre pour la Guiane, il offrit alors aux Anglais de les conduire à sa bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avait réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. Elle est composée, dit Raleigh, de poivre de l'Amérique et du suc de plusieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de grands vases. Le cacique et les Indiens s'enivrèrent aussi.

Après cette fête, le cacique fit paraître, devant les Anglais, le secours qu'il avait vanté. C'était un Indien fort âgé, dont il ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connaissait parfaitement toutes les parties de l'Orenoque, et sans lequel en effet ils ne se seraient jamais garantis des sables, des rochers et des îlots qu'on ne cesse point d'y rencontrer. Raleigh le reçut comme un présent du ciel.

Dès le jour suivant, les Anglais éprouvèrent l'habileté de ce nouveau guide, par le conseil qu'il leur donna de profiter d'un vent d'est, qui leur épargna le travail des rames. L'Orenoque, suivant Raleigh, court assez exactement de l'est à l'ouest, depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant son cours, depuis Toparimaca, les Anglais auraient pu pénétrer en plusieurs endroits du Popayan et de la Nouvelle-Grenade. Pendant le premier jour, ils suivirent un bras du fleuve, qui a sur la gauche l'île d'Assapana, longue de 25 milles sur cinq de large, et le grand canal au-delà. Sur la droite du même bras est une autre île, nommée *Jouana*, fort grande aussi, et séparée de la terre, du même côté, par un second bras du fleuve. Toutes ces eaux sont na-

vigables pour les plus gros bâtimens ; et l'Orenoque, en y comprenant les îles, n'a pas moins de 30 milles de large en cet endroit. Raleigh mit à terre, sur la rive du fleuve, deux Indiens de la Guiane, qu'il avait pris avec son nouveau pilote à Toparimaca, avec ordre de prendre les devants pour annoncer son arrivée au cacique de Putimac, vassal de Topia-Ouari, qui avait sucédé à Morquito dans la province d'Arromaja ; mais Putimac étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Indiens de revenir le même jour, et la galéasse fut obligée de mouiller le soir près de Putapayma, autre île, de même grandeur que la précédente. La plupart des rochers qui bordent le fleuve, sont de couleur bleuâtre, et paraissent contenir du fer, comme toutes les pierres qui se trouvent sur les montagnes.

Le matin du jour suivant, continue Raleigh, notre cours fut droit à l'ouest, avec moins de peine à résister au courant du fleuve. La terre s'ouvrait des deux côtés, et les bords en étaient d'un rouge fort vif. J'envoyai quelques hommes dans des canots, pour reconnaître le pays. « Ils me » rapportèrent que dans toute l'étendue de » leur vue, et du haut des arbres où » ils étaient montés pour l'observer, ils

„ n'avaient découvert que des plaines, sans „ aucune apparence de hauteur. Mon „ pilote de Toparimaca, dit que ces belles „ campagnes se nommaient les *plaines de* „ *Saymas* ; qu'elles s'étendaient jusqu'au „ pays de Cumana et de Carracas, et „ qu'elles étaient habitées par quatre puis- „ santes nations, les Saymas, les Assaouais, „ les Aroras et les Wikiris, qui battirent „ Hernando de Serpa, lorsqu'il vint de „ Cumana vers l'Orenoque, avec 300 che- „ vaux, pour conquérir la Guiane. Les „ Aroras ont la peau presque aussi noire „ que les nègres. Ils sont robustes et d'une „ valeur singulière. Le poison de leur „ flèches est si subtil, que sur le récit de „ mes Indiens, je me fournis des meilleurs „ antidotes, pour en garantir nos gens. „ Outre qu'il est toujours mortel, il cause „ d'affreuses douleurs, et jette les blessés „ dans une espèce de rage. Les entrailles „ leur sortent du corps ; ils deviennent „ noirs, et la puanteur qu'ils exhalent est „ insupportable. „

L'antidote ordinaire des Indiens est le suc d'une racine nommée *Tupara*, qui guérit aussi toutes sortes de fièvres et qui arrête les hémorragies internes. Quelques Espagnols emploient aussi avec succès le jus d'ail. Pour les poisons extrêmement

subtils, tels que celui des Aroras, il faut s'abstenir de boire ; parce que tout ce qu'on avale de liquide sert à donner plus d'activité au venin, et que si l'on boit sur-tout peu de tems après avoir été blessé, la mort est inévitable.

Ils arrivèrent au hâvre de Morquito, et l'un de leurs Indiens fut envoyé au cacique Topia-Ouari, qui vint dès le jour suivant faire les honneurs de son port. C'était un vieillard de 110 ans, si robuste encore, qu'après avoir fait 14 milles à pied pour venir voir ses hôtes, il retourna le même jour à sa bourgade. Les rafraîchissemens qu'il leur apporta, étaient une grande abondance de gibier, de racines et de fruits.

Raleigh pria ce vieux cacique de lui donner quelques instructions sur la manière de pénétrer dans la Guiane. Il lui répondit que le pays où ils se trouvaient maintenant, et tout ce qui bordait la rivière jusqu'à la province d'Emerie, en y comprenant celle de Carapana, fesaient partie de la Guiane ; qu'en général les nations de toutes ces terres se nommaient *Orinoccoponi*, parce qu'elles confinent à l'Orenoque ; que celles qui habitaient entre ce fleuve et les monts de Wacarimar, étaient comprises sous le même nom ; et que de l'autre côté de ces montagnes, il y

avait une grande vallée, habitée aussi par d'anciens peuples de la Guiane.

Les Indiens de la rivière de Caroli possèdent un pays riche en or. Raleigh apprit d'eux qu'après avoir passé les montagnes de Curca, il trouverait beaucoup d'or et de pierres précieuses. Un des officiers espagnols, qu'il avait pris avec Berreo, se vanta d'avoir découvert dans ses voyages une mine d'argent très-riche, à peu de distance de la rivière ; mais l'Orenoque et toutes les rivières voisines étaient haussées de cinq pieds, sans compter la difficulté de remonter celle de Caroli. Raleigh se contenta d'envoyer par terre quelques-uns de ses gens, dans une bourgade éloignée de vingt milles, et nommée *Annatapoi*. Ils y trouvèrent des guides pour les conduire plus loin dans une grande ville, qui se nommait Capurepana, située au pied des montagnes, sous la domination d'un cacique, proche parent de Topia-Ouri. Cependant le capitaine Whidon fut chargé, avec quelques soldats, de suivre, autant qu'il était possible, le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouvait quelque apparence de mine.

En même-tems Raleigh, accompagné des capitaines Gifford et Calfield, monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit toute la rivière de Caroli, qui se divise en

trois bras à 20 milles de l'Orenoque. Il remarqua dix à douze sauts de cette rivière, et tous d'une si grande hauteur, que les particules d'eau, séparées dans leur chûte, forment comme un tourbillon de fumée. S'étant ensuite approché des vallées, il admira le plus beau pays qu'il eut jamais vu. L'herbe y est d'une verdure charmante, le terrein ferme, le gibier en abondance; et les oiseaux, dont le nombre et la variété sont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. «Nous remarquâmes, dit Raleigh, » des fils d'or et d'argent dans les pierres; » mais n'ayant que nos mains et nos » épées, nous ne pûmes en vérifier par- » faitement la nature. Cependant nous en » rapportâmes quelques - unes, que je fis » examiner dans la suite. Un Espagnol de » Caracas me les nomma dans sa langue, » *madre del oro*, or mère, ou matrice d'or, » et m'assura qu'il devait se trouver un mine » au-dessous. On ne me soupçonnera point » de m'être trompé moi - même, ou de » tromper ma patrie, par de fausses ima- » ginations. Quel motif aurait pu me faire » entreprendre un si pénible voyage, si » je n'avais été sûr qu'il n'y a point, » sous le soleil, de pays aussi riche en or » que la Guiane? Whidon, et Milechap » notre chirurgien, m'apportèrent pour

„ fruit de leurs recherches quelques pierres
„ fort semblables au saphir. Je les fis voir a
„ divers Orineccoponis, qui me vantèrent
„ une montagne où il s'en trouvait en
„ abondance. J'en ignore la nature et la
„ valeur ; mais je n'en puis avoir qu'une
„ haute opinion ; et je suis sûr, du moins,
„ que ce canton ressemble à ceux dont on
„ tire les plus précieuses pierres, et qu'il
„ est à-peu-près à la même hauteur. „

Le lac où la rivière de Caroli prend sa source, se nomme Cassipal. Il est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en canot dans l'espace d'un jour : le sable que l'on y trouve pendant l'été est ordinairement mêlé de grains d'or.

Sur les bords de la rivière de Caora, près celle d'Arvi, on trouve une nation d'Indiens qui, s'il faut en croire le chevalier Raleigh, ont la tête tout d'une pièce avec les épaules ; ce qui leur donne un air monstrueux. Ces Indiens extraordinaires se nomment *Couaipanomas*. On prétend qu'ils ont les yeux sur leurs épaules, la bouche dans la poitrine, et les cheveux sur le dos. C'est la plus redoutable nation de cette contrée ; leurs arcs et leurs flèches ont trois fois la longueur de celle des autres Indiens. On ne peut s'empêcher de soupçonner beaucoup d'exagération dans ce

récit, quoique l'auteur atteste le témoignage de personnes dignes de foi qui avaient vu plusieurs de ces hommes d'une forme si étrange.

Raleigh parle d'une rivière qui se jette dans l'Orenoque, au-dessus du Caroli vers l'ouest, qu'il appelle *le Casnero*, et dont la grandeur, dit-il, l'emporte sur celle des plus grands fleuves de l'Europe. Les Anglais auraient entrepris de la remonter, si l'approche de l'hiver ne leur eût fait craindre d'y trouver leur perte. Non que l'hiver soit comparable au nôtre, dans un pays où les arbres sont continuellement chargés de feuilles et de fruits ; mais il y est accompagné de pluies violentes, qui causent de prodigieux débordemens. Toutes les campagnes sont inondées ; et le tonnerre y est si terrible, qu'il semble menacer la nature de sa ruine. Raleigh en fit une triste expérience à son retour.

Les bords des rivières de Cari et de Limo, au nord de l'Orenoque, sont habités par la nation des Aouacaris, espèce de cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent, pour des haches, leurs femmes et leurs filles à leurs voisins, qui les revendent aux Espagnols.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour, mille dangers, dont les

Anglais se crurent menacés, leur firent souhaiter leur retour. Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avait acquis d'heureuses lumières ; mais l'inondation ne lui laissait aucune espérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ses gens étaient sans habits ; et ceux qui leur restaient étant percés de la pluie dix fois par jour, ils n'avaient pas même le tems de les faire sécher. Il se détermina donc à retourner vers l'est, dans le dessein de reconnaître toutes les parties du fleuve : observation importante, qu'il se reprochait d'avoir négligée.

Raleigh, en descendant l'Orenoque, laissa deux jeunes Anglais auprès du sage cacique Topia-Ouari, auxquels il remit beaucoup de marchandises d'Europe ; il leur recommanda de s'instruire, le plus qu'ils pourraient, de la connaissance du pays, et notamment des chemins qui conduisent à la fameuse ville de Manoa, nouvelle capitale des Incas du Pérou, située disait-on, dans le cœur de la Guiane, et où ils ont transporté leur empire, et des richesses qu'on ne saurait nombrer.

Ensuite il continua de descendre le fleuve, accompagné du cacique de Putimac, qui, s'étant trouvé chez Topia-Ouari, avait prié les Anglais d'aborder sur ses terres, et leur offrit de les conduire au pied d'une

montagne, où la roche paraissait de couleur d'or.

Raleigh ne se reposa sur personne, d'une observation de cette importance. Il partit lui-même avec les principaux de ses gens, pour visiter une montagne qui semblait être si riche. Après avoir traversé des rivières, des vallées, ils s'arrêtèrent au bord d'un lac. Comme ils étaient fort mouillés, un de leurs guides fit du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre; ils en allumèrent un assez grand pour sécher leurs habits. Tandis qu'ils s'occupaient de ce soin, l'apparition subite de quelques manati ou lamentin, de la grosseur d'un tonneau, qui se firent voir dans le lac, leur causa, par le peu d'habitude qu'ils avaient d'en voir, autant d'effroi que de surprise. C'est un poisson amphibie, long de seize pieds au moins, et qui pèse jusqu'à 1200 livres. Ils n'avaient plus qu'une demi-journée de chemin, pour arriver à la montagne qui semblait être du métal le plus précieux, lorsqu'ils passèrent au pied d'une autre, dont les divers rochers étaient de couleur d'or; mais ils ne purent vérifier si ce n'était qu'un vain éclat.

Vers le soir, ils arrivèrent au bord d'une rivière nommée Winicapara, qui se joint à

l'Orenoque. C'est à quelque distance de ce lieu, qu'on leur fit voir la fameuse montagne qu'ils cherchaient avec tant d'impatience; mais, contre l'espérance du cacique, l'inondation était déjà si forte dans ce canton, qu'il leur fut impossible d'en approcher. Raleigh et ses compagnons furent réduits à contempler d'assez loin la merveilleuse montagne. Elle leur parut fort haute, de la forme d'une tour, et de couleur blanche plutôt que jaune, approchant de l'éclat du diamant. Un torrent impétueux, qui se précipitait du sommet, formé sans doute par les pluies continuelles de la saison, fesait un bruit qu'ils n'avaient pas cessé d'entendre depuis quelques heures, et les rendait presque sourds, malgré la distance où ils se trouvaient.

Forcé de s'éloigner de ce trésor, réel ou imaginaire, Raleigh retourna à l'embouchure du Cumana, où tous les caciques voisins vinrent lui offrir des provisions de leurs terres; c'étaient des liqueurs, des poules et du gibier; ils y avaient joints de ces pierres précieuses que les Espagnols nomment *Piedras Huadas*.

Raleigh, ayant pris congé des caciques, remonta dans ses canots, et mouilla le soir à l'île d'Assipana. Le lendemain il trouva sa galéasse à l'ancre. Il fesait cent milles

par jour, en descendant ; mais il ne put retourner par la route qu'il avait prise en entrant dans le fleuve, parce que la brise et le courant de la mer portaient vers l'Amana. La nécessité lui fit suivre le cours du Capuri, qui est un des bras de l'Orenoque, par lequel il se rendit à la mer. Il se croyait à la fin de tous les dangers. Cependant, la nuit suivante, ayant mouillé à l'embouchure du Capuri, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de se mettre à l'abri sur la côte, avec ses canots, et quoique la galéasse eut été tirée aussi près de terre qu'il était possible, on eut beaucoup de peine à la sauver du naufrage. La tempête se calma, et les Anglais rejoignirent leurs vaisseaux à l'île de la Trinité, d'où ils firent bientôt voile pour la Grande-Bretagne.

L'Orenoque, renfermant son cours entre l'Equateur et le neuvième degré de latitude, se trouve dans le premier climat de la Zone-Torride ; ce qui fait présumer que les chaleurs doivent y être excessives. Elles ne le sont, en effet, que dans les endroits éloignés de ces hautes montagnes, toujours couvertes de neiges, que dans le pays on appelle *Paramos*. Ces montagnes, dont la hauteur est extrême, sur le sommet desquelles règne un froid mortel pour les

hommes et pour les animaux, rendent habitables les cantons dont elles sont voisines, qui, sans elles, seraient brûlés par des chaleurs continuelles et insupportables : de sorte que par leur moyen on trouve dans ces régions situées sous l'Equateur, à-peu-près les quatre saisons de l'Europe, suivant qu'on est plus ou moins éloigné de ces Paramos. Par exemple, ceux qui habitent au pied ont toute l'année un froid assez sensible pour mériter le nom d'hiver ; aussi n'y trouve-t-on aucun des fruits qui viennent dans les pays chauds. A une distance proportionnée, les pays sont tempérés toute l'année, les arbres fruitiers y sont couverts de fleurs et de fruits, les uns verts, les autres mûrs : ainsi l'on y jouit tout-à-la-fois du printems et de l'automne. Enfin les pays qui sont plus éloignés de ces montagnes, éprouvent un été continuel et des chaleurs très-fortes, à peine tempérées par les pluies abondantes.

CHAPITRE III.

Arbres, Plantes et Fruits les plus remarquables des contrées qu'arrose l'Orenoque, ou les rivières qui s'y jettent.

La quantité de rivières qui se déchargent dans l'Orenoque, communique au terrein une humidité qui rend les vallées où se répandent leurs eaux, d'une fertilité surprenante ; les plaines sont couvertes d'un nombre prodigieux d'arbres de toute espèce, qui forment le plus beau coup-d'œil qu'on puisse voir, et qui sont d'une grosseur étonnante : on y trouve des forêts de cacaotiers sauvages, chargés de gousses remplies de fèves qui servent de nourriture à une infinité de singes, d'écureils, de perroquets, et autres animaux : d'où l'on peut conclure qu'un terrein aussi fertile naturellement, le serait bien davantage s'il était cultivé.

L'arbre le plus commun et le plus utile aux Indiens habitans les îles situées à l'entrée de l'Orenoque, c'est le palmier, appelé *Murichi*, qui fournit à tous leurs besoins. 1°. Ils en tirent par incision, une liqueur blanchâtre, douce et savoureuse ; quelques

jours après qu'elle a été recueillie, elle acquiert beaucoup de force ; et ils en boivent jusqu'à s'enivrer. 2°. Dans les incisions d'où ils ont tiré leur vin, il s'engendre durant plusieurs jours, tant qu'il reste du suc dans l'arbre, une grande quantité de vers blancs, de la grosseur du pouce, parfaitement semblables à du beurre, et qui fournissent une nourriture agréable et succulente, quand on peut vaincre le dégoût qu'ils causent à la première vue. 3°. Lorsque le tronc n'engendre plus de vers, ils en tirent une masse spongieuse qui renferme une espèce de farine semblable à de l'amidon fort fin, dont ils font un pain assez bon, mais si pesant qu'il incommode ceux qui n'y sont pas accoutumés. 4°. Le fruit qu'ils ont grand soin de cueillir, consiste en belles grappes de dattes rondes et presque aussi grosses qu'un œuf de poule, dont la chair est fort savoureuse, et qui ont un noyau dans le milieu, avec une amande à-peu-près semblable à celle d'une noisette. 5°. Ils font des planches du tronc ; ils en bâtissent leurs cabanes, et les couvrent avec les feuilles. 6°. Ils tirent une espèce de chanvre de ces mêmes feuilles, dont ils font des cordes, des filets et des hamacs, qu'ils appellent *Chincoros*, et dont ils vendent une grande quantité. 7°. Ils emploient

l'écorce qu'ils tirent de la tige verte de ces palmiers, pour faire des corbeilles, et les boîtes dans lesquelles ils serrent leurs effets.

Le *Cabima*, que les Européens appellent *Palo de Aceyte*, est l'arbre le plus précieux qu'on trouve sur l'Orenoque : il est haut et touffu ; ses feuilles ressemblent à celles du poirier ; son écorce est lisse, douce et épaisse ; il croît dans les lieux humides, près des rivières et des lacs : on en tire, par une incision, une huile dont on fait grand cas. Les Hollandais la recherchent et l'achètent des Caraïbes ; elle est excellente pour la guérison des plaies et toutes sortes de blessures.

Dans les bois où il y a des pierres et des rochers, on trouve un arbre d'une grosseur étonnante, qu'on appelle *Algarobos* ; il pend de leur tronc des morceaux de gomme de deux ou trois livres chacun : cette gomme est transparante comme du cristal ; les Indiens s'en servent pour s'éclairer dans leurs demeures : on pose un morceau de cette gomme à terre, et on met le feu à la partie supérieure ; elle brûle toute la nuit, jetant une flamme extrêmement claire, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée.

Le *Turumo* est un arbre que les Indiens cultivent, et qui croît aussi sans culture dans les champs ; son fruit, fort gros, n'est

pas bon à manger ; mais il leur est fort utile ; ils en font des plats , des écuelles, des tasses et des pots : son écorce est si dure qu'il faut frapper à coups redoublés pour la casser.

Le fruit de l'*Anoto* ou *Achote*, après quelque préparation , forme une pâte liquide , dont les Indiens se servent pour s'oindre tout le corps ; ce qui leur garantit la peau contre la grande ardeur du soleil: cette espèce d'onguent est un remède efficace pour les brûlures. Nous parlerons ailleurs plus en détail de cet arbre et des propriétés de son fruit.

Dans toutes les plaines de Varinas , de Guararé , de Caracas , et sur les bords des rivières qui les traversent pour se rendre dans l'Orenoque , on trouve un arbre bas et touffu , chargé d'une grande quantité de fruit , en forme de grappes de raisin ; il a le goût fort et aromatique : ce fruit est un remède excellent contre le venin des serpens de toute espèce : on a vu les animaux piqués par ces reptiles , aller manger de ce fruit , et se guérir. Les Espagnols l'appellent *el Arbör del Bürro* (l'arbre à l'Ane). Les voyageurs se munissent d'une bonne quantité de ces fruits pour s'en servir au besoin , les vipères et autres espèces de

serpens étant fort communs dans ces plaines désertes et marécageuses.

C'est ici le lieu de faire mention de la plante appelée *Manioc*, dont la racine est la principale nourriture des habitans du Nouveau-Monde. Cette plante s'élève de terre environ à trois pieds de hauteur. On la cultive à Cayenne quand il va commencer à pleuvoir, et l'on y en connaît de trois sortes. 1°. Le Maillé, qui tire son nom de la nation indienne d'où on l'a apporté. Cette racine est bonne à arracher au bout de huit à neuf mois. Elle a la figure d'une betterave, elle en a même la couleur, quand on lui a ôté la première peau. 2°. Le Rouge, qui a plus de goût, et doit rester un an dans la terre. 3°. Le *Baccacoua*, qui est en usage chez les seuls Indiens. Ils le préparent d'une manière particulière. La racine étant écrasée, ils en font bouillir l'eau jusqu'à consistance de sirop. Le manioc blanc, quoique plus rare, croît plus promptement, rend beaucoup moins, et se pourrit plus facilement en terre. Il n'a pas besoin, comme l'autre, d'être râpé et exprimé pour être mangé. On peut absolument le faire cuire sous la cendre.

Le manioc rouge, celui dont on fait le plus d'usage, qui est proprement le blé de l'Amérique, se plante en tout tems, et

résiste assez bien aux variations du climat. Il se plaît dans les terres légères, et vient difficilement dans les terres grasses. On le fouille au bout d'un an, dans les bons terreins; il est plus de tems à donner, et produit moins dans les médiocres. Le trop de pluie le fait pourrir; la sécheresse le conserve en terre plusieurs mois après avoir acquis sa maturité. Il y a deux manières de préparer cette racine, en farine et en cassâve. Dans l'un et l'autre cas, il faut la peler, la laver, la râper, et la mettre dans des espèces de sacs ou de chausses pour en exprimer et en faire sortir tout le suc, qui est un poison des plus substils; propriété bien étonnante dans une racine aussi bonne que salutaire. Après cette première préparation, si l'on veut faire de la farine de manioc, on dessèche sur le feu cette râpure, en l'agitant sans cesse pour empêcher les parties de s'unir. Si, au contraire, on aime mieux la cassave, on étend la râpure, de l'épaisseur d'un demi-doigt, sur une platine de fer; le feu en lie bientôt les différentes parties; on la retourne, et un instant après, on a une galette mince, large et ronde, qu'on appelle *Cassave*. La farine de manioc a, sur la cassave, l'avantage de s'arranger plus aisément dans les magasins, de se transporter plus facilement, de se conserver plus long-tems.

Plusieurs inconvéniens empêchent de faire, de cette nourriture, une subsistance assurée, principalement en tems de guerre : ces inconvéniens sont, la lenteur de cette production ; la longueur de sa préparation ; la difficulté de la tenir sèche, soit en cassave, soit en farine ; la répugnance qu'ont pour elle les Européens ; et enfin sa qualité, qui, étant froide par sa nature, relâche nécessairement l'estomac.

Nous avons dit plus haut que le suc de manioc est un poison très-violent. Pour constater sa nature, un médecin de Surinam en mit dans un vase ; et à peine un chat l'eut-il avalé, qu'il fit des efforts considérables, mais inutiles, pour vomir. Deux minutes après il ne fit que tourner de côté et d'autre avec des anxiétés suivies de convulsions ; et il expira au bout de ving-deux minutes. Le même médecin donna à un chien de boucher une once et demie de ce même suc : l'animal fit d'abord des hurlemens affreux, et mourut une demi-heure après avec des mouvemens convulsifs. A l'ouverture de chaque corps, on trouva, dans les deux estomacs, la même quantité de liqueur que ces animaux avaient avalée, sans aucun changement de couleur, sans la moindre altération dans les viscères, sans nulle inflammation ni coagulation dans la

masse du sang : d'où le docteur conclut que le poison n'avait agi que sur le genre nerveux ; et qu'étant une fois dans l'estomac, la mort est inévitable , à moins d'avoir recours à un remède constaté , dont nous allons faire mention à l'instant.

Un de mes amis , dit le même médecin , me confia qu'il voulait punir de mort un de ses esclaves très-coupable. Comme j'étais curieux de connaître toujours mieux l'effet de ce poison , je me déterminai à l'employer pour le défaire de ce malheureux nègre , avec promesse d'une fidélité inviolable à garder le secret , d'assister moi-même à l'exécution , et de faire ensuite l'ouverture du cadavre. Je lui donnai trente-cinq gouttes de cette liqueur ; et à peine les eut-il avalées , que ce misérable fit des contorsions et des hurlemens horribles. Il furent suivis d'évacuations , de mouvemens convulsifs , et en six minutes ce malheurenx eut perdu la vie. Trois heures après , j'en fis l'ouverture , et ne trouvai aucune des parties offensées , aucune inflammation, excepté l'estomac , qui s'était retiré de plus de moitié.

En distillant , à feu gradué , cinquante livres de suc récent de manioc , la vertu du poison ne passe que dans les trois ou quatre premières onces de l'esprit qu'on en

retire. L'odeur en est insupportable ; et c'est de cet élixir terrible que se servit le médecin de Surinam. L'huile chaude de navette est un excellent antidote, ainsi que le suc de roucou ; mais il faut les prendre sur-le-champ, car ils ne produiraient aucun effet si on différait de les employer.

Le suc de manioc, cet instrument de mort, devient, travaillé par les créoles de Cayenne, une sauce appétissante et salutaire. Après en avoir fait évaporer les parties les plus subtiles par la cuisson, ce qui reste, assaisonné de sel et de piment, forme un coulis agréable, qu'on appelle *du Cabiou*. Ce suc, lorsqu'il est exprimé nouvellement, a la blanchenr et l'odeur du lait d'amande. En le laissant reposer, on en obtient une substance nourrissante qui se trouve au fond du vase ; elle a l'apparence de l'amidon, et on l'emploie aux mêmes usages ; mais, à la longue, cette poudre brûle les cheveux. On en fait aussi des espèces d'échaudés ou de masse-pains, en y mettant du sucre, et cette préparation se nomme *Cipipa*. Ce qu'on appelle *du Langou* n'est autre chose que de la cassave détrempée dans de l'eau bouillante. Mêlé de sucre ou de sirop, il devient du matété, sorte de bouillie.

CHAPITRE IV.

Principaux Quadrupèdes des rives et contrées de l'Orenoque, et quelques-uns des oiseaux qui leur sont propres.

LES tigres sont très-communs dans les vastes contrées que parcourt l'Orenoque. Les voyageurs doivent se tenir sans cesse sur leurs gardes contre ces animaux, et avoir grand soin d'allumer du feu pendant la nuit pour les épouvanter ; car tant que le feu dure, il n'y a rien à craindre ; aussi les Indiens veillent alternativement pour l'entretenir.

On trouve sur l'Orenoque et les rivières qui s'y déchargent, une grande quantité de loutres, et un animal que les Indiens appellent *Guachi* : c'est une espèce de loup et de chien d'eau, de la grosseur d'un chien-couchant, qui a le poil fort fin ; cet animal nage avec beaucoup de légèreté, et se nourrit de poisson ; il est amphibie, mais il se tient plus souvent sur la terre ; il creuse des fosses sur le rivage, dans lesquelles la femelle met bas ses petits, et les nourrit de son lait.

L'*Higuanas* est une spèce de lézard fort laid, dont la couleur tient le milieu entre

le vert et le jaune, et qui se nourrit de feuilles d'arbres ; il est amphibie ; et les Indiens regardent sa chair comme un mets délicieux : il y en a une si grande quantité dans l'Orenoque et dans les rivières qui s'y jettent, que les Indiens en prennent quelquefois une centaine dans l'espace de demi-heure. (*Pl. III. N°.* 8).

Dans certains cantons, on trouve une grande quantité de tortues terrestres, appelées *Icoteas* ou *Morracoyes* : elles ne s'approchent jamais de l'eau, et elles sont revêtues d'une écaille tachetée de rouge, de blanc et de gris ; elles sont aisées à prendre, parce que leur allure est fort lente. Lorsque l'ardeur du soleil les fatigue, elles s'amoncellent les unes sur les autres dans les tanières ou creux de rocher qu'elles rencontrent ; et ceux qui les vont chercher dans les plaines de Caracas, en tirent, pour l'ordinaire, huit à dix charges d'une seule caverne. Il est étonnant que cet animal se multiplie si fort, vu son peu de prévoyance, car il ne cache point ses œufs comme les autres tortues ; mais il les pond en marchant et ne s'en met nullement en peine.

L'Ante, que les Espagnols appellent la *Grande-Bête*, n'a aucune ressemblance avec les quadrupèdes que nous connaissons

en Europe ; il vit aussi bien au fond d'une rivière ou d'un lac, que sur la terre ; mais il vient souvent au bord du rivage pour y paître une herbe appelée Gumalote, dont il est fort friand. Sa grosseur approche de celle d'un mulet ; ses pieds sont courts et peu proportionnés à sa taille, et terminés par quatre ongles qui sont extrêmement recherchés : on les appelle communément les Ongles de la grande Bête, *las ugnas de la gran Bestia*. Certaines gens prétendent qu'on a plusieurs fois éprouvé leur vertu contre l'épilepsie, et vous disent qu'il faut les prendre en poudre, et en attacher un au col du malade. L'ante a la tête faite à-peu-près comme celle d'un cochon ; mais il a entre les deux sourcils un os avec lequel il rompt et abat tout ce qui lui oppose quelque résistance dans les forêts ; aussi le tigre qui veut l'attaquer a-t-il le soin de se tenir caché près de l'endroit où il va paître ; il s'élance par derrière sur le premier qui passe, lui saute sur la tête ou sur le dos, et s'y attache et s'en saisit avec ses quatre griffes : lorsque l'endroit est vaste et dégagé de tout obstacle, l'ante ne manque pas de périr ; mais s'il y a dans ce lieu des arbres ou des buissons, le tigre est perdu sans ressource, parce que l'ante se mettant à courir avec furie dans

l'endroit le plus fourré du bois, le tigre est déchiré et écrasé avant qu'il ait eu le tems de se reconnaître. (*Pl. II p. 31.)*

Parmi d'autres animaux extraordinaires des contrées de l'Orenoque, on distingue le Cusicusi, espèce de chat qui n'a point de queue, et dont la laine ressemble au duvet de castor : il dort tous le jours, et la nuit il va à la chasse des oiseaux et des serpens. Il est fort doux ; et lorsqu'on le porte dans les maisons, il ne quitte point sa place pendant toute la journée ; mais, dès que le soir arrive, il recommence ses courses nocturnes : il fourre sa langue, qui est longue et mince, dans tous les trous ; et s'il entre dans un lit, où quelqu'un dorme la bouche ouverte, il ne manque pas de la visiter.

Les singes sont très-communs dans ces contrées, auxquelles leur instinct et leur méchanceté ne laissent pas que d'être fort nuisibles. Ils viennent en grand nombre et en silence dans les campagnes semées de maïs. Ils examinent, du haut des arbres, s'il n'y a personne dans les environs ; ils laissent un des leurs en sentinelle dans un lieu élevé, se répandent dans les champs, et emportent chacun cinq épis, un dans la bouche, deux sous les bras, et un à chaque main. Si dans ce moment un homme pa-

raît, celui qui fait le guet crie, et tous les autres se sauvent, mais sans jamais lâcher ce qu'ils ont volé : ils se laisseraient plutôt assommer que de s'en dessaisir. Cette opiniâtreté a fait imaginer un moyen singulier de les prendre : on met dans la campagne des bouteilles de terre, dont le col est étroit, et on les remplit de maïs ; les singes arrivent, les examinent, enfoncent le bras pour attraper ce qu'il y a dedans, et remplissent leur main qu'ils ne peuvent plus retirer ; ils font des efforts inutiles, et jettent des cris de désespoir, mais sans vouloir lâcher prise. Ces cris avertissent les Indiens, qui viennent avec des bâtons ; et ces animaux avides se laissent tuer plutôt que d'abandonner leur proie en ouvrant la main.

Les Indiens se régalent de la chair de ces animaux ; mais chaque nation a un goût décidé pour une certaine espèce de singes à l'exclusion de toute autre : les uns préfèrent les singes jaunes ; d'autres aiment les singes noirs ; et d'autres abhorrent ces deux espèces, et ne mangent que les singes blancs. En général, leur chair est bonne à manger ; mais elle est toujours dure, quelque cuite qu'elle soit.

Il y a dans les vastes contrées dont nous parlons, un quadrupède qui, lorsqu'il est

poursuivi, sait se tirer d'affaire en empestant tout ce qui menace sa vie ou son repos : c'est une espèce de petit chien, vif, méchant, hardi, et qui ne craint aucune bête, quelque grande et féroce qu'elle soit. Il se fie sur les armes peu usitées que lui a donné la nature. Dès qu'il voit approcher un homme, un tigre, etc., il l'attend de pied ferme ; et lorsque son ennemi est à une portée convenable, il lui tourne le dos, et lâche un vent si empesté, qu'il est impossible d'y résister. Il continue ensuite tranquillement son chemin, persuadé qu'on ne sera pas tenté de le suivre.

Les Indiens ont dans leurs contrées une si grande quantité de Cailles, qu'ils en prennent de quoi remplir plusieurs corbeilles lorsqu'ils vont à cette chasse.

Ils ont aussi une extrême abondance de poules sauvages, auxquelles ils donnent le nom de *Pollas*, parce qu'elles sont de la même grosseur que les poules ordinaires, quoique infiniment plus délicates : ils leur tendent des las auprès des marais où elles vont boire, et ils en prennent des quantités ; ils les tuent aussi à coups de flèches.

Les perroquets sont en si grand nombre dans ces contrées, que les Indiens ont la facilité d'en prendre au lacet. Un seul homme en tue quelquefois plus de deux

cents, et on les mange comme en Europe les perdrix. Par singularité, à la Guiane, quelques gourmets, afin de pouvoir se vanter d'avoir vu sur leur table un mets qui, dans l'ancien continent, coûterait des sommes immenses, font arracher la langue à quelques centaines de ces animaux, et en font faire un pâté ; ce régal est très-mauvais, et ne peut satisfaire que la vanité ridicule de certains riches habitans. Les perroquets rôtis sont secs et sans goût. Une vingtaine de ces oiseaux bouillis dans une marmite, font une assez bonne soupe. Ceux qu'on fait cuire en fricassée, sont tendres et délicats.

Les chauves-souris peuvent être rangées dans la classe des oiseaux. C'est un animal bien dangereux dans ces contrées. Il y en a de deux sortes, des petites et des grosses : les petites sont comme celles qu'on voit en France ; les autres sont de la grosseur d'un fort pigeon, et leur aspect est très-hideux. Les unes et les autres rodent la nuit pour piquer avec le bout délié de leur langue, les hommes et les animaux endormis et les sucer imperceptiblement. Si l'on n'a pas eu la précaution de se couvrir de la tête aux pieds, on est sûrement piqué ; et si elles touchent à une veine, ce qui est assez ordinaire, on passe des

bras du sommeil dans ceux de la mort. Outre que l'ouverture qu'elles font est à peine visible, il n'est pas étonnant qu'on ne sente point la piqûre ; l'air agité par les aîles de l'oiseau rafraîchit le dormeur, et rend son assoupissement plus profond. Un Espagnol, à qui l'on n'avait pu trouver la veine pour le saigner, fut piqué, pendant la nuit, par une de ces chauves-souris : le sang sortit avec tant d'abondance, que, s'étant réveillé à propos, il fut guéri d'un mal de côté qui mettait sa vie dans le plus grand danger.

CHAPITRE V.

Animaux amphibies, et Poissons les plus extraordinaires de l'Orenoque et des rivières voisines. Détails curieux sur quelques Serpens, Reptiles et Insectes.

LES tortues terrestres abondent dans les provinces contigues à l'Orenoque ; mais ce fleuve en produit bien davantage d'amphibies, et la quantité en est si prodigieuse, que toutes les nations voisines de ce fleuve en font une consommation immense. Aussitôt qu'il commence à baisser, ce qui arrive dans le mois de février, les tortues

sortent pour aller déposer leurs œufs dans les plages qu'il laisse à découvert. Comme la chaleur du soleil fait mourir les tortues, elles profitent de l'approche de la nuit pour déposer leurs œufs ; mais elles se présentent quelquefois en si grand nombre, qu'elles s'empêchent les unes et les autres d'avancer : de sorte qu'on en voit une infinité la tête hors de l'eau, qui attendent que les premières leur fassent place. Il y a deux sortes de tortues aquatiques ; les petites, qu'on appelle *Terecayas*, pèsent à peine vingt-cinq livres, et pondent vingt à vingt-quatre œufs ; les grosses pèsent environ cinquante livres, et au-delà ; elles pondent jusqu'à soixante œufs, plus gros que des œufs de poule ; ils n'ont point de coque, mais sont enveloppés de deux membranes, l'une très-mince, et l'autre beaucoup plus forte. Ces tortues creusent, avec beaucoup de travail, un trou où elles déposent leurs œufs, et le recouvrent avec soin ; elles retournent ensuite à la rivière : leurs œufs, échauffés par la grande ardeur du soleil, ne sont pas quatre jours à éclore. Les petites tortues, en sortant de l'œuf, ne sont guère plus grosses qu'un écu ; elles ne quittent point leur trou pendant le jour, mais à la nuit elles se rendent à la rivière par le chemin le plus

court, et il ne leur arrive jamais de s'en écarter. On en a quelquefois porté à une grande distance de l'eau dans un panier couvert; et, après leur avoir fait faire plusieurs tours, elles ont toujours pris le chemin de la rivière sans s'égarer.

Les tortues sont un fort bon manger, leur chair ayant le goût du veau. Quoique les Indiens soient de grands mangeurs, une seule suffit pour toute une famille, quelque nombreuse qu'elle soit; ils coupent la tête, le cou, les deux bras et les deux jambes, qu'ils mettent dans un pot pour en faire de la soupe; ils ouvrent l'animal en deux et mettent les écailles du dos et de la poitrine sur le feu; ils font cuire la chair de dedans, qui leur tient lieu de rôti : le dedans du corps est rempli d'une quantité considérable d'œufs.

Après que les Indiens ont recueilli une grande quantité de ces œufs, ils les lavent jusqu'à ce qu'il n'y reste plus de sable ni de terre, les jettent dans des barques où il y a de l'eau, les foulent avec les pieds comme nous foulons les raisins; et lorsque le soleil a donné dessus pendant quelque tems, il s'élève sur la surface une liqueur légère, qui est l'huile qu'on veut en tirer. A mesure que la chaleur la fait monter, les Indiens la versent avec des coquilles

fort minces dans des chaudières qui sont sur le feu. Elle s'y purifie en bouillant, et devient plus belle, plus claire et plus fine que l'huile d'olive.

La Curbinata est un poisson médiocre, dont le plus gros pèse, tout au plus, deux livres; il est fort commun dans l'Orenoque; il a deux pierres dans la tête, qui sont de la grosseur d'une amande sans coque, et séparées l'une de l'autre par une membrane; les Espagnols les appellent *Piedras de Curbinata*, pierres de Curbinata, et on les achète à quelque prix que ce soit, à cause de leur vertu, vraie ou imaginaire, contre les rétentions d'urine : on les pulvérise, et on en prend le poids de trois ou quatre grains de blé dans une cuillerée d'eau ou de vin tiède : on a remarqué que lorsque la dose est trop forte, elle relâche tellement que l'on ne peut plus retenir son urine; de sorte qu'on ne peut être trop circonspect à ne point excéder celle qui est prescrite.

Les Caymans ou Crocodiles sont des animaux amphibies, dont le nombre est considérable dans l'Orenoque, et qui, dans beaucoup de cantons, ne sont pas carnassiers, et ne se nourrissent que de poissons; mais dans les torrens des rivières, dans les endroits où il y a des tournans d'eau, près les rochers où les bateaux font souvent

naufrage, dans les endroits où les Indiens vont se baigner et puiser de l'eau, on trouve des caymans extrêmement friands de chair humaine. Ainsi sur les rivières éloignées des peuplades, et peu fréquentées par les bateaux, ils ne sont à craindre que dans différens tems; savoir, dans les mois de septembre et d'octobre qu'ils sont en chaleur et pourchassent les femelles; lorsqu'ayant déposé leurs œufs dans les trous qu'ils creusent pour cet effet sur les plages, où la chaleur du soleil et du sable les fait éclore, le mâle et la femelle font le guet dans la crainte qu'on ne les enlève; et enfin lorsque les petits caymans étant éclos regagnent l'eau tous en troupe, accompagnés de leur père : dans cette occasion-ci et dans les deux autres, ils sont fort dangereux, ils attaquent les passans avec furie; de sorte qu'il est nécessaire de voyager avec beaucoup de vigilance et de circonspection.

La femelle du cayman pond plus de cent œufs d'une seule portée, dans l'espace d'un ou de deux jours; dès qu'elle les a déposés, elle les couvre de sable, et a l'attention de se rouler dessus pour cacher l'endroit où ils sont; ensuite elle se replonge dans l'eau et les laisse couvert aussi longtems que la nature lui enseigne qu'ils en ont besoin; alors elle vient suivie du mâle, et

écartant le sable, elle découvre les œufs, en casse la coque, et aussi-tôt les petits caymans en sortent; la mère les met sur son dos et sur les écailles de son cou, tâchant de gagner l'eau; mais le mâle, chemin fesant, en mange autant qu'il peut, et elle dévore elle-même ceux qui viennent à se détacher ou qui ne nagent pas: de sorte que d'une si nombreuse couvée, à peine en échappe-t-il cinq ou six.

Les Indiens aiment beaucoup les œufs de cayman. Ils sont de la grosseur d'un œuf médiocre d'autruche, ronds par les extrémités, et couverts d'une coque blanche comme ceux des poules, mais beaucoup plus épaisse. En ouvrant plusieurs de ces œufs couvés, on a observé que le corps et la queue du petit cayman, qui a plus d'un demi-pied de long, sont roulés tout autour de la surface intérieure de l'œuf, que la tête reste dans le centre; ils la sortent dès qu'on casse l'œuf, et mordent avec furie le bâton dont on s'est servi pour cet effet.

Le cayman, plus grand que le crocodile, a plus de vingt pieds de long. Malgré sa force et sa férocité, les Indiens, loin de le craindre, l'attaquent et le tuent, tant sur terre que dans l'eau; c'est une chasse et un amusement pour eux. Ils en mangent la chair qui est aussi blanche que la neige,

coriace et d'assez bon goût ; mais il faut avoir soin, avant que l'animal meure, de lui enlever les écailles de la poitrine, afin de lui faire perdre le goût de musc insupportable qu'il aurait sans cette opération, et qui empêcherait les Indiens d'en manger, tout voraces qu'ils sont. On prétend que les dents du cayman ont la vertu d'empêcher l'effet des poisons; aussi les Espagnols, souvent superstitieux, sur-tout dans le nouveau monde, en achètent-ils des Indiens pour en faire des bagues et des bracelets.

Il y a une différence essentielle entre le crocodile et le cayman : celui-ci a le corps plus ramassé, la tête élevée, le museau abaissé et court ; et au contraire le crocodile, sur-tout celui du Nil, a le corps étroit, le museau très-alongé, l'ouverture de la gueule beaucoup plus ample. Ils sont, l'un et l'autre, une sorte de lézard de la plus grande espèce, ainsi que l'animal le plus considérable qui sorte d'un œuf, et qui naisse si petit pour croître de plus de vingt pieds, si l'on excepte peut-être l'oiseau appelé Condor. Sa tête et les dessus de son corps sont couverts d'écailles si dures qu'elles le rendent comme invulnérable ; elles résistent à un coup de mousquet chargé de balles ramées ; mais il a la peau sous le ventre si peu dure, qu'en le touchant à cet

endroit on le tue facilement. On peut encore le blesser aux yeux, qui sont petits, ronds et obscurs, et au-dessus desquels l'ouie est placée. Sa plus grande force consiste dans un double rang de dents fortes et pointues, qu'il croise les unes sur les autres, de manière qu'il peut briser facilement tout ce qu'il rencontre. On assure qu'il lui est facile de couper un homme par le milieu du corps : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il coupe souvent la cuisse tout net. Sa gueule est fendue jusqu'aux oreilles. Ses griffes sont aussi très-redoutables. Il court avec vîtesse en droite ligne et dans les terreins unis ; mais, comme il est d'une seule pièce, il ne peu se tourner ; ainsi lorsqu'on en est poursuivi, il faut faire plusieurs détours en zig-zag pour l'éviter plus aisément. Il exhale une odeur de musc si pénétrante, qu'il parfume l'eau douce où il se trouve, et répand cette odeur à plus de cent pas aux environs. Ceux qui sont dans la mer n'ont point d'odeur. Ces animaux, dans les rivières, ont recours à l'artifice pour attraper leur proie : ils ferment les yeux à demi, se laissent aller au fil de l'eau sans faire aucun mouvement, comme une pièce de bois qui flotterait dans un courant, et surprennent, par cette ruse, les animaux qui viennent boire sur le bord

des étangs ou des rivières, et même les hommes qui se baignent. Lorsque le cayman a rodé et trouvé le moyen d'approcher d'un bœuf ou d'une vache, il s'élance, le saisit par le muffle, et l'entraîne au fond de l'eau pour le noyer et le manger ensuite goulument.

Les Guaricotos sont des poissons extrêmement voraces et avides de chair humaine ; les Indiens les appellent *Maodes*, et les Espagnols *Caribes* : on assure que c'est l'odeur du sang qui les attire, et qu'un homme sain, qui n'a pas la moindre écorchure à la peau, n'a rien à craindre en nageant au milieu d'eux, pourvu qu'il écarte les *Sardinas-Bravas*, petits poissons qui sont toujours avec les guaricocos : ces petites sardines ont la queue rouge ; elles sont si hardies et si voraces, qu'à peine a-t-on mis le pied dans l'eau, qu'elles viennent vous mordre, et à la première goutte de sang, les guaricotos se jettent sur l'homme, et l'ont bientôt dévoré. Ces poissons sont communs dans l'Orenoque ; il y en a même dans les vaisseaux et dans les lacs.

On y trouve aussi des raies extraordinaires, cachées dans le sable ; leur bouche, qui est au milieu du ventre, est toujours collée contre la terre ; elles ont la forme d'un plat, et acquièrent une grandeur surpre-

nante ; leur queue large est armée de trois ou quatre piquans fort durs et fort pointus. Les Indiens se servent de ces piquans pour armer leurs flèches ; la blessure en est vénimeuse et très-difficile à guérir. Lorsqu'on veut passer des rivières à gué, il faut sonder avec un bâton les endroits où l'on pose les pieds ; au moyen de cette précaution, l'on n'a rien à craindre, parce que ces raies dangereuses s'écartent et fuient ; mais si par mégarde on posait le pied dessus, étant toujours cachées dans le sable, alors elles relèvent la queue, la recourbent et blessent dangereusement. Pour en guérir, il suffit, dit-on, d'appliquer dessus la blessure un morceau de la chair du même animal, ou de la cendre du dardillon, brûlé et incorporé avec le vinaigre. Une remarque particulière à cette sorte de raie, c'est qu'en ayant disséqué une, on ne lui trouva point d'œufs, comme les autres poissons, mais de petites raies larges comme une pièce de six sols, qui avaient toutes la queue armée de piquans en état de blesser au sortir du ventre de la mère.

La Tamborette est un petit poisson, dont le plus gros ne pèse pas une livre ; il n'a point d'écailles, mais il est couvert d'une peau fort épaisse ; il a le dos noir et le

ventre blanc : il faut bien se donner de garde d'en manger ; ceux qui le feraient par inadvertance, enfleraient tout d'un coup, et mourraient sans qu'on pût les secourir.

CHAPITRE VI.

Singularités sur quelques Serpens, Reptiles et Insectes.

PARMI les différentes espèces de serpens dont les plaines désertes sont remplies, le *Buio* est le plus monstrueux. Les Indiens le nomment *Aviosa*, d'autres *Madre del Agua*, mère de l'eau, parce qu'il reste ordinairement dans l'eau et les lieux marécageux ; cette couleuvre ressemble à un tronc d'arbre ; elle a autour de son corps une espèce de barbe ou de mousse pareille à celle qu'on voit autour des arbres sauvages, ce qui est vraisemblablement l'effet de la poussière ou de la boue qui s'attache à son corps, que l'eau humecte et que le soleil dessèche ensuite ; sa longueur est ordinairement de quinze à vingt pieds, et sa grosseur à proportion ; son mouvement quand elle marche est imperceptible ; à peine pourrait-elle faire une demi-lieue de chemin dans une

journée. Son corps fait sur la terre la même impression qu'un mât de vaisseau ou un gros arbre qu'on y traînerait. Dès qu'elle entend du bruit, elle lève sa tête, s'alonge de quatre à cinq pieds, se tourne vers le tigre, le daim, ou tel animal que ce soit, ou même l'homme dont elle veut se saisir, et ouvrant sa gueule, elle pousse un souffle si vénimeux, qu'il étourdit la personne ou l'animal, et lui fait faire un mouvement qui l'attire jusqu'à ce qu'il soit assez près pour qu'elle puisse l'avaler. Le moyen de détourner l'effet de ce poison, c'est de rompre avec un chapeau, ou autrement, la colonne d'air empestée par le souffle de ce monstre. Alors cette espèce d'enchantement est détruit, et l'on devient libre. Pour se garantir de ce reptile dangereux, les Indiens ne voyagent jamais seuls. Le *buio* n'a pas de dents, aussi lui faut-il beaucoup de tems pour avaler sa proie ; quelque grosse qu'elle soit, il en vient à bout, attendu qu'il a le gosier très-large. On trouve souvent de ces énormes couleuvres étendues au soleil, auxquelles les cornes d'un cerf servent de moustaches, parce qu'elles n'ont pu d'abord passer dans leur gueule. Après que ce monstre a dormi et digéré en partie sa proie, il s'en débarrasse, et va en chercher une nouvelle, sûr de ne

la pas manquer s'il peut l'atteindre à une certaine distance. Ces *buios* sont fort communs dans les lieux humides et marécageux, sur-tout dans les endroits inhabités; et il ne se passe point d'année qu'ils ne dévorent quelques-uns des hommes imprudens qui vont à la chasse ou à la pêche.

Les couleuvres que l'on appelle *Caçadoras* ou Chasseuses, sont de la grosseur des *buinos*, mais beaucoup plus longues; et l'on ne peut voir, sans étonnement, la légèreté avec laquelle elles poursuivent leur proie, et qui ne saurait leur échapper. Leur morsure doit être terrible, puisqu'elles ont des dents aussi grosses que celles d'un fort lévrier.

La couleuvre appelée *Sibucan*, est de couleur de terre, ce qui fait qu'on a de la peine à l'appercevoir, lors même qu'elle est étendue tout de son long; mais on la distingue encore plus difficilement lorsqu'elle est entortillée, parce qu'elle ressemble à une bouse de vache desséchée au soleil : elle est fort souple et fort agile, s'élançant très-haut sur les voyageurs; sa morsure est vénimeuse. Elle ne vit que dans les pays tempérés : ainsi, on n'en trouve point ni dans les pays froids, ni dans les pays chauds.

On trouve dans ceux-ci, sur-tout dans les endroits où il y a beaucoup de fourmillières, une espèce de serpent à deux têtes, pour l'ordinaire gros comme le pouce, et long d'un pied et plus ; leur couleur est grise, mêlée de taches blanchâtres : ils se meuvent fort lentement, ce qui les rend peu redoutables, quoique leur morsure soit des plus vénimeuses. Comme ils craignent la chaleur, ils se cachent dans les fourmillières, et ne sortent de leur repaire qu'après les pluies. Ce serpent a la propriété de réunir et de rejoindre les parties de son corps qu'on aurait coupées et séparées les unes des autres. Ces serpens desséchés et mis en poudre sont un remède excellent pour souder les os fracturés.

Le spécifique le plus commun parmi les peuples de l'Orenoque, contre la morsure des serpens de quelque nature qu'ils soient, c'est de mâcher une certaine quantité de feuilles de tabac, d'en avaler une partie et d'appliquer l'autre sur la plaie pendant trois ou quatre jours. On a fait l'expérience de mettre du tabac mâché dans la bouche d'une couleuvre qu'on avait auparavant étourdie d'un coup de bâton, aussi-

tôt elle a été saisie d'un tremblement général qui n'a fini qu'avec sa vie.

Un autre moyen de guérir la morsure des serpens et couleuvres, c'est, lorsque l'endroit le permet, d'appliquer sur la plaie successivement quatre ventouses sèches, dont la première dispose les chairs, la seconde attire une liqueur jaune, la troisième une pareille liqueur, teinte de sang; et la quatrième, le sang tout pur; après quoi il ne reste plus de venin dans la plaie.

Outre tous ces animaux vénimeux, le continent est encore rempli d'une quantité prodigieuse d'insectes fort incommodes, et même dangereux. Les plus insupportables sont les mousquites ou mouches. Il y en a de trois sortes; de gros, qu'on appelle *Zancudos*, parce qu'ils ont de longues jambes tachetées de blanc : durant le jour, l'air en est obscurci. La seconde espèce n'est pas plus grosse qu'un grain de poudre à tirer; on l'appelle *Jejenes* : la troisième, à-peu-près de la même grosseur, se nomme *Rodadores*, parce qu'après s'être remplis de sang, ils ne peuvent plus se servir de leurs aîles, et tombent à terre où ils périssent. Ces trois espèces de mousquites se jettent sur le visage, sur les mains, et les autres

parties découvertes, et, outre le sang qu'ils tirent, causent une démangeaison fort incommode. Les uns bourdonnent sans cesse; les autres piquent sans faire aucun bruit. Les uns tiennent en éveil par leur bourdonnement, et semblent avertir d'être sur ses gardes. L'attaque des autres étant imprévue, en devient plus difficile à éviter. Cependant, soit que le bourdonnement fatigue, soit qu'on n'aime pas à être menacé continuellement, l'espèce bourdonnante ou maringoins sont, de l'aveu de tous les habitans, plus détestés que les mousquites. Ces cousins, un peu plus gros que les nôtres, sont quelquefois en si grand nombre, que, pour prendre ses repas, il faut se retirer dans quelque coin obscur, ou manger en se promenant. Les Indiens, pour se garantir la nuit de l'importunité de ces insectes, ont une case écartée dans les bois, qu'ils appellent *la Tocaye*, et s'y rendent vers les huit heures du soir, et en silence, de peur que ces petits animaux ne les suivent; car leur instinct les porte à aller où ils entendent du bruit. La tocaye, qui ressemble à nos glacières, renferme quelquefois trente ou quarante personnes; et il y fait une chaleur insupportable.

Une espèce de mouches noires comme du jais, et de la grosseur des nôtres, et

qu'on appelle *Galofas*; en volant avec une vîtesse incroyable, insinuent leur aiguillon dans la chair : elles volent par milliers surtout dans les pays humides et marécageux. Les frêlons et les guêpes ne sont pas moins nombreux et aussi incommodes, Mais les plus dangereux de tous ces insectes sont les mousquites verds, appelés *Gusanos*, qu'on trouve en quantité sur les rivières d'Apuré et d'Uru, et dans les pays excessivement chauds. Ces insectes sucent le sang comme les autres, et déposent dans la chair un petit œuf imperceptible; cet œuf produit un gusano velu, qui enflamme, tuméfie l'endroit où il est, et occasionne une fièvre violente. Les poils dont il est couvert sont si roides, que toutes les fois qu'il fait un mouvement il cause une douleur excessive. Un étranger qui croit avoir une tumeur, et la traite comme telle, est perdu sans ressource, parce que cet insecte a déjà fait dix ou douze petits au bout de huit jours, qui travaillent chacun de leur côté dans la chair, pour s'y faire un logement et y déposer d'autres essaims. Dans les contrées où ces insectes sont abondans, ils font périr les chiens, les chèvres, et même le gros bétail qui en sont entièrement pénétrés. Le moyen d'arrêter les suites de la tumeur du *gusano*, est de mettre dessus de la quintessence de

tabac, ou, à son défaut, du tabac mâché; alors le *gusano* enivré augmente la douleur en s'agitant violemment; on presse la chair avec les deux doigts, à quelque distance de l'insecte, pour ne point l'écraser; et le pressant avec force, il sort tout entier, et l'on n'a plus qu'à panser la plaie qu'il a faite.

Dans tous ces pays chauds, sur-tout dans le voisinage des rivières, volent une quantité prodigieuse de petits insectes imperceptibles, que les Espagnols appellent *Coquitos*, qui couvrent le corps d'ampoules, et se font appercevoir après qu'ils se sont remplis de sang; mais leur petitesse est telle qu'on ne peut les saisir avec les ongles: le moyen de s'en délivrer est de se frotter avec du tabac mâché, ce qui les fait tomber et les tue.

Les *Coyas* ou *Coybas* sont des insectes un peu plus gros que les précédens; ils sont de couleur écarlate, et faits comme un tinge ordinaire: on les voit marcher sur les parties du corps où ils s'attachent; mais on n'ose ni les tuer ni les toucher; l'humeur que cet insecte renferme dans la petite circonférence de son corps, est si maligne, que si on l'écrase ou qu'elle rejaillisse sur la peau d'une personne ou d'un animal, elle pénètre les pores, s'insinue dans la

masse du sang, et elle cause une enflure générale qui est bientôt suivie de la mort. L'unique remède à ce mal est de flamber le malade aussi-tôt qu'il commence à s'enfler, avec une certaine paille qu'on trouve dans ces plaines, et qu'on nomme *Guaycan*; dès que cette paille est allumée, quatre ou cinq Indiens prennent le malade, les uns par les pieds, les autres par les mains, et lui font, avec beaucoup d'adresse, l'opération de le passer dans la flamme; après quoi ou peut être assuré que le malade ne mourra pas. Ce remède est cruel à la vérité, mais c'est le seul qu'on ait encore pu trouver. Heureusement que cet insecte n'est pas commun, et ne se trouve que dans quelques cantons.

CHAPITRE VII.

Mœurs, Usages et Coutumes des Indiens de l'Orenoque, et des bords de l'Amazone.

C'EST d'après le langage reçu que nous nommerons *Indiens* les naturels de l'Amérique. Cette façon de parler est fort impropre, ainsi que l'observe judicieusement le père Labat. « Les Européens, dit-il, ont » donné assez mal-à-propos le nom d'In-

„ diens à ces peuples ; ils auraient dû les „ appeler *Américains*, puisque ce vaste con- „ tinent porte celui d'Amérique, et qu'on „ ne lui donne qu'improprement celui „ d'Inde. „

Quoi qu'il en soit, les anciens habitans de l'Amérique se nomment entr'eux *Calinas*. Ils sont loin de se croire des sauvages, des barbares à notre égard ; et indépendamment des vices qu'ils ont reconnu dans les Européens qui les fréquentent, s'ils connaissaient tous ceux des peuples se qualifiant de policés, même leurs travers, leurs ridicules, il est à présumer que leur bon sens naturel nous rendrait avec justice des épithètes dont nous les qualifions si libéralement.

Les nations qui habitent les bords de l'Orenoque et les pays voisins, ont entr'elles plusieurs différences, tant au physique qu'au moral ; les unes ont une grande taille, les autres sont d'une taille moyenne. Quelques-uns sont gros et replets, quelques autres secs et maigres. Il y a des nations dont les hommes sont en général très-bien faits et de belle taille ; tandis qu'on ne trouve dans d'autres que des hommes mal faits, d'une phisionomie rude, désagréable; les uns montrent beaucoup de vivacité dans leurs yeux et dans leurs actions, tandis que

d'autres sont extrêmement indolens et paresseux.

L'ivrognerie n'est pas non plus le principal défaut qu'on puisse leur reprocher : en général ils sont tous menteurs ; on les voit déconcertés, confus, et se retirer honteux quand on a découvert leurs mensonges : mais ils recommencent de plus belle à mentir un instant après.

Ils ont le vol en horreur ; ce qui n'empêche point qu'ils n'y soient fort enclins et fort adroits.

Tous ces peuples, sans en excepter aucun, ont les cheveux noirs, épais et fort longs ; ce n'est que dans un âge avancé qu'ils blanchissent. Ils n'ont point de barbe, et sont si aises de n'en point avoir, que dès qu'un poil commence à paraître, ils ont soin de l'arracher, et les hommes et les femmes s'arrachent jusqu'aux sourcils ; à l'exception des *Guamos* et de quelques *Othomacos*, qui portent la barbe assez longue. Ils se font disparaître le poil avec des coquilles qui produisent l'effet des petites pincettes dont on se sert quelquefois en Europe.

Leur physionomie en général n'a rien de désagréable ; leurs yeux, bien proportionnés, sont noirs, et le cristallin d'un très-beau blanc. Mais la forme de leur nez est

tout-à-fait singulière ; il a de part et d'autre deux callus ronds et plus osseux qu'à l'ordinaire ; le dessus du nez est extrêmement applati , les côtés inférieurs sont grands et charnus , ce qui fait que les deux narrines sont larges et fort creuses ; leur lèvres sont bien proportionnées , mais plus grosses que petites ; leurs dents sont d'une blancheur éblouissante , et elles se conservent seines jusqu'à un âge avancé , et même jusqu'à la mort : ils sont à-peu-près de la couleur de cannelle tirant sur le rouge. Ils viennent pourtant au monde presque blancs ; mais leur couleur change en peu de jours , ils prennent une teinte de bistre clair ; et le roucou, et autres ingrédiens dont on les peint journellement , les rend bientôt presque rouges. Il est inoui d'en voir de boiteux , de bossus , de noués , à moins que ce ne soit par accident.

Les femmes indiennes sont à-peu-près de la taille des hommes , et très-formées. Elles ont les yeux noirs et bien fendus , les traits du visage bien proportionnés ; leur tête est accompagnée de cheveux noirs comme jais , qui flottent sur leurs épaules. Il ne leur manque que la couleur des Européennes pour être de belles personnes. Elles sont d'une constitution forte , quoiqu'elles paraissent délicates. Leur peau est enduite

Pl. III. Indiens de la Guianne habitans aux environs de l'Orénoque.



12. Papayer et son Fruit. 7. le Cocotier. 8. Lézard. 14. Indien à la Chasse. 15. Indien avec ses atours. 18. Femme Caribe. 20. Indienne avec ses atours.

de rocou, comme celle des hommes ; mais leur extrême propreté ajoute à leurs agrémens.

Ces peuples sont réellement des sauvages, des barbares, qui n'ont en partage que des lumières naturelles, et qui sont presque tous livrés à l'indolence, à la paresse. Les travaux des champs et du ménage roulent sur les femmes ; elles cultivent, soignent, recueillent les plantes nourricières, font la chica, leur boisson favorite, préparent les vivres et servent leurs maris, qui n'ont d'autre soin que d'aller à la pêche et à la chasse (*Pl. III*) : encore ne se donnent-ils pas la peine d'apporter ni le poisson ni le gibier ; ils l'envoient chercher par leurs femmes, et s'enivrent ou dorment tandis que leurs malheureuses compagnes sont accablées de travail. Il est donc bien difficile de les assujétir à une vie active, même relativement aux choses dont ils ne peuvent absolument se passer.

Dans la nation *Caribe*, la plus nombreuse et la plus guerrière, les habitans sont grands et bienfaits : cette nation occupe une grande quantité de pays que la rivière de Cauca arrose, et se trouve renfermée entre l'Orenoque et cette chaîne de montages, qui en est au sud. Cette nation est la plus cruelle de toutes. Elle commence cependant

à se civiliser, et à vivre en bonne intelligence avec les nations soumises aux Espagnols.

On connaît très-peu celles qui résident au-delà des montagnes, où l'on n'a point encore pénétré.

Il est difficile de savoir l'origine de toutes ces nations, dont quelques-unes se croient au-dessus des autres, et qui s'en distinguent en effet par la figure, l'air, la taille, et la douceur du langage. On ne trouve chez eux ni peintures, ni hiéroglyphes, ni aucune autre espèce de monumens qui puissent répandre le moindre jour sur leur histoire. Lorsqu'on veut s'en instruire chez les Caribes, en leur fesant des questions, ils répondent avec hauteur : Nous sommes des hommes ; les autres ne sont que des esclaves. Leur fierté ne leur permet pas de donner d'autres éclaircissemens. Leur tradition porte que l'être suprême fit descendre son fils du ciel, pour tuer un serpent horrible ; et que l'ayant vaincu, il se forma dans les entrailles de l'animal des vers qui produisirent chacun un Caribe avec sa femme. Comme ce monstre avait fait une guerre cruelle aux nations voisines, les Caribes, qui lui doivent le jour, les regardent toutes comme des peuples ennemis. Les Salivas se donnent une origine

qui n'est guère moins absurde. Ils croient que la terre engendra autrefois des hommes et des femmes, comme elle produit aujourd'hui des plantes et des fleurs, et que certains arbres portaient pour fruits, des créatures humaines. Leurs pensées ne s'élèvent jamais plus haut que la terre qu'ils habitent; et ils n'ont d'autres idées que celles qui leur sont communes avec les animaux.

Ces peuples, en général, ne connaissent ni l'arithmétique, ni l'écriture. Ils ont, en échange, la mémoire excellente : c'est le répertoire fidèle qui, par tradition, leur conserve les coutumes de leurs ancêtres, les annales de leur histoire, depuis les tems les plus reculés, et les événemens des guerres qu'ils ont eues entre eux et avec les Européens. Un homme studieux et patient pourrait, à force de les interroger, et de recueillir leurs récits, composer une histoire de ces peuples, qui serait fort intéressante. Pour exprimer des unités, des quantités, ils font usage des doigts de leurs mains et de leurs pieds; et quand ils veulent énoncer un nombre au-dessus de vingt, ils saisissent une poignée de leurs cheveux, et la montrent en prononçant en leur langue, *autant*. Ces sortes de quantité, qu'ils ne peuvent faire entendre, s'appellent : *Tapoiné*.

Ils ont pourtant quelque chose de plus précis, quand ils se donnent des rendez-vous : ils expriment le nombre des jours qui doivent s'écouler par des nœuds qu'ils font sur une petite cordelette, ainsi que le pratiquaient les Péruviens, dont ils descendent peut-être ; chaque jour ils défont un nœud ; lorsqu'ils sont au dernier, ils voient que le terme de leur promesse est arrivé.

Comme les Salivas habitent toujours dans les forêts, ils n'ont appris qu'il y avait des hommes vêtus que par le moyen des missionnaires. La première fois qu'ils voient paraître quelqu'un habillé, ils en sont saisis de frayeur, et courent se cacher dans les bois, en poussant des hurlemens horribles. Pendant quelque tems, les Européens sont fort étonnés de l'entière nudité des femmes et des filles, qui ne voilent aucun de leurs attraits. Elles n'en rougissent point; et lorsqu'on leur distribue des mouchoirs pour qu'elles couvrent certaines parties de leur corps, elles les jettent dans la rivière, pour n'être point obligées de s'en servir. Si on leur en demande la raison, elles répondent que ces vêtemens leur causent de la honte ; comme si elles sentaient qu'effectivement des appas voilés sont plus capables d'irriter les desirs qu'un corps absolument nud.

C'est par ce même sentiment de pudeur, que chez d'autres nations Indiennes nul ne porte des habits que les courtisanes, dont l'état est de manquer de pudeur, et d'irriter les desirs.

Toutes les nations de l'Orenoque, et celles de la Guiane, s'oignent depuis la tête jusqu'aux pieds, avec de l'huile et de l'achiolt, ou du roucou; et les mères, pendant qu'elles s'oignent elles-mêmes, font la même chose à leurs enfans, sans en excepter ceux qui sont attachés à leurs mamelles. Cet usage se pratique deux fois par jour au moins, le matin et le soir. Elles oignent aussi leurs maris, sans épargner la matière, et se servent pour cela d'un gros pinceau de poil; les jours de fête elles ajoutent à cette onction une grande quantité de figures de différentes couleurs; et toutes les fois que le mari revient de la pêche ou de quelque autre expédition, l'une de ses femmes ou de ses filles a soin de lui ôter l'oing que la poussière a gâté, et le frotte de nouveau. Cette onction leur sert de parure et les garantit en même-tems des mousquites. D'ailleurs cette matière grasse les rend moins sensibles à l'ardeur du soleil et à la chaleur du pays; elle empêche aussi la trop grande transpiration. Outre cette onction, les hommes se parent de plumes

choisies, et s'attachent autour des genoux et au-dessus des chevilles des pieds, quatre grosses toupes de coton. Ils s'ornent le nez et les oreilles de divers bijoux ridicules, se passent des plumes dans des trous pratiqués aux joues; d'autres emploient à cet usage de petites lames d'or ou d'argent, qu'ils travaillent eux-mêmes à leur manière. Les Salivas exigent encore de leurs femmes qu'elles les peignent matin et soir, et leur fassent le poil. Une fois peigné et enduit, un Salivas n'ose plus se gratter la tête ni le corps, de peur de gâter sa parure; et il aimerait mieux endurer quelque mal que ce fût, plutôt de déranger l'économie de sa coîffure et l'arrangement de ses plumes.

Les Cabères et les Caribes se parent de colliers de dents de morts les jours de cérémonies, c'est-à-dire lorsqu'ils se marient, lorsqu'ils célèbrent la naissance de leurs caciques et de leurs capitaines, ou lorsqu'ils reviennent d'un long voyage. Ces jours-là ils paraissent d'abord tout nuds en public, portant leurs pots, leur oing et leurs couleurs; ils s'oignent d'abord à l'ordinaire, après quoi ils enduisent d'une espèce de colle ou de résine, de petites nattes minces de différentes couleurs qu'ils s'appliquent sur le corps avec symétrie, de manière qu'étant

placé dans un certain éloignement, un étranger qui ne serait pas prévenu, les croirait vêtus d'une étoffe brillante. Cette décoration n'est pas pour un jour, ils sont obligés de la porter tout le tems que la résine conserve sa tenacité, et elle ne la perd que difficilement. Quelques-uns appliquent sur les dessins que cette colle laisse sur leur corps, des plumes de différentes couleurs, qu'ils arrangent symétriquement, ce qui forme un coup-d'œil bien particulier. Cette parure est sur-tout employée par ceux qui dansent. D'autres, et ce sont principalement les guerriers, portent sur leur tête un bonnet de grandes plumes, en forme de couronne ou de diadême. Ils se couvrent aussi la tête d'une espèce de perruque faite de plumes singulières, et de couleurs très-vives (*Pl. III*, *p.* 131.); ils la portent à la chasse et à la pêche, parce qu'outre l'ornement, elle les garantit encore des ardeurs du soleil et de la pluie. Rien n'est plus risible que de voir un Indien tout nud, avec une perruque fort riche sur la tête, ramer ou courir les bois, tout fier de sa parure.

Dans le tems que les premiers navigateurs, notamment les Espagnols, ne parlaient de la Guiane et de l'Amérique méridionale qu'avec enthousiasme, qu'avec la plus ridicule exagération, ils prétendirent

qu'il y avait une province dans la Guiane où les habitans, après s'être frotté la peau du suc de certaines herbes, se couvraient ensuite tout le corps de poudre d'or.

Dès qu'une fille vient au monde, la mère a soin de lui mettre au-dessous des genoux, et un peu au-dessus de la cheville du pied, des bandes larges et épaisses, qui font grossir extraordinairement leurs gras de jambes ; ce que nous regardons comme un énorme défaut dans une femme, est à leurs yeux d'une beauté sans égale.

Les femmes, outre les ornemens du nez et des oreilles, qui sont les mêmes que ceux des hommes, portent aux bras, au col, à la ceinture et aux jambes, plusieurs colliers de *Quiripa*, c'est-à-dire de petits colimaçons, qu'elles arrangent avec beaucoup d'adresse (*Pl. III et IV.*). Elles s'attachent aussi des colliers de dents de singe et d'autres animaux. Celles qui peuvent se procurer des colliers de verre, s'en chargent jusqu'à ce qu'elles en soient toutes couvertes ; et, pour relever leur étrange parure, elles se fourrent à chaque oreille une grosse dent de cayman, après y avoir fait un grand trou.

Parmi les nations voisines des Espagnols, ou qui correspondent avec les Indiens convertis, les hommes se couvrent, pour la plupart, d'une pièce de linge, que quel-

ques-uns appellent *Gaymo*, et les autres *Guarruma* : les femmes ont un petit tablier parsemé de grains de verre, en forme d'éventail (*Planches III et IV.*) ; elles l'attachent avec un cordon sur leurs reins, et l'appellent *Conion*. Il en est qui se couvrent d'un paquet de fibres de palmiers murichi, qui a le même volume qu'une livre de chanvre cardé, mais ne leur cache que les parties sexuelles.

Les Indiens prennent deux, trois et quatre femmes, selon qu'ils sont dans une sorte d'aisance au moyen de la chasse et de la pêche. C'est chez eux une sorte de marque de grandeur, et même de faste, d'en avoir jusqu'à dix ou douze. Il faut observer cependant qu'ils ne peuvent s'associer une nouvelle épouse qu'un an après s'être réunis à la précédente ; mais comme, parmi la plupart de ces peuples, le fiancé achète sa femme, en fesant à son beau-père un présent de fruits, de gibier, de poisson, etc. plusieurs d'entr'eux n'ont qu'une seule femme, n'ayant pas le moyen de payer ce que les pères demandent pour livrer leurs filles.

Ces épouses ne pouvant vivre en bonne intelligence les unes avec les autres, elles ont chacune leur case à part, où elles vivent avec leurs enfans, et tiennent leur

ménage séparément. Le poisson ou le gibier que le mari prend se repartit entr'elles, à proportion du nombre des enfans. Lorsque l'heure du repas est venue, ou que leur estomac les en avertit, on étend une natte à terre, qui tient lieu de table; le mari seul y prend place; alors chacune de ses femmes lui sert un plat de viande ou de poisson avec une tourte de cassave ou un pain de maïs; après quoi elles se retirent, sans dire mot, et sans se mettre en peine s'il mange ou non; au bout de quelque tems chaque femme prend une mesure de chica, qu'elle met devant lui pour qu'il boive. Le repas fini, elles se renferment chez elles, et chacune en particulier mange avec ses enfans. Ces femmes travaillent aussi séparément dans leurs champs; le mari despote a soin de partager entr'elles le terrein qu'il a défriché; chacune l'ensemence, le cultive, et a soin de la portion qui lui est échue, sans jamais empiéter sur celle de sa voisine. Malgré toutes ces précautions, la paix du ménage est souvent troublée.

Les *Guayquiries* et les *Palenques*, quarante jours avant que de marier leurs filles, les enferment et les assujettissent à un jeûne rigoureux : trois dattes de palmier murichi, et trois onces de cassave, avec

une cruche d'eau, composent leur ration journalière ; de sorte que, le jour de leur noce, elles ressemblent plutôt à des squelettes, qu'à de jeunes mariées. Ils disent pour justifier un si bisarre traitement, que, lorsqu'elles étaient dans leurs jours critiques, elles corrompaient tout ce qu'elles touchaient ; que si un homme posait les pieds dans un endroit où elles avaient marché, ses jambes devenaient d'une grosseur monstrueuse, et que souvent il en mourait. Pour éviter un pareil danger, et remettre ces filles bien pures entre les mains de leurs futurs maris, ils les font jeûner de la manière la plus rigoureuse.

La nuit qui précéde la noce est employée toute entière à peindre et à emplumer le corps de ces momies : cette toilette est si longue, qu'il est quelquefois dix heures du matin, qu'on n'a pas encore fini d'ajuster la mariée. Cependant, dès que le soleil paraît, une troupe de danseurs, parés de plumes, sortent du bois, accompagnés de flûtes et de tymbales, et font plusieurs fois en dansant le tour de la maison de la future épouse. Une vieille femme en sort, leur présente un plat de viande ; ils le prennent, s'enfuient dans les bois, et le jettent à terre en criant : *Tiens, prends cela, chien de démon, et laisse-nous tranquilles pour*

aujourd'hui. Ils reviennent ensuite couronnés de fleurs, tenant un bouquet de la main droite, et des sonnettes de la gauche, dont ils accompagnent les flûtes; ils retournent à la porte de la mariée, où ils trouvent une autre file de danseurs, ornés de plumes d'une couleur différente; les danses et la symphonie recommencent. Alors la mariée paraît, mais dans un état à faire compassion, après quarante jours d'abstinence, et une nuit passée sans avoir fermé l'œil. Tout le cortège fait en cérémonie le tour du village. A côté de la jeune épousée marchent deux vieilles femmes, décrépites et hideuses, qui pleurent et rient, et chantent alternativement des couplets en leur langue sur les peines et les plaisirs du mariage. — « Hélas! ma fille, » dit celle qui pleure, si tu connaissais » les douleurs de l'enfantement, tu ne te » marierais certainement pas. — Ah! re- » prend l'autre, que tu auras de joie » d'être mariée, quand tu goûteras le plai- » sir qui fait devenir mère! — Que les mau- » vais traitemens d'un mari, continue la » pleureuse, causent, hélas! d'amertume » et de chagrins à une malheureuse femme! » — Que les caresses, que les embrasse- » mens d'un jeune époux, répond la rieuse, » font oublier de chagrins et de mauvais

„ traitemens. — Hélas! ma fille, reprend „ la première, que les jours vont te paraître longs, sous le poids des fardeaux „ qu'on t'obligera de porter ! — Vas, mon „ enfant, dit la seconde, les nuits te sembleront bien courtes, avec un jeune „ mari qui couchera à côté de toi. „

C'est ainsi que les uns pleurant, les autres riant, les musiciens fesant un vacarme affreux, les enfans criant de toutes leurs forces, et les nouveaux mariés ne sachant quelle contenance tenir au milieu de cette orgie, on se met autour d'une table chargée de poissons, de tortues, de gibier, de fruits; on mange, on chante, on danse, on s'enivre, on fait un bruit épouvantable jusqu'au lendemain.

Les *Othomacos* suivent dans leurs mariages une coutume bien singulière. Ils donnent pour femmes, aux jeunes garçons, les veuves les plus âgées; et les filles sont contraintes d'épouser les vieillards les plus décrépits. Il résulte de cet usage, disent-ils, que chacun remplit les devoirs du mariage. Les jeunes gens y sont excités par leur tempéramment; les vieillards, par les attraits des jeunes filles. Ils trouvent les plaisirs de l'amour si doux, qu'ils veulent en jouir jusqu'au bord du tombeau. Une autre raison qu'ils apportent de cette pra-

tique, c'est qu'en mariant un jeune garçon avec une jeune fille, on unit deux fous ensemble, qui ne savent comment ils doivent se gouverner ; au-lieu qu'une femme âgée met son jeune mari au fait du ménage, et lui donne de bonnes instructions, fondées sur une longue expérience. Cette coutume déplaît fort aux jeunes gens ; mais ils trouvent moyen de se venger, et de chagriner à leur tour les vieillards. Ceux-ci se rendent odieux par leur jalousie, et leurs jeunes épouses en deviennent plus disposées à les tromper.

Ils observent quelques lois au sujet de l'adultère : les uns font mourir les coupables par la main du peuple, au milieu de la place publique du village ; chez d'autres, le mari offensé se contente, pour toute réparation, de coucher autant de fois avec la femme de l'époux adultère, que celui-ci a eu commerce avec la sienne. Par cette loi du talion, les parties se trouvent satisfaites. D'autres, par un troc mutuel, changent de femmes pour un tems limité ; le terme expiré, chaque épouse revient à son mari, et n'en est que plus aimée, et même plus aimable. Quelquefois par un consentement réciproque, les troqueurs rompent le bail avant l'expiration du terme.

Plusieurs de ces Indiens regardent comme un très-grand déshonneur pour les maris, que leurs épouses mettent au monde deux enfans à-la-fois. Cette folie va si loin, par l'ignorance de ces peuples, que les autres femmes, sans penser qu'il peut leur en arriver autant à elles-mêmes, se rendent chez l'accouchée pour se mocquer d'elle. Nous voyons, lui disent-elles, que vous êtes parente des souris, qui font leurs petits quatre à quatre. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'une mère qui vient d'être délivrée d'un enfant, et qui en attend un second, enterre au plutôt le premier, pour ne point être exposée à la raillerie de ses voisines, et aux reproches de son mari qui ne peut pas croire que ces deux enfans soient de lui. Il en reconnaît un pour le sien, et regarde l'autre comme le fruit de l'infidélité de sa femme. Aussi, dès qu'elle est relevée, il la fait venir devant la porte de sa cabane; et après l'avoir blâmée publiquement de sa mauvaise conduite, il prend un faisceau de verges, et la fouette jusqu'au sang, exhortant tous les maris à suivre son exemple en pareil cas.

Nous parlerons ailleurs de leurs logemens ou *Carbets*, et des hamacs dans lesquels ils couchent. Le lit de quelques-uns de ces peuples ne consiste qu'en un mon-

ceau de sable, qu'ils vont chercher sur le rivage, et dans lequel ils s'enterrent, mari, femme, enfans, jusqu'à la moitié du corps, comme des pourceaux. Leur coutume est de pleurer dès la pointe du jour, jusqu'au lever du soleil, l'absence des parens que la mort leur a ravis. Sitôt que les oiseaux commencent leurs ramages, on entend un murmure confus de soupirs et de gémissemens, accompagnés de larmes et de marques d'une vive douleur.

Malgré leur inconstance et leur légèreté, les Indiens s'attachent plus aux femmes qui les rendent pères, qu'à celles qui sont stériles. Les enfans sont leurs richesses, parce qu'ils travaillent pour eux, et que leur nombre les rend plus forts et plus considérés.

Les pères ne donnent aucune instruction à leurs enfans, et ceux-ci ne sont tenus à aucune obéissance. Tant qu'ils sont petits, ils sont aimés avec une tendresse excessive; mais, dans un âge plus avancé, les uns et les autres semblent ne s'être jamais connus; il n'est pas même sans exemple, de voir des fils porter les mains sur les auteurs de leur vie. Un jour que plusieurs Caribes étaient occupés à élever la charpente d'une église, un jeune homme dit à son père: L'endroit où tu travailles m'appartient; c'est la tâche qui m'a été marquée. — Tu

te trompes, répondit le père, c'est moi qui suis chargé de cette besogne. — Le fils se mit en colère, et donna au vieillard un soufflet qui fut entendu de tous les ouvriers. Il en fut quitte pour quelques coups de discipline, ordonnés par le missionnaire. Un Européen indigné de ce procédé, blâma le Caribe de la tranquillité qu'il témoignait. « Crois-tu, camarade, lui répondit l'Indien, que nos enfans soient » comme les vôtres ? Cela n'est pas ; et si » je châtie mon fils pour ce qu'il vient de » faire, il me tuera lorsqu'il sera plus » grand. »

C'est ainsi que l'aveuglement de ce peuple souffre que la première loi de la nature soit outragée, celle qui nous crie au fond du cœur de respecter un père.

Chez ces mêmes Indiens, dès que la saison des labours est arrivée, on range par file les jeunes gens; et des vieillards, armés de fouets, font tomber sur leurs épaules nues, une grêle de coups, qui souvent leur enlèvent la peau. Un étranger, témoin de cette terrible exécution, demanda quelle faute avait commis les coupables. Aucune, répondit un vieillard; mais, comme le tems est venu d'arroser et de nettoyer la terre pour y semer du maïs, nous ôtons, avec ces fouets, la pa-

resse de cette jeunesse, qui, sans cela, resterait dans l'indolence,

L'amour que ces peuples ont pour leurs enfans encore dans un âge tendre, leur persuade souvent que le plus grand bien qu'une mère puisse procurer à sa fille, est de la faire mourir dès l'instant qu'elle voit le jour. Un missionnaire reprocha à une Indienne cette inhumanité; elle l'écouta d'abord sans lever les yeux, et, lorsqu'il eut cessé de parler, elle lui fit cette réponse : Père, si tu veux le permettre, je t'avouerai ce que j'ai dans le cœur. Plût à Dieu que ma mère, en me mettant au monde, eût eu assez de compassion et d'amour pour moi, pour m'épargner les peines que j'ai endurées jusqu'à présent, et que j'aurai encore à souffrir jusqu'à la fin de mes jours ! Si elle m'eût enterrée en naissant, je n'aurais point senti la mort, et elle m'aurait exemptée de celle à laquelle je suis indispensablement assujettie, ainsi que des travaux qui me sont aussi cruels que la mort est affreuse. Ah ! qui sait le nombre des peines qui m'attendent encore avant qu'elle arrive ? Représente-toi bien, père, les maux auxquels une femme est sujette parmi nous ; nos maris vont à la chasse avec leurs arcs et leurs flèches, et c'est à quoi se borne toute leur fatigue: nous, au con-

Indiens de la Guianne Française.



10. Indienne dans ses atours. 11. Indien dans ses atours. 8. Indienne portant des Fruits. 9. Indien à la Chasse. 7. Arbre du Caffé.

traire, nous y allons chargées d'une corbeille, d'un enfant qui pend à nos mamelles, et d'un autre que nous portons dans ce panier. Nos hommes vont tuer un oiseau ou un poisson; et nous, nous bêchons la terre, et supportons tous les travaux du ménage. Ils reviennent le soir sans aucun fardeau; et nous, outre celui de nos enfans, nous leur apportons des racines et du maïs. (*Pl. IV. n°.* 8.) En arrivant chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis; et nous allons chercher du bois et de l'eau, pour leur préparer à souper. Ont-ils mangé ils se mettent à dormir; au-lieu que nous passons presque toute la nuit à faire leur boisson; et à quoi aboutissent toutes nos veilles? Ils boivent et s'enivrent; et, tout hors d'eux-mêmes, ils nous rouent de coups de bâtons, nous traînent par les cheveux, et nous foulent aux pieds. Ah! Père, plût à Dieu que ma mère m'eût enterrée dès l'instant qu'elle m'a mise au monde! Tu sais toi-même que nous nous plaignons avec raison, puisque tu vois tous les jours la vérité de ce que je viens de te dire; mais tu ne connais pas encore notre plus grande peine. Qu'il est triste de voir une pauvre Indienne servir son époux comme une esclave, aux champs accablée de sueur, et au logis privée de sommeil; tandis que

ce mari, dédaignant sa première femme, prend au bout de vingt ans de mariage, une épouse plus jeune, qui bat nos enfans, qui nous maltraite nous-mêmes ! Et si nous osons nous plaindre, on nous impose silence avec un fouet. Une mère peut-elle procurer un plus grand bien à sa fille que de l'exempter de toutes ces peines, et de la tirer d'une servitude pire que la mort? Plût à Dieu, père, je le répète ; plût à Dieu que celle qui m'a donné la vie m'eût témoigné son amour en me l'ôtant dès ma naissance ! Mon cœur aurait moins à souffrir, et mes yeux moins à pleurer.

Lorsque les enfans sont malades, leurs mères se percent la langue avec des os de poissons. Du sang que ces blessures leur font perdre, elles arrosent le corps de ces enfans tous les matins, jusqu'à ce qu'ils meurent ou qu'ils guérissent.

S'il arrive qu'une maladie épidémique afflige toute une peuplade, celui qui en est le chef est obligé de procurer le même soulagement à chaque habitant. Il leur frotte l'estomac, après s'être percé les chairs avec des lancettes d'os de poisson. Un de ces capitaines, pâle, maigre et défait, rencontré par un voyageur qui lui demanda s'il était malade, répondit : « Je me porterais » bien, si mes malades ne me fesaient

„ périr. „ Ce devoir, qui souvent cause la mort, et ce qu'il en coûte pour satisfaire son ambition, n'empêche pas de briquer le funeste honneur d'être à la tête d'une peuplade.

Pour obtenir la qualité de capitaine, il faut avoir donné des preuves éclatantes de valeur et de prudence. Celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vues en revenant dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, et gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme et à ses enfans. Se retirant dans un coin de la case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend au-dessus le hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, et pour subir de rudes épreuves, que les capitaines lui imposent successivement. On lui fait d'abord garder, pendant six semaines, un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de millet bouilli et de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les capitaines voisins viennent le visiter matin et soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que pour se rendre digne du rang

auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs amis et leurs parens, et qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail et la fatigue seront désormais son seul partage, et qu'il n'aura plus d'autre voie pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups, pour lui faire connaître ce qu'il aurait à supporter s'il tombait entre les mains des ennemis de sa nation. Pendant cette exécution amicale, il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque capitaine lui décharge sur le corps trois grands coups d'un fouet composé de racines de palmier. Tout le tems de cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'emploient à faire les fouets; et comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps; aux mamelles, au ventre et aux cuisses. Le sang ruisselle; et, dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère

marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice. Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre genre. Tous les chefs de la nation s'assemblent, parés solemnellement, et viennent se cacher aux environs de la case, dans des buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paraissant tous avec la flèche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la case ; ils prennent le candidat, déjà fort exténué de son jeûne et des coups qu'il a reçus ; ils l'emportent dans son hamac, qu'ils attachent à deux arbres, et d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la première fois, par un discours préparé ; et pour essai de son courage, chacun lui applique un coup de fouet, beaucoup plus fort que les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse autour de lui quantité d'herbes très-fortes et très-puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée, qui le pénètre de toutes parts, lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi-fou dans son hamac ; et s'il y demeure constamment,

il tombe dans des pamoisons si profondes, qu'on le croirait mort. On lui donne quelques liqueurs, pour rappeler ses forces ; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres pasent le tems à boire autour de lui. Enfin, lorsqu'ils le voient au dernier degré de langueur, ils lui font un collier et une ceinture de feuilles qu'ils remplissent de grosses fourmies noires, dont la piqûre est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bientôt le pouvoir de le réveiller par de nouvelles douleurs. Il se lève ; et s'il a la force de se tenir debout, on lui verse, sur la tête, une liqueur spiritueuse, au travers d'un crible. Il va se laver aussitôt dans la rivière ou la fontaine la plus voisine ; et retournant à sa case, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, et la nourriture augmente par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors, il est proclamé capitaine. On lui donne un arc neuf, et tout ce qui convient à sa dignité. Cependant

ce rude apprentissage ne fait que les petits chefs militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un canot, qu'on doit avoir fait soi-même ; ce qui demande encore un travail long et pénible.

Dans tous les pays où il y a des ambitieux, s'il en coûtait autant de peines et de tourmens pour parvenir aux places éminentes, il est probable qu'elles auraient bien moins de prétendans.

Ce noviciat rigoureux, infligé au grade de capitaine ou de chef, montre que les Indiens veulent être sûrs de ceux qu'ils élèvent au-dessus d'eux, et combien ils craindraient de favoriser des intrigans. On voit, ausssi, par cet exemple, qu'ils ne sont pas toujours si sauvages qu'on les a représentés. Ils ne craignent rien tant que la dépendance. La servitude, sous quelque nom qu'on la puisse masquer, leur est odieuse, et il n'y a rien qu'ils n'entreprennent pour s'en délivrer. Ils ont des chefs afin de maintenir le bon ordre dans les bourgades ; ils suivent leurs avis plutôt que leurs ordres. Ces chefs n'ont garde d'abuser de l'autorité qui leur est confiée. Ils se regardent comme les pères, et non comme les maîtres de la peuplade confiée à leurs soins.

Le chef de chaque bourgade distribue à ceux qui l'habitent, leurs occupations. Dès le matin, il en envoie une partie à la pèche, une autre à la chasse, une autre aux champs, pour des abattis ou pour cultiver la terre, car tous les biens sont communs. Les femmes, qui ne vont point ensemencer, sarcler, travaillent à plusieurs ouvrages domestiques, et, sur le midi, elles vont jouer à la paume. Elles tiennent le battoir à deux mains, et poussent la balle avec tant de force et de roideur, qu'il n'y a point d'Indien qui ose la parer, sans s'exposer à avoir l'épaule démise. Cet accident arrive quelquefois, et divertit fort les joueuses. Les parties sont de douze ou de vingt-quatre, contre un pareil nombre. Les maris, simples spectateurs, parient pour leurs femmes. Quand ils jouent eux-mêmes, ils ne se servent point de battoirs ; ce n'est qu'avec l'épaule droite qu'ils doivent renvoyer la balle ; et si elle vient à toucher quelqu'autre partie du corps, on perd un point ou une raie. On ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse avec laquelle ils la rechassent, dix à douze fois de suite, sans la laisser tomber à terre ; mais, ce qui étonne le plus, c'est que la balle venant à raser le sable, ils se jettent ventre à terre, et la relèvent de l'épaule avec une agilité

surprenante. Echauffés par cet exercice et par l'ardeur du soleil, les joueurs se font des incisions aux cuisses, aux jambes, aux bras; et lorsqu'ils ont répandu assez de sang, ils entrent dans la rivière, ou se roulent sur le sable. Pendant ce tems-là, ils tiennent une poignée de terre, qu'ils lèchent et savourent, hommes et femmes, avec un plaisir infini, parce qu'elle est imprégnée de graisse de tortue ou de cayman, qui les nourrit, et dont ils sont très-avides. Aussi les mères qui veulent appaiser leurs enfans, leur donnent-elles un morceau de cette terre, qu'ils sucent comme une dragée.

A quatre heures les pêcheurs arrivent, et chacun rentre dans sa cabane. Les femmes et les enfans vont prendre le poisson ou le gibier, et le portent au capitaine, qui le partage également entre toutes les familles. On soupe, on va se baigner de nouveau, et l'on danse jusqu'à ce qu'on se couche. Les hommes se tiennent par la main, et forment un rond. Les femmes en font un second, et les enfans renferment les deux premiers dans un troisième cercle.

Les Indiens de l'Orenoque regardent comme un très-grand malheur les éclipses de lune. Les uns croient que cet astre est

à l'agonie et prêt à mourir ; d'autres qu'il est irrité contre eux ; qu'il se retire pour ne les plus éclairer ; et tous, dans cette occasion, se livrent à mille extravagances. Ceux-ci sortent de leurs cabanes, et poussent des cris effroyables. Ceux-là courent éplorés, tenant chacun un tison à la main, qu'ils vont cacher dans la terre ou dans le sable, persuadés que, si la lune mourait, il ne resterait de feu que celui qu'on aurait dérobé à sa vue. Les uns s'assemblent au bruit du tambour, ou d'autres instrumens de guerre, se rangent en file, présentent leurs armes à l'astre malade, et offrent de le défendre contre ses ennemis ; tandis que leurs enfans se mettent sur deux lignes, et que les vieillards les fouettent avec des courroies. Les autres prennent les outils du labourage, et vont défricher un terrein, pour semer du maïs à l'usage de la lune, afin de l'engager à ne point les abandonner. Voyant que tous leurs efforts sont inutiles, et qu'elle perd peu-à-peu sa lumière, ils rentrent dans les cabanes, et grondent leurs femmes de ce qu'elles se montrent si peu sensibles à sa maladie. Celles-ci font semblant de ne pas les entendre, et ne leur répondent rien. Alors ils adoucissent leur ton, les supplient de pleurer et de prier, pour qu'elle reprenne

ses forces et ne se laisse point mourir. Leurs prières ne font pas plus d'effet que leurs menaces. Les maris, pour vaincre cette inflexibilité, les comblent de caresses et de présens. Lorsque les femmes ont tiré d'eux tout ce qu'elles souhaitent, elles offrent à la lune des bracelets de verre, des colliers de dents de singe, etc. Elles sortent ensuite pour la saluer, et lui adressent, d'une voix plaintive, un grand nombre de prières. Comme cette cérémonie commence dans le tems que l'astre éclipsé reprend sa lumière, et qu'il reparaît bientôt dans son éclat, les maris font mille remerciemens à leurs femmes, d'avoir fléchi la lune, et de l'avoir engagée à conserver sa vie.

Les Indiens distinguent la division de l'année, par les lunes, ou par les différentes révolutions de l'étoile appellée la Poussinière.

Ces différens peuples n'ont d'autre religion que la naturelle, et ils rendent une sorte de culte au diable, comme au mauvais génie, toujours disposé à leur faire tout le mal possible, et dont ils s'efforcent, par leurs soumissions, de désarmer la méchanceté. Cependant ceux de la Guiane, et des contrées où l'on a pu pénétrer, n'ont aucune image de cet esprit mal-fesant. Ils font même un mystère du culte forcé

qu'ils lui rendent. Ils pensent qu'ils ne doivent aucun hommage à Dieu, qui leur accorde tout ce qu'ils ont besoin, trop bon pour les laisser jamais manquer de quelque chose, et trop au-dessus d'eux pour exiger leurs prières.

Ceux de ces peuples qui croient à l'immortalité de l'ame, s'imaginent qu'elle ne fait qu'errer autour de leurs tombeaux.

Les Indiens convertis au christianisme, sont de fort mauvais chrétiens. Un missionnaire baptisa un de ces sauvages qui était à l'agonie, le nomma Ignace, et lui dit, pour le consoler : Courage, mon ami, tu iras bientôt te reposer dans le ciel. Les parens entendirent ces paroles, et se mirent à creuser une fosse au pied du lit du malade, où ils allaient l'enterrer, de son consentement. Le jésuite rentra. Que faites-vous là, leur dit-il? — Tu as dit, répondirent les sauvages, qu'Ignace allait au ciel; nous nous dépêchons à l'enterrer pour qu'il y aille plus vîte. -- Doucement, reprit le religieux ; quand il sera mort, nous l'ensevelirons au pied de la croix, avec les autres chrétiens. — Cela ne sera pas, reprirent les parens ; car si nous le mettions où tu dis, comme ce lieu n'est pas encore bien couvert, le pauvre Ignace serait mouillé.

Un vieillard qui était au lit depuis long-tems, pria ses fils de le porter à la campagne, pour y prendre l'air. Dès qu'il y fut arrivé : mes enfans, leur dit-il, je ne fais que vous embarrasser dans ce monde ; j'ai vécu en bon chrétien, et je veux aller me reposer dans le ciel : creusez-moi ma sépulture. Ses fils obéirent, firent une fosse, et y placèrent le malade, qui leur ordonna de le couvrir de terre, excepté le visage. Ils en avaient déjà jeté une grande quantité, lorsqu'il leur dit : attendez un peu, cette terre est pesante ; laissez-moi respirer un moment. Il se tranquillisa pendant quelque tems, et dit ensuite à ses fils : adieu mes enfans ; soyez aussi bons chrétiens que l'a été votre père ; et achevez de le couvrir. Ses ordres furent exécutés ; et malheureusement le jésuite n'arriva pas assez tôt pour empêcher ce pieux parricide.

Ainsi l'on voit que les peuplades Indiennes, amies des Français, et voisines de Cayenne et de la Guiane, n'auront pas beaucoup à regretter leurs missionnaires ou curés, que leur feront perdre les suites de notre révolution. Mais que penseront-ils en apprenant que cette religion qu'on leur avait représentée si vraie et si pure, si essentielle au bonheur du genre humain,

pour la propagation de laquelle, dans leurs contrées, le gouvernement français n'avait épargné ni soins ni dépenses, n'est presque plus en crédit dans la nouvelle république, où chacun présentement est libre de suivre les dogmes du Christ, ou de les rejeter? S'ils ne nous accusent pas d'avoir voulu en imposer à des nations entières, ainsi que les autres Européens, ils nous soupçonneront susceptibles d'une extrême légèreté dans une chose où l'on doit avoir une façon de penser invariable.

Les missionnaires sont parvenus à entendre les différentes langues de tous ces peuples, qui parlent chacune la leur, ce qui semble annoncer les débris de plusieurs grandes nations, mais retrace la confusion de la tour de Babel. Souvent des peuples très-voisins ne s'entendent pas : heureusement qu'il est trois langues principales, en usage dans une grande étendue de pays, et connues au moins par les chefs de la plupart des bourgades. La première est celle des *Galibis*. Elle est usitée depuis Cayenne jusqu'à l'Orenoque. La seconde, est celle des *Ouayes*: on la parle et on l'entend depuis Cayenne jusqu'à Ouyapok et à Maiakaré. La troisième, est celle des Omaguias : on la parle sur tous les bords de la rivière des Amazones.

La langue des Nouragues est extrêmement difficile ; elle a quantité de mots qu'il faut prononcer avec des aspirations très-rudes ; d'autres qu'on ne peut articuler que les dents serrées , et d'autres qui obligent de parler du nez. Des nations Indiennes prononcent absolument de la gorge ; celles-ci enfin parlent avec une volubilité si extraordinaire , qu'ils articulent un mot de huit ou dix syllabes en moins de tems que nous n'en prononçons un de trois ou quatre lettres.

Leurs médecins , comme la plupart de ceux de tous les pays du monde , ne sont que des charlatans ; mais leur noviciat et leur réception sont extrêmement douloureux , et font voir que ces peuples appelés sauvages , ne prodiguent point aisément la qualité de docteur , et la font acheter par d'extrêmes douleurs , comme s'ils voulaient rendre plus sensibles aux maux des malades les hommes chargés du soin de les guérir. Les souffrances de ces futurs docteurs égalent pour le moins celles des candidats qui prétendent au titre et au pouvoir de capitaine ou chef d'une peuplade. Les médecins Indiens s'appellent *Piayes*. Celui qui aspire à cette grande distinction doit avoir 25 ans , et s'assujettir à passer quatre années chez un ancien Piaye ,

dont il reçoit les instructions, qui consistent dans la connaissance des plantes et des simples, et dans la manière d'évoquer certaines puissances infernales; cette dernière partie de la science est regardée comme le fin du métier. Mais tout cela ne s'acquiert qu'en s'assujettissant à des épreuves très-rudes, dont le moindre désagrément est un jeûne austère pendant quatre années consécutives, et la privation totale de toute liqueur forte. La moindre infraction détruirait tout ce qu'on aurait déjà fait, il faudrait recommencer sans miséricorde, quand même le noviciat serait prêt à finir. Le jeûne consiste à ne manger, durant les deux premières années, que du millet et de la cassave; la troisième, le candidat ne soutient ses forces qu'avec quelques crabes et cette espèce de pain; et la quatrième, il ne se nourrit que d'oiseaux et de poissons très-petits, encore ne lui en donne-t-on que pour l'empêcher de mourir de faim. Ne semble-t-il pas qu'on veuille lui apprendre par-là combien la diette prescrite aux malades peut souvent leur être nuisible? Il éprouve aussi l'inconvénient des médecines purgatives. Une fois chaque mois on le force d'avaler une infusion de feuilles de tabac, liqueur très-amère qui le purge, et le fait vomir avec une violence extrême. Quelque

tems avant la révolution de la dernière poussinière, ou vers la fin de la quatrième année, les anciens Piayes s'assemblent, le candidat se présente tout nud au milieu d'eux et sans être roucoué; celui qui l'a instruit, ou l'un des plus vénérables, lui trace sur tout le corps une ligne profonde, depuis le cou jusqu'aux pieds, avec un os de poisson très-aigu, ou quelque chose de tranchant; on fait ces scarifications de manière qu'elles coupent toute l'épiderme en lozanges, et que le sang coule à longs flots. Lorsque cette opération est finie, et qu'il est tout cout couvert de plaies, on le conduit au bord d'une rivière pour le laver. L'un d'eux lui répand de l'eau sur la tête avec la moitié d'une calebasse évidée, pendant qu'un autre le frotte vivement avec une poignée de feuilles appelées *Chalombo*. Cette friction violente rouvre de nouveau toutes les plaies et en fait sortir le sang en abondance, après quoi on l'oint d'huile de carapat, pour empêcher les scarifications de dégénérer en ulcères, on le roucoue, et tous les Piayes qui ont assisté à cette étrange cérémonie lui appliquent chacun soixante coups de fouet, de toutes leurs forces. Voilà pour les saignées et les opérations chirurgicales. Après cette exécution, on laisse le candidat en repos pendant quelques jours, afin

de donner à ses plaies le tems de se refermer et de se guérir. Il ne lui en reste que les cicatrices qui le font paraître comme vêtu d'un habit de satin découpé en lozanges. Dès que la dernière poussinière se fait voir, qui annonce la révolution du tems prescrit, on le conduit dans un bois épais, on cherche un nid de certaines mouches, assez approchantes de nos guêpes, mais plus grosses, plus vénimeuses, et si méchantes que les Français leur ont donné le nom de *Mouches sans raison.* On lui couvre les yeux avec son camisa ou tablier pour lui conserver la vue, qu'il perdrait infailliblement si quelqu'une de ces mouches lui piquait les yeux; on l'exhorte à demeurer ferme et à souffrir cette dernière épreuve qui va mettre le sceau à son bonheur, et on jette un bâton sur le nid. Les mouches irritées en sortent aussi-tôt et se jettent avec fureur sur ce malheureux, qu'elles trouvent à leur portée, et lui laissant leur aiguillon dans les chairs, le font enfler dans l'instant avec des douleurs inouies. Les Piayes accourent alors, le saluent, l'embrassent en qualité d'un de leurs confrères, et se rendent au festin qu'il leur a préparé. Ce n'est qu'après avoir achevé ce long cours de privations et d'épreuves douloureuses qu'il a le droit

d'être appelé à la visite des malades.

Il se dédommage de tout ce qu'il lui en a coûté de dépenses et de tourmens, en dépouillant les malades de tout ce qu'ils possèdent. Plus ils sont riches, plus il les déclare en danger de mort, c'est-à-dire quand il les sait possesseurs de colliers de pierres vertes, de haches, de serpettes, de couteaux, de hamacs, d'un fusil, de la toile de coton, etc. Il examine le malade, lui tâte toutes les parties du corps, les presse, souffle dessus, et enfin il dresse un petit réduit auprès du hamac où le malade est étendu; il le couvre de feuilles, et il y entre avec tous les instrumens de son métier renfermés dans une espèce de gibecière, et une grosse calebasse à la main dans laquelle sont contenues certaines graines sèches et dures assez semblables à notre poivre. C'est-là le tambour dont il se sert pour appeler le diable qu'on suppose toujours la cause des maladies. Il agite sa calebasse, il fait le plus de bruit possible, il chante, il crie, il appelle Irocan et Mapourou; et pendant deux ou trois heures il fait un tintamare capable d'étourdir et de rendre malade un homme qui se porterait bien. Il contrefait enfin sa voix en mettant quelques graines dans sa bouche, ou en parlant dans une petite calebasse, et l'on entend

une voix terrible prononcer ces paroles : Le diable est extrêmement irrité contre le malade ; il veut le faire périr après l'avoir long-tems tourmenté. Les assistans que cet arrêt épouvante aussi bien que le malade, poussent des hurlemens affreux et conjurent le Piaye d'appaiser le mauvais esprit, en dut-il coûter tout le bien de la famille. Il se rend à ces supplications, et conjure le démon de se laisser fléchir. La voix tonnante répond qu'il lui faut telle ou telle chose ; et aussi-tôt on les lui passe sous la petite cahute. Il s'agit ensuite de savoir où est le mal et quel en est le remède. Nouvelles invocations, nouvelles demandes, et il faut recommencer à faire des présens. Quand la pauvre dupe est assez plumée, le rusé charlatan suce la partie du malade qui l'incommode le plus, et crachant de petits os, ou autres bagatelles, qu'il a eu soin de mettre dans sa bouche : Voilà, dit-il, la cause du mal, hâtez-vous de la brûler, et soyez sûrs que le malade sera bientôt rétabli.

Ce pronostic se réalise quelquefois, car on obtient souvent des cures merveilleuses, en frappant vivement l'imagination. Si le contraire arrive, que le malade vienne à mourir, et qu'on en fasse des reproches à l'effronté fourbe, il a son excuse toute prête : Vous n'avez pas fait au diable vos

présens de bon cœur, dit-il, et vous avez de nouveau excité sa colère. Un de ces Piayes, plus amoureux qu'intéressé, laissait mourir d'inanition ceux qui le consultaient, et proposait ensuite à leurs veuves de les épouser. Il devient le mari de trois femmes, qu'il n'eut que par ce moyen.

Parmi ces peuples, on en trouve qui ont des médecins nommés *Piaches*, dont les ordonnances, quelque ridicules qu'elles soient, sont toujours exécutées à la lettre. Ces docteurs, dès leur première visite, prescrivent un jeûne austère au malade et à toute la parenté. Les médecins *Othomacos* arrosent continuellement les malades avec de l'eau froide, régime qui les expédie bientôt. Ceux des *Guaybas* et des *Chiricoas* les plongent dans l'argile détrempée ou dans l'eau jusqu'au cou, pour leur ôter la fièvre ; et quoiqu'on les trouve morts ordinairement, lorsqu'on vient à les retirer, ils ne laissent pas de persister dans cet usage, aussi bisarre que dangereux.

Plusieurs Indiens pourraient se traiter eux-mêmes s'ils avaient moins de préjugés, et ne doivent la plupart de leurs maladies qu'à l'habitude où ils sont de s'enivrer continuellement avec les boissons fortes qu'ils savent préparer. Un très-grand nombre d'entr'eux vivent jusqu'à cent ans. La con-

naissance qu'ils ont de diverses simples, les met dans le cas d'opérer des cures admirables. Ils ont des racines qui guérissent les plaies les plus empoisonnées, et qui ont la force d'en tirer les flèches rompues. Un savant voyageur, Antoine Biet, assure qu'il en a vu des effets, et qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'île de la Barbade, en 1652. Comment les Français établis à Cayenne n'ont-ils pas fait rechercher cette précieuse racine ?

La danse et la musique sont les principaux amusemens des Indiens. Nous avons vu que leurs danses consistent en plusieurs cercles les uns dans les autres. Ils sautent et tournent pendant dix ou douze heures de suite. Souvent ils semblent former des marches, en frappant des pieds et en se balançant de côté et d'autre, comme s'ils étaient boiteux.

Leur musique consiste en flûtes, qu'ils appellent *Cinat*; elles ont trois pieds de longueur, n'ont qu'un trou, et leur embouchure est une anche comme nos hautbois; chaque flûte n'a qu'un ton; mais ils ont toujours huit flûtes au moins, et souvent plus de cinquante, qui suffisent pour faire les huit tons de la symphonie au son de laquelle ils dansent. Au reste, cette mélodie est fort désagréable, quelques-unes

de ces flûtes approchant assez du mugissement d'un taureau.

Il est d'usage que les bourgades s'invitent mutuellement à des danses publiques, terminées par des repas où l'on boit outre mesure. Ils envoient en cérémonie les flûtes à ceux qu'ils convient, et qui doivent être les symphonistes. Ceux-ci étant arrivés au lieu du rendez-vous avec les danseurs, se cachent dans le bois à deux cents pas du grand carbet, ou principale case du village, dont les habitans se cachent aussi dès qu'ils entendent le prélude des flûtes ; car la superstition leur fait croire que le premier qui voit les danseurs et les symphonistes, quand ils sortent du bois, mourra infailliblement dans l'année. Ils débouchent tous à-la-fois, jouant et sautant, et se rendent au grand carbet. L'assemblée qui les attend avec impatience, sort en même-tems des lieux où elle se tenait cachée, et ils entrent en foule, sans compliment ; on se met à danser, et quand les uns et les autres sont las à ne pouvoir plus se soutenir, on s'assied, on mange et l'on boit, jusqu'à ce que tous les canaris ou jarres remplis de liqueur, soient entièrement vides. En dussent-ils tous crever, il n'en laissent pas une seule goutte. Ils sont accoutumés à rendre aisément ce qu'ils ont pris de trop,

et à recommencer sur nouveaux frais dans le moment. Les vapeurs enivrantes qui leur montent à la tête, les font tomber les uns après les autres dans un profond sommeil, qui dure très-long-tems.

Ces fêtes se renouvellent pendant plusieurs jours. Elles ont ordinairement lieu à la mort de quelque capitaine, à l'installation d'un autre, ou en réjouissance d'une paix conclue, ou seulement pour maintenir la bonne union entre les peuplades voisines. Avant le départ des conviés, on indique le lieu et le tems de l'assemblée prochaine; on se sépare bons amis, et l'on envoie les flûtes à ceux qui sont priés d'être les danseurs et les symphonistes dans la fête publique qu'on va préparer.

La polygamie occasionne quelquefois, parmi les Indiens, des guerres sanglantes. La querelle commence entre des femmes, qui, forcées de vivre ensemble, se déteste aussi cordialement que des rivales. Bientôt les hommes s'en mêlent; et ce qui n'était d'abord qu'une tracasserie domestique, met les armes à la main à plusieurs nations: elles ne les quittent qu'après la destruction totale de l'un des deux partis.

D'ailleurs, quoique d'un naturel doux et paisible, ils ne laissent pas de se souvenir des injures qu'ils ont reçues. Ils sont fort

enclins à la vengeance, et, s'ils peuvent la satisfaire, ils ne manquent pas de courir aux armes.

Pour les y déterminer, il ne leur faut que le bruit du tambour, ou que le simple avertissement d'un particulier, qui, en passant, déclare la guerre sans dire mot, en plantant seulement une flèche dans un lieu public, ce qui suffit pour faire prendre les armes à toute une nation : cela s'appelle chez eux *courir la Flèche*, et équivaut à une déclaration de guerre en forme.

Dans d'autres circonstances, lorsqu'un cacique croit avoir de justes motifs d'entreprendre une guerre, il assemble tous les capitaines de sa nation; il leur fait un grand festin, et quand toute l'assemblée commence à être ivre, il leur détaille les sujets de plainte qu'il a contre la nation qu'il se propose d'attaquer. Sans autre délibération, ce chef et tous les convives se barbouillent le corps de génipa qui les noircît; ils se parent des plumes rouges d'un oiseau nommé *Flamans*, dont ils se font des couronnes et des ceintures; (*Pl.* 3 *et* 4. *P.* 131 *et* 149) et dans cet équipage guerrier, ils se rendent au principal carbet, où ils font l'un après l'autre leurs danses de guerre, en chantant la gloire de leurs ancêtres, celle qu'ils ont acquise ou dont ils se flattent de se couvrir;

ils exagèrent en même-tems les torts de leurs ennemis, et s'excitent à en tirer une vengeance éclatante. Mais tout cela n'est qu'un vain bruit, ainsi qu'on le verra tout-à-l'heure. Ils n'ont pour armes offensives que leurs flèches ; quelques-uns en portent qui sont armées de plusieurs pointes. (*Pl. III*, *page* 131.) Leur corps nud n'est couvert que d'un léger bouclier. Ce n'est que la nuit qu'ils marchent à une expédition, et ils gardent le plus profond silence ; à peine osent-ils respirer crainte d'être découverts. Si par un cas fortuit ils rencontrent leurs ennemis, c'est à qui s'enfuira le premier et le plus vîte. Ces peuples n'ont jamais livré de bataille rangée ; ils ne connaissent ni duel, ni combat singulier. Toute leur bravoure consiste à surprendre l'ennemi. Quand ils ne sont point découverts, et qu'ils arrivent près du village qu'ils veulent détruire, ils l'environnent bravement sans bruit, et font pleuvoir sur les toîts, composés de cannes sèches, une grêle de flèches au bout desquelles est une matière combustible allumée. Dans un instant le feu éclate de toutes parts et contraint ceux qui sont dans les cases d'en sortir avec précipitation et sans armes ; les assaillans poignardent à coup de boutou ou de coûteau ceux qui font quelque résistance, et

garottent tous les autres avec de fortes lianes.

Ils ne donnaient quartier à personne avant que les Européens eussent pénétré dans ces vastes contrées ; ils sont moins cruels à présent, ils leur vendent les prisonniers qu'ils ont faits, qui ne sont pour l'ordinaire que des femmes, des enfans et des vieillards. Mais ils ont conservé leur ancienne et barbare coutume ; elle consiste à rôtir et dévorer les corps morts de leurs ennemis, sur le lieu même de l'incendie, s'ils ne craignent point d'être surpris à leur tour.

Leurs ennemis n'ont-ils fait qu'une perte peu considérable, ils doivent s'attendre à la pareille. Mais si le carnage et la dévastation ont détruit beaucoup de monde, et qu'il soit impossible de se venger, ceux qui restent envoient quelques-uns de leurs vieillards, chargés de faire des propositions de paix ; les vainqueurs les écoutent favorablement, et la paix est jurée, jusqu'à ce qu'on se trouve en état de la rompre. C'est ainsi que ces peuples se détruisent mutuellement.

Dans certains cantons, les caciques, pour confirmer un traité d'alliance, se font cracher dans la main droite.

Ils composent des poisons, dans lesquels ils trempent leurs flèches, dont la subti-

lité, la force et la durée étonneraient nos plus habiles chimistes. La nation des Caverres, la plus inhumaine et la plus féroce de toutes celles de l'Orenoque, en possède un terrible, dont elle se réserve le secret. Elle le vend à ses voisins, et s'en fait un bénéfice considérable. Ce poison, qu'on appèle *Curare*, se distribue dans de petits pots de terre, et ressemble, par sa couleur, à du sirop. Il n'a aucune acrimonie particulière : on peut le mettre dans la bouche, et même l'avaler, sans nul danger, pourvu qu'il n'y ait aucune plaie, ni au palais, ni aux gencives; car il n'exerce son pouvoir que sur le sang. Mais il suffit qu'il en touche une goutte, pour qu'il en fige sur-le-champ toute la masse. Qu'un homme soit blessé avec une flèche frottée de curare, quand même la plaie n'excéderait pas la piqûre d'une épingle, tout son sang se glace dans le moment, et l'homme meurt sans avoir eu le tems de prononcer quatre paroles. Il agit avec la même activité sur les singes, les buffles, et les animaux féroces, tels que les tigres, lions, etc. Un Indien est sûr de leur mort : il suffit qu'il en tire quelques gouttes de sang, pour qu'ils expirent dans l'instant même. On a découvert que ce poison ne cause aucun mal à ceux qui ont du sel dans la bouche. Mais il

a presque toujours produit son effet, avant qu'on ait le tems d'employer ce spécifique. Le curare se tire d'une racine qui, comme la truffe, ne pousse ni feuilles, ni rejetons. Elle se tient toujours cachée, comme si elle craignait de manifester sa malignité. Elle ne croît point, comme les autres plantes, dans la terre ordinaire, mais dans la vase corrompue des lacs et des étangs. Les Indiens la ramassent, la lavent, la coupent par morceaux, et la font cuire dans de grandes marmites. Mais comme cette opération est infiniment dangereuse, mortelle même, ils en chargent de vieilles femmes qui, disent-ils, ne peuvent être d'aucune autre utilité dans le monde. Il est rare qu'elles survivent à ce travail, plus rare encore qu'elles refusent cet emploi, quoiqu'elles sachent qu'elles y doivent perdre la vie. Ils n'en mettent jamais qu'une à-la-fois auprès de la chaudière, et lorsque la première périt par la violence des vapeurs, ils la remplacent par une autre, qui subit ordinairement le même sort, sans qu'aucune d'elles s'en formalise, sans que ni les voisins, ni les parens y trouvent à redire : ils savent que c'est la destinée des femmes de cet âge ; et celles-ci se croient honorées de pouvoir, en mourant, servir encore la nation. Après que l'eau s'est refroidie, elles

expriment tout le suc de la racine, et elles le font bouillir de nouveau, jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance et la couleur du sirop. Pendant la première opération, le cœur commence à leur manquer; et la seconde les tue, avant qu'elles en voient la fin. Il ne faut pas moins que le sacrifice successif de trois ou quatre de ces infortunées, pour donner au curare le degré de cuisson nécessaire à sa perfection. La liqueur étant diminuée d'un tiers, la vieille, en expirant, crie pour en donner avis. Aussi-tôt les principaux chefs viennent faire l'épreuve du poison. Ils y trempent le bout d'une baguette; un enfant se fait une petite blessure au bras ou à la jambe, et à mesure que le sang se présente à l'ouverture de la plaie, on y approche la baguette sans le toucher. Si ce sang, qui était sur le point de sortir, rentre dans la chair, on juge que le curare a toute la perfection requise; mais s'il coule, comme il doit le faire naturellement, la liqueur a encore besoin de cuisson; et l'on donne ordre à une autre infortunée d'y procéder au péril de sa vie. Si d'habiles chymistes, à force de raisonnemens et d'expériences avaient trouvé cette étonnante et funeste composition, on serait moins surpris; mais on a peine à concevoir comment elle est l'ouvrage de

la nation la plus aveugle, la plus grossière de l'Orenoque.

Ce n'était pas assez aux habitans des bords de ce fleuve, d'avoir trouvé le curare pour se détruire ; ils ont cherché, jusques dans les animaux, d'autres poisons que la nature avait pris soin de leur cacher. Ils prennent doucement, avec du coton, certaines fourmis noires, d'une grosseur extraordinaire ; on les pose sur le bord d'un vase rempli d'eau ; on les coupe par la moitié du corps, et l'on y fait tomber la partie inférieure de l'insecte. Après que toutes ces moitiés ont bouilli pendant quelque tems à petit feu, on les retire ; et il s'amasse au-dessus de l'eau, lorsqu'elle est refroidie, une graisse figée qui forme le poison.

Il existe, dans ces contrées, un serpent remarquable par la variété de ses couleurs et la vîtesse de sa marche, mais qui se distingue encore plus par une touffe de poils déliés qui lui croît sur la tête lorsqu'il est parvenu à une extrême vieillesse. Qui peut avoir appris aux peuples de l'Orenoque, que ces poils sont un poison cruel et subtil, dont aucun remède ne peut arrêter la violence ? A peine en a-t-on avalé un, ou entier, ou coupé par morceaux dans la boisson, ou avec les alimens, qu'on com-

mence à vomir le sang à pleine gorge ; et l'hémorragie ne finit qu'avec la vie.

Quelques-unes de ces nations négligent singulièrement les malades, et les traitent avec la dernière dureté. Il leur est fort indifférent qu'ils prennent de la nourriture ou qu'ils soient hors d'état d'avaler aucun aliment. Ils se contentent, lorsque l'heure de leur repas est venue, de mettre près du hamac où est le malade, une portion des mets qu'on leur a servis, sans lui dire une seule parole, et sans s'embarrasser s'il mange ou non. Cependant on n'entend jamais le malade se plaindre, ni pousser le moindre cri, quelque douleur qu'il souffre ; et il meurt avec une tranquillité étonnante, ne craignant rien, ni n'espérant rien après cette vie.

La nation *Anabali*, et quelques autres, ont une si grande horreur pour la mort, qu'aussi-tôt après avoir enterré le défunt dans l'endroit où il logeait, tous les habitans abandonnent de suite le village et la récolte, et s'en vont bâtir une nouvelle demeure à douze ou quinze lieues de là. Lorsqu'on leur demande le motif d'un pareil abandon, qui les met dans le cas de manquer du nécessaire, ils répondent que dès que la mort est entrée chez eux, ils ne se croient plus en sûreté en sa compa-

gnie. D'autres ne quittent point leur bourgade ; mais le malade n'est pas plutôt mort, qu'ils démeublent la case et la brûlent avec les nattes et les armes du défunt, à dessein de brûler la mort avec eux.

Malgré l'indifférence qu'ils témoignent pour les malades, ils donnent de grandes marques de douleur quand quelqu'un d'eux vient à mourir. Que ce soit un chef, ou un capitaine, un homme ordinaire, une femme ou un enfant, toute la case est dans la désolation, tout le monde en sort, en criant ; ils s'écartent dans les bois, poussent des cris, ou plutôt des hurlemens affreux. Il faut du tems pour calmer leur douleur, qui n'est point une simple démonstration. Au bout de quelques jours ils rentrent dans leur carbet, on roucoue le cadavre avec soin, on lui met ses colliers de pierres vertes, quand il en a, et on creuse une fosse profonde et ronde comme un puits, on l'enveloppe dans son hamac et on l'y pose tout droit. On met à côté de lui ses armes et quelques ustensiles de ménage, car ils s'imaginent qu'on a besoin de toutes ces choses-là dans l'autre monde. On remplit de terre les vides de la fosse, et on élève dessus une butte, moins pour reconnaître l'endroit que pour empêcher les bêtes sauvages de venir d'éterrer le

corps et le dévorer. Les cris recommencent pendant qu'on s'occupe de ce dernier devoir, et la cérémonie se termine par une orgie qui fait oublier le défunt.

Les honneurs que ces nations rendent à leurs chefs et à leurs parens après la mort, ne sont pas par-tout les mêmes. Chez les *Guaraunos*, dès qu'un Indien est mort, ils le lient avec des cordes ou des lianes, et le plongent dans la rivière, attachant le bout des lianes à un arbre, pour que le courant ne puisse pas l'emporter. A peine est-il dans l'eau, que certains poissons très-voraces, lui mangent toutes les chairs, de sorte que le lendemain il n'en reste plus que le squelette. Ils le retirent, mettent les os dans une corbeille ornée de grains de verre de différentes couleurs, prenant si bien leur mesure, qu'après que la corbeille est fermée, la tête se trouve directement placée sous le couvercle. Ils pendent ensuite cette corbeille au plancher de leurs cases.

Les Indiens *Aruacas* enterrent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, dont la principale consiste à les ensevelir avec leurs armes, observant qu'il ne tombe point de terre sur le corps : pour cet effet, ils placent à un pied du corps du défunt une claie extrêmement forte, qu'ils couvrent de

feuilles de plane, sur lesquelles ils jettent la terre.

Les *Achaguas* pratiquent la même cérémonie à la mort de leurs capitaines et de leurs caciques, avec cette différence que la dernière couche de la fosse est de terre-glaise bien foulée ; comme cette terre se fend en se séchant, il ont soin de boucher les crevasses qui se forment, afin d'empêcher que les fourmis n'aillent inquiéter le mort.

Chez les Caribes, dès que le chef a terminé sa carrière, on met son corps dans un hamac de coton, suspendu par les deux extrémités. Les femmes du défunt se placent autour, et se relèvent alternativement. Comme il fait extrêmement chaud, le cadavre n'est pas vingt-quatre heures dans cet état sans se corrompre, ni attirer une quantité prodigieuse de mouches. Ces malheureuses femmes sont obligées de les chasser pendant quarante jours, sans souffrir qu'aucune s'arrête sur le corps. Lorsque le tems marqué pour la pompe funèbre est arrivé, les enfans et les parens du défunt mettent à côté du corps l'arc, le sabre et le bouclier que ce cacique portait à la guerre, et obligent la plus âgée de ses femmes à se laisser enterrer avec lui toute vive. La cérémonie achevée, le fils aîné du défunt

se met en possession de l'héritage de son père, et épouse toutes ces femmes, excepté sa propre mère, qui, par un privilège spécial, a été inhumée avec son mari. L'année révolue, ils ramassent les os, et les enferment dans une boîte, qu'ils suspendent dans l'endroit le plus apparent de leur demeure, pour ne point en perdre le souvenir.

Plusieurs nations accompagnent les convois funéraires d'une musique lugubre et bisarre, composée d'espèce de bassons et de flûtes de différentes grosseurs, faites avec des roseaux. Tous les hommes qui sont invités à cette fête funèbre se munissent de ces sortes de bassons et de flûtes, et lorsque tous le cortège est arrivé au lieu de la sépulture, les jeunes gens s'asseyent d'un côté et les filles de l'autre. Les hommes se placent derrière les garçons, et les femmes derrière les filles. La veuve ou le veuf commence alors la cérémonie en s'écriant d'un ton lamentable, accompagné de larmes : *Malheureuses* ou *malheureux que nous sommes! Elle est morte*, ou *il est mort*, *malheureux que nous sommes*! Tous les assistans répètent en chœur les mêmes paroles, et sur le même ton ; ce qui, joint au son des instrumens et aux cris des femmes et des enfans, soutenus des bassons, forme la musique la plus lugubre qu'on puisse s'imaginer.

Peut-on traiter de sauvages et de barbares des peuples qui ont un respect religieux pour leurs morts ? Ces épithètes injurieuses, nous ne saurions trop le répéter, conviennent bien mieux à ces prétendues nations policées, qui se hâtent d'enterrer sans cérémonie leurs amis et leurs proches, portés au dernier monument d'une manière ignoble par de vils mercenaires, et les confondent tous dans une même fosse, comme s'ils les jetaient à la voierie.

Il est des nations Indiennes qui portent le deuil de leurs parens. Les *Jiraras*, les *Ayricas*, et quelques autres, se frottent le corps d'une liqueur noire, faite avec l'infusion d'un fruit appelé *Jagua*, qui est si forte et si tenace, que de long-tems il est impossible de l'effacer. La femme, les enfans, les frères et sœurs du défunt se teignent de cette infusion depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui les rend aussi noirs que des Nègres. Les parens au second degré ne se peignent que les pieds, les jambes, les bras, et une partie du visage ; et les autres se bornent à s'en frotter les pieds et les mains, et à s'en moucheter le visage. Leur deuil solemnel dure un an, et pendant ce tems-là il ne leur est pas permis de se marier.

CHAPITRE VIII.

Découverte de la Guiane, établissement des Espagnols dans cette contrée. — Description générale et particulière.

A peine les Espagnols s'étaient-ils rendus maîtres du Pérou et de l'empire du Mexique, que l'Europe retentit du bruit des richesses réelles ou idéales accumulées, disait-on, dans le continent de la Guiane. On le représentait comme rempli de mines d'argent beaucoup plus fécondes que celles du Potosi ; la plupart de ses rivières roulaient des paillettes d'or ; leur sable n'était presqu'autre chose que des parcelles de ce précieux métal, dont une ville était entièrement bâtie, sur le bord d'un lac immense, rempli lui-même de ce métal, si nécessaire aux Européens, et qui est presque leur Dieu. Non-seulement on plaçait dans ce continent merveilleux, des mines de diamans et d'émeraudes, mais des montagnes entières en paraissaient formées et jetaient au loin un éclat que l'œil avait peine à soutenir. En un mot, peu s'en fallut que l'imation exaltée des Espagnols et des Portugais ne fît entrer dans la description de ce pays

toutes les peintures magnifiques et romanesques des riches et brillans palais élevés par les Fées et les Génies. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est de voir un grave et estimable navigateur Anglais, le chevalier Guillaume Raleigh, malgré le caractère froid et réfléchi de sa nation, adopter ces brillantes chimères, et les donner comme des réalités.

Ce qu'on ne saurait révoquer en doute, c'est que la Guiane est un superbe pays, où la nature semble avoir pris plaisir a prodiguer tous ses dons, et qui renferme des richesses bien plus précieuses que l'or, l'argent, les pierries; c'est-à-dire les productions les plus utiles au commerce, devenues d'une nécessité indispensable à l'Europe, depuis la découverte du nouveau monde. Il en est de même de Cayenne, partie du continent de la Guiane, ainsi que nous le dirons en son lieu.

Mais dans le transport irréfléchi qui leur fesait chercher la possession de richesses imaginaires, les premiers navigateurs s'écartèrent long-tems de la Guiane, en s'opiniâtrant à vouloir y pénétrer par le fleuve des Amazones ou celui de l'Orenoque; tandis que la route la plus sûre était celle des côtes qui sont entre l'embouchure de ces deux fameuses rivières.

Dès l'an 1498, Christophe Colomb s'étant avancé vers le sud des îles Antilles, découvrit, le 10 août, l'île de la Trinité, et le lendemain il eut connaissance du continent voisin, ou d'une partie de la Guiane, qu'il nomma Terre de Paria, d'après les Indiens de la côte. Ce fut dans ce même voyage qu'il s'engagea dans une embouchure de l'Orenoque, qu'il appela *Boca del Drago*, la Bouche du Dragon.

En 1499, Alphonse Ojeda, gentilhomme Espagnol, accompagné d'Améric Vespuce, Florentin, qui eut la gloire de donner son nom à l'Amérique, quoiqu'il ne l'eût point découverte, et de Jean de la Cosa, le plus habile pilote qui fut alors en Espagne, aborda au continent de l'Amérique, à deux cents lieues à l'Orient de l'Orenoque, et parcourut toute la côte en s'avançant vers l'ouest. Mais ce voyage ne donna qu'une connaissance très-imparfaite de la Guiane.

Diégo de Ordaz, Espagnol, entreprit, en 1535, d'entrer dans les embouchures de l'Orenoque ; ses efforts furent inutiles, il y perdit même une partie de ses vaisseaux et de son monde.

Le mauvais succès de cette entreprise, loin de le décourager, ne fit que l'animer davantage à la découverte d'un pays où l'on disait que l'or était aussi commun que

les pierres ; il se hasarda encore dans les embouchures du vaste fleuve qui semblait opposer une barrière insurmontable ; il y pénétra enfin, et le remonta fort avant, puisqu'il vint mouiller jusques dans l'embouchure de la Méta, rivière considérable qui se décharge dans l'Orenoque, à plus de 400 lieues de l'endroit où il se jette dans la mer. Mais ce ne fut pas sans essuyer bien des fatigues et des peines, car il perdit presque tous ses vaisseaux, et la plus grande partie de son monde, dans les différens combats qu'il se vit obligé de livrer aux Indiens. Il fut trop heureux de redescendre le fleuve, sans avoir pu faire aucun établissement.

Malgré ces entreprises désastreuses, les Espagnols ne renoncèrent point à en tenter de nouvelles. Il s'était répandu un bruit, que dans l'intérieur de ces vastes pays il y avait une contrée qu'on nommait *el Dorado*, du nom de ce métal qu'on croyait voir par-tout dans cette espèce de terre promise, qui renfermait des richesses immenses en pierres précieuses, et une ville dont les toîts et les murailles étaient d'or massif ; on ajoutait qu'il y avait un lac aussi grand qu'une mer, nommé *le lac de Parima*, dont les sables étaient remplis de poudre et de grains d'or. Ces bruits, quoique peu fondés, avaient séduit la multi-

tude, toujours disposée à croire au merveilleux ; et d'ailleurs les hommes avides ont une soif insatiable de l'or. Aussi, de fameux capitaines Espagnols s'empressèrent-ils à entreprendre de nouveau la découverte du Dorado, et des trésors de l'Orenoque.

Queseda, qui était dans le nouveau royaume de Grenade, limitrophe de la Guiane, envoya pour cette découverte, Antoine Berreo, qui, étant arrivé à l'Orenoque, perdit presque tous ceux qui l'accompagnaient, et mourut lui-même avant que d'avoir pu achever son entreprise.

Gonzale Pisare, frère du conquérant du Pérou, nommé gouverneur de la province de Quito, leva des troupes pour aller à la découverte de ce fameux pays, dont la réputation croissait de jour en jour, malgré le sort malheureux de tous ceux qui avaient entrepris d'y pénétrer. Il partit de Quito les derniers jours de décembre 1539, avec 400 Espagnols, 4,000 Indiens, et des provisions de toute espèce; il prit sa route par les Andes ou Cordillières, et traversa des déserts affreux. Il essuya des fatigues inouies, courut les plus grands dangers, erra dans des pays inconnus, et fut enfin forcé d'abandonner la recherche de cette prétendue ville d'or, chimère que pour-

suivaient tant d'hommes avides de richesses. Mais, voulant faire d'autres découvertes, il prit sa route vers le sud. Les vivres vinrent à lui manquer; il chargea François Orellana, qu'il avait nommé commandant d'un brigantin construit pour descendre une rivière assez considérable, de lui aller chercher des provisions, mais avec injonction expresse de ne pas trop s'éloigner.

Orellana, entraîné par la force du courant qui lui fit faire plus de cent lieues en trois jours, sans voile ni rame, entra dans une rivière encore plus grosse et plus rapide, c'était le Maragnon ou l'Amazone. Il prit la résolution peu délicate d'abandonner son commandant, et de suivre le cours de cette nouvelle rivière.

Gonzale Pisare, privé de son brigantin et des secours qu'il en attendait, se trouva dénué de tout moyen de subsister, vit périr presque tous ceux qui l'accompagnaient, et revint à Quito avec bien de la peine, désespéré du mauvais succès d'une entreprise dont il avait conçu les plus hautes espérances.

A l'égard d'Orellana, il descendit la rivière des Amazones jusqu'à la mer, revint en côtoyant la Guiane, et arriva à l'embouchure de l'Orenoque et à l'île de la Trinité, d'où il passa en Espagne rendre

compte de ses découvertes. Mais, au bout de dix-huit ans, cet officier infidèle fut puni de sa trahison : il périt avec trois vaisseaux qui lui avaient été confiés en Espagne, sans avoir pu découvrir l'embouchure de sa rivière.

Pendant que ces choses se passaient en Amérique, Diégo de Ordaz, qui avait remonté le premier l'Orenoque, ainsi que nous l'avons dit, revint d'Espagne avec des lettres de l'empereur Charles-Quint, par lesquelles ce prince accordait à lui seul le droit et la liberté d'aller à la recherche du Dorado, et de suivre les découvertes faites sur l'Orenoque. Ordaz fit de grands préparatifs pour cette expédition, et remonta le fleuve pendant quelque tems ; mais ses succès se bornèrent à fonder une ville sur la rive orientale de l'Orenoque, près de l'embouchure de la rivière de Carony, à soixante lieues de l'entrée de l'Orenoque, et il la nomma *Saint-Thomas de la Guiane.*

Cette ville, premier établissement des Espagnols, n'a jamais été fort considérable; dans son état le plus florissant, elle ne contenait pas au-delà de cent cinquante maisons. Néanmoins les Espagnols ne laissèrent pas que d'en tirer de grands secours, tant par la culture du tabac, qui y réussit très-bien, que par la quantité de bestiaux

qu'ils y élevèrent avec facilité, et qui s'y multiplièrent considérablement, par la bonté et l'abondance des pâturages. Ces différens objets de commerce, très-avantageux, excitèrent l'envie des autres nations de l'Europe.

Les Anglais et les Hollandais vinrent en différens tems attaquer cette ville, et la ruinèrent souvent; les Hollandais sur-tout, en 1579, la réduisirent en cendres. Une partie des habitans, à cette époque, se retira à Comana, et l'autre rebâtit la ville sur le même côté du fleuve, mais à dix lieues au-dessus de l'endroit où était l'ancienne. Ils construisirent un petit fort pour sa défense.

Cette cité, dite Nouvelle-Guiane, ne fut pas d'abord bien peuplée; mais elle s'est augmentée avec le tems. Les habitans ont fait venir de Comana des bestiaux et des jumens qui ont beaucoup multipliés, et dont ils tirent un profit considérable. Ils ont semé du tabac et planté des arbres fruitiers. Un chemin qu'on a fait de cette ville à Comana, achève d'en rendre le séjour fort agréable. Depuis cet établissement, les Espagnols en ont fait plusieurs autres du même côté en remontant le fleuve, où ils ont établi des missions, espèce de paroisses

ou villages, habités par les Indiens des nations voisines, qu'ils y ont attirés.

C'est à cette partie de la Guiane que l'on donne le nom *de Guiane Espagnole*; elle comprend les bords de l'Orenoque, et plus avant dans l'intérieur du pays, jusqu'à cette chaîne de montagnes qu'on trouve à environ quatre-vingt lieues au midi de l'Orenoque; c'est de cette chaîne de montagnes que sort un grand nombre de rivières qui viennent se décharger dans l'Orenoque, et arrosent ces belles plaines et ces vastes forêts qu'on trouve entr'elles et le fleuve. Ces montagnes s'approchent en quelques endroits assez près du fleuve; mais elles s'en écartent vers son embouchure, en s'avançant jusqu'au bord de la mer, près de la rivière de Pomaron : de sorte qu'elles séparent naturellement la Guiane espagnole de la Guiane Hollandaise. Cette première a quarante lieues de côtes au nord.

Les Espagnols, quoiqu'établis dans la ville de Saint-Thomas, ne cessèrent pas de chercher à pénétrer dans l'intérieur de la Guiane, toujours pour y découvrir cette merveilleuse ville aux toîts d'or, qui semblait fuir devant eux, et ce lac de Parimé, non moins extraordinaire en richesses.

En l'année 1593, Domingo de Vera, lieutenant pour dom Antonio de Berreo,

dont nous avons parlé plus haut (1), étant parvenu assez avant dans les terres, fit assembler tous ses soldats en ordre de bataille, et prit possession du pays au nom du roi d'Espagne. « Amis, dit-il à ses soldats, vous » savez quels soins je me suis donnés pour » découvrir le puissant état de la Guiane, » le riche royaume del Dorado : voici le » moment d'en recueillir le fruit. Ainsi, je » vous charge, vous, dom François Ca- » rillo, mon lieutenant, de lever cette » croix, qui est à terre, et de la tourner » vers l'orient. » Carillo obéit, toute l'armée se mit à genoux, fit sa prière ; le général prit une tasse pleine d'eau, et la but. on lui en présenta une seconde, il en jetta l'eau à terre aussi loin qu'il lui fut possible, tira son épée, et coupant l'herbe qui était autour de lui, et des branches d'arbres, il prononça ces paroles : « Au nom de Dieu, » je me rends maître de cette contrée » pour ma nation, et pour le roi, mon » souverain seigneur. » Après quoi l'on se remit à genoux, et tous les assistans s'écrièrent qu'ils défendraient cette conquête, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Telle fut la cérémonie ridicule par laquelle

---

(1) Voyez ci-dessus, pages 60—70.

les Espagnols s'imaginèrent avoir acquis des droits sur cette partie du continent Américain, toute inconnue qu'elle leur était, et quoiqu'il ne leur fût pas même possible d'y pénétrer. Plusieurs nations de l'Europe, depuis cette époque, ont eu raison de regarder ce pays comme une propriété de tous ceux qui peuvent l'occuper, et elles ne se sont point fait une loi barbare de massacrer les habitans indigènes de ces pays.

Le général Domingo de Vera s'avança deux lieues plus loin, et arriva dans un village, où il fut traité avec beaucoup d'amitié par le cacique, qui lui fit présent de quantité d'or. Sur la demande qu'on lui fit d'où il tirait ce métal, il répondit : « Nous » le trouvons dans une province voisine ; » il y abonde tellement, que pour s'en » procurer, il suffit d'arracher l'herbe avec » sa racine et la terre qui tient après ; on » jette l'une et l'autre dans de grands vais- » seaux ; quand on les a bien lavées, on » en tire l'or le plus pur. »

Tous les habitans de ce village en avaient des plaques sur l'estomac, et des pendans d'oreilles. Le cacique ajouta que si on voulait lui apporter des haches, des sabres ou des couteaux, il donnerait, en échange, des lingots d'or. On lui en fit venir aussi-

tôt, et pour chaque instrument de fer, il donna un morceau d'or fin, de la grosseur du bras, pesant vingt-cinq livres. Le général se rendit maître de sa joie ; il affecta de jeter à terre ce petit trésor, et de le faire relever d'un air indifférent ; sa troupe eut aussi l'attention de ne témoigner aucun empressement à la vue de toutes ces richesses.

A cette époque, les Espagnols ne s'entretenaient, à Carthagène, que de la découverte del Dorado. Un d'entr'eux écrivit à l'un de ses amis, qu'il était arrivé une frégate avec une statue gigantesque d'or massif, du poid de quarante-sept quintaux. C'était, disait-on, la divinité d'une grande province, dont les habitans, ayant pris la résolution d'embrasser le christianisme, avaient commencé par se défaire de leur idole.

Un navigateur anglais, le capitaine Keymis, qui avait été de la première expédition du chevalier Raleigh, ajoute son témoignage à toutes ces fanfaronnades espagnoles ; il dit, dans la relation de son voyage, que la nation des *Amapagotos*, habitant aux environs de l'Orenoque, possède des figures d'or massif d'une incroyable grosseur.

Laissons toutes ces illusions de la cupidité humaine ; et pour faire connaître la

Guiane à nos lecteurs, que la vérité seule guide nos pinceaux.

La Guiane, en général, est une vaste contrée de l'Amérique Méridionale, située entre la rivière des Amazones et celle de l'Orenoque, les deux plus grands fleuves de l'Amérique, et peut-être de tous les continens. Elle est à l'orient du Pérou, sous la ligne équinoxiale, et en-deçà, depuis deux degrés de latitude septentrionale, jusqu'à huit degrés, et vers les cinquante-deux degrés de longitude. Ses bornes sont, du côté du nord, l'Orenoque ; et du côté du midi, l'Amazone, qui la sépare du Brésil ; à l'orient, la mer baigne ses côtes ; et à l'occident, elle est bornée par Rio-Négro, grande et belle rivière qui joint le fleuve des Amazones à celui de l'Orenoque : ainsi la Guiane, renfermée dans ses bornes, est une île qui peut avoir au moins deux cents lieues du nord au sud, et plus de trois cents lieues de l'est à l'ouest, ayant pour frontières le Pérou, le Brésil et la Nouvelle - Grenade. Des géographes lui donnent 450 lieues de longueur sur une largeur de 300 lieues. Elle termine à l'ouest l'immense continent de l'Amérique méridionale. L'intérieur en est peu connu et presque point fréquenté par les Européens, à cause de ses déserts, de ses forêts épaisses,

impénétrables , qui ont jusqu'à cent lieues d'étendue. Néanmoins , cet intérieur est beau , fertile , à quelques exceptions près , et peuplé de nations Indiennes très-nombreuses , dont on sait à peine les noms , et qui n'ont de communication qu'avec celles voisines des côtes ou des grandes rivières. Ses côtes sont beaucoup mieux connues , elles s'étendent depuis le Cap de Nord jusqu'à la grande embouchure de l'Orenoque , et renferment , dans cet espace , plus de 250 lieues.

Il semble que cette vaste portion de terre soit composée des débris de matières volcaniques , ou de la destruction d'un ou plusieurs volcans , qui , dans des tems où ne saurait remonter notre histoire , enflammaient et ravageaient ces contrées , ainsi que celles des Cordillières. On observe que les terres n'y sont pas rangées par couches , mais mêlées sans ordre et au hasard ; les angles saillans des collines ne répondent point aux angles rentrans des hauteurs correspondantes ; on n'y voit point de cailloux ; les pierres n'y sont que des morceaux de laves qui commencent à se décomposer ; indices des feux souterreins qui l'ont autrefois boulversée. Le sol , en divers lieux , en est stérile ou presque couvert des eaux d'un grand nombre de ruis-

seaux ou de rivières, qui forment, en plusieurs endroits, des lacs et des marécages. Ses rives sont riches et fécondes; leur aspect fait présumer, avec raison, que si l'on séchait les terres submergées, et que l'on défrichât les autres, elles récompenseraient à l'infini les travaux des cultivateurs. Le limon que déposent sans cesse sur leurs rivages de grands fleuves y est gras et produit en quelques années des arbres superbes, et sur-tout des paletuviers, espèce de mangliers, qui, en peu de tems, y forment des vastes forêts couvertes de cinq pieds d'eau dans les inondations, et d'une vase inaccessible quand ces inondations se sont retirées; quelquefois les forêts de paletuviers sont emportées par les vagues qui ne cessent de les heurter avec violence. Une côte de 400 lieues, qui s'étend de l'Orenoque au Maragnon ou Amazone, est bordée de ces paletuviers, détruits et renouvelés tour-à-tour par les eaux, la vase et le sable : derrière cette bordure sont des prairies ou savanes, inondées dans la saison des pluies, qui souvent demeurent des marais dans la belle saison; les eaux infectes et croupissantes n'y produisaient jadis que des reptiles incommodes ou vénimeux; mais, à mesure que la culture s'étend, ces animaux disparaissent et l'air se purifie.

Sur les côtes de la partie française, à quatre lieues au large de l'embouchure de la rivière de Kourou, on trouve trois petits îlets, que l'on nomme *les Iles au Diable*, à cause que ce ne sont que des rochers stériles et dangereux, sur lesquels se rassemblent beaucoup d'oiseaux de mer de différentes espèces.

Il y a des côtes fort basses, toujours noyées des eaux de la mer, vers l'embouchure de l'Orenoque ; elles ne sont habitées que par des Indiens, obligés, faute de pouvoir bâtir leurs maisons sur un terrein élevé, de construire leurs huttes sur des arbres, ou elles ressemblent mieux à des nids de gros oiseaux qu'à des retraites d'hommes. Nous avons décrit plus en détail, dans un autre chapitre, ces étranges demeures (1).

La Guiane étant possédée aujourd'hui par les Espagnols, les Portugais, les Hollandais et les Français, on doit la diviser en quatre parties, suivant l'étendue des possessions de chaque nation voisines. Les Anglais tentèrent plusieurs fois de s'y établir; mais ils en furent toujours expulsés.

---

(1) Voyez page 47.

CHAPITRE IX.

Des possessions des Portugais dans la Guiane.

Les Portugais se contentèrent long-tems de s'être établi dans le Brésil. Ce pays fut découvert en 1500 par Alvarez Cabral, amiral portugais, qui, pour éviter le calme de la côte d'Afrique, prit le large, et vit au couchant une terre où la tempête le força de chercher un asile. Il le nomma *Sainte-Croix*; mais bientôt après on lui donna le nom de *Brésil*, d'après les Indiens, et à cause de l'abondance du bois de teinture qu'on y trouva, qui était déjà connu en Europe sous ce nom avant la découverte de ce pays, dont les côtes s'étendent environ 660 lieues.

Ce ne fut guère qu'en 1654 que les Portugais établirent leur domination sur les bords de l'Amazone; les jésuites s'enfoncèrent dans les forêts qu'arrose ce fleuve; et en 1766 ils y avaient rassemblé dix mille Indiens, distribués en trente-six bourgades, douze sur le Napa, et vingt-quatre sur l'Amazone; quelques-unes étaient éloignées de 150 à 180 lieues. La population n'y peut être nombreuse; les hommes y sont faibles, les femmes peu fécondes; le climat

n'est pas sain ; le pays est souvent submergé ; les bourgades trop éloignées ne peuvent être d'aucun secours l'une à l'autre. Ces mêmes inconvéniens sont aussi très-nuisibles aux Portugais. En général le pays, situé près des côtes, est assez bas ; mais il est par-tout agréable : c'est une alternative riante de grandes prairies et de forêts immenses dont les arbres sont toujours verds. En tirant vers le couchant et dans l'intérieur des terres on voit des montagnes d'où sortent d'innombrables sources, qui forment des lacs et plusieurs grands fleuves qui viennent se jeter dans celui des Amazones, ou dans Rio de la Plata : les autres, coulant du couchant au levant, se rendent dans l'Océan. Ces derniers, fort nombreux, sont les plus utiles, c'est par eux que les Portugais font mouvoir leurs moulins à sucre, ce sont eux encore, qui, se répandant sur le pays, l'arrosent et lui donnent une fertilité admirable. La partie septentrionale du Brésil, située presque sous la ligne, et enclavée dans le continent appelé Guiane, est sujette à de grandes pluies, à des vents qui ont leurs périodes réguliers ; ils commencent en mars et en septembre ; des tourbillons, des ouragans mêlés de fortes pluies en sont les avant-coureurs. La partie méridionale jouit d'un

climat plus tempéré, d'un air plus sain qu'aucun des pays situés sous la Zone-Torride, avantage qu'elle doit aux vents frais de la mer, ou qui descendent des montagnes élevées, couvertes de neiges, et plus frais encore que ceux qui viennent de l'Océan,

La Guiane Portugaise comprend les terres situées aux environs des côtes occidentales et septentrionales du fleuve des Amazones, depuis le cap du nord jusqu'à Rio-Négro, borne de ses derniers établissemens.

Ce ne fut qu'en 1688 que les Portugais s'approchèrent du Cap de Nord ; ils bâtirent le fort Saint-Antoine sur la rivière d'*Arwary* ; mais il fut renversé en 1691 par les marées ou la barre de la rivière des Amazones. Dans la même année 1688, ils vinrent s'établir à Macapa, sur les ruines d'un fort que les Français avaient abandonné, et où ils avaient laissé quatre pièces de canon, plusieurs boulets et des balles de mousquet. Les Français s'en plaignirent comme d'une usurpation ; et les Portugais reconnaissant la justice de ces plaintes, s'obligèrent, par le traité de Lisbonne, en 1701, de détruire leur fort de Macapa ; mais ils le rétablirent bientôt après. Par le traité d'Utrecht, de 1713, la France leur

céda la partie méridionale de la Guiane, située aux environs du Cap de Nord et du fleuve des Amazones. Depuis cette époque ils poussèrent leurs entreprises dans l'intérieur du pays ; ils osèrent même faire des courses vers Cayenne. En 1723, ils firent un abatti jusques sur les bords de la rivière d'Oyapok, où ils élevèrent un poteau avec les armes du roi de Portugal, qu'ils gravèrent aussi sur des rochers. Mais elles n'y restèrent pas long-tems, sans que le gouvernement français donnât ordre qu'elles fussent effacées et enlevées.

CHAPITRE X.

Etablissemens des Hollandais à la Guiane, sur la rivière de Surinam. — Richesse de ces possessions.—Industrie étonnante qu'ils y ont déployée. — Particularités curieuses sur la vie et les mœurs des Créoles Bataves. — Animaux, Plantes, Arbres, Reptiles, Insectes les plus dignes de remarques.

On appelle Guiane Hollandaise cette partie de côte qui s'étend depuis la rivière de Marony jusqu'à celle d'Essequebé. La principale colonie des Hollandais dans ces contrées fut d'abord celle de Surinam, et

ensuite celle de Berbiche. Après y avoir formé des établissemens, ils suivirent le cours des autres rivières, et pénétrèrent assez avant dans les terres, où ils formèrent des habitations. La Guiane Hollandaise est bornée à l'orient par le fleuve Marony, au couchant par le Poumaron; la mer et des contrées inconnues que les Espagnols s'attribuent, la bornent au midi et au nord. Elle a plus de 140 lieues de côte. Sa profondeur dans les terres n'est point fixée. Le Surinam en est le fleuve le plus considérable, et donne son nom à toute la colonie. L'embouchure de cette rivière a des bancs de sable, mais qui sont couverts de trois brasses d'eau lorsque la marée est haute. Elle a environ une lieue de largeur, qu'elle conserve depuis son embouchure jusqu'au confluent de la rivière appelée Commewine, qui se jette dans celle de Surinam. Au-dessus de leur confluent, elles ont chacune près d'une demi-lieue de largeur, et sont si profondes, qu'elles peuvent porter les plus gros bâtimens, jusqu'à trente lieues au-delà. La rivière de Surinam vient de fort loin dans les terres, et l'on n'a pas encore remonté jusqu'à sa source. A 40 lieues de son embouchure, on trouve des cataractes qui interrompent entièrement la navigation; et le pays est si cou-

vert de bois, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer ; il est aussi hérissé de montagnes difficiles à traverser.

L'entrée de la rivière de Poumaron, éloignée de vingt-quatre à vingt-cinq lieues de la grande bouche de l'Orenoque, est à peine large d'une demi-lieue ; les terres y sont vastes et couvertes d'arbres ; tous les vaisseaux peuvent y entrer. Le moins d'eau qu'on trouve à son embouchure est sept à huit brasses, fond de vase, qui vont toujours en augmentant, à la distance de quatre et cinq lieues, jusques à quarante brasses. La pointe orientale qui est à l'entrée s'appelle le cap de Nassau. A six lieues de ce cap, du même côté, est le fort de la Nouvelle-Zélande. Il est à quatre bastions, mais peu considérable. Les sources de la rivière de Poumaron ne sont pas connues, les Hollandais ne l'ayant remontée que trente ou quarante lieues. Il est probable qu'elle sort de cette chaîne de montagnes qui court le long de l'Orenoque jusqu'à la mer.

La rivière d'Equessebé est beaucoup plus grande et plus considérable que celle dont nous venons de parler, mais l'entrée n'en est pas si facile, quoiqu'elle ait plus de trois lieues de large, attendu qu'elle est remplie d'îles et de bas-fonds, entre lesquels

on trouve des passes pour les plus grands vaisseaux. Ces îles sont toutes très-basses et fort boisées. La plupart sont longues d'une ou deux lieues, mais extrêmement étroites. Lorsqu'on a dépassé ces îles, on en voit une autre rangée, qui semble barrer la rivière ; mais en les rangeant du côté de l'est, on trouve un canal profond. Ensuite, la rivière se retrécit de plus de moitié ; et son cours est embarrassé de petits îlots, assez près les uns des autres, parmi lesquels cependant, avec un peu de précaution, les vaisseaux peuvent remonter jusques vis-à-vis le fort, bâti dans une petite île. S'ils continuent de voguer plus loin, ils sont arrêtés par des sauts ou cascades. Un grand nombre de rivières se jettent dans l'Essequebé ; en remontant vingt lieues l'une d'elles, nommée *Sibarona*, on rencontre une mine de cristal.

La rivière de Berbiche est à vingt lieues de celle d'Essequebé ; elle a près d'une lieue de large à son embouchure, divisée en deux passes, dont une seule est praticable. Le terrein des deux côtés est bas et charme la vue par la verdure de ses arbres. Les habitations sont répandues à droite et à gauche dans l'espace de plus de trente lieues ; celles qui sont le plus proche de la

mer en sont éloignées au moins de quinze lieues : le terrein , bas et marécageux , a forcé de remonter aussi avant pour découvrir un terrein propre à l'agriculture.

Les Hollandais ont trouvé dans ces cantons plusieurs nations d'Indiens , auxquels ils ont été forcés de faire la guerre , et qui ont causé de grands dommages à leurs habitations les plus éloignées ; mais ils en ont détruit quelques-unes, et en ont engagé d'autres à demeurer tranquilles et à vivre avec eux en bonne intelligence.

Ils ne sont point les premiers fondateurs de ces établissemens , qu'ils ont rendu si florissans depuis qu'ils en sont devenus les maîtres. Après des tentatives infructueuses faites par leurs plus célèbres navigateurs , les Anglais parurent abandonner la Guiane. Mais jaloux des Français , qui depuis long-tems venaient y commercer , et y avaient des possessions considérables , ils résolurent de partager tant d'avantages. Ils profitèrent , pour cet effet , d'une circonstance qui leur parut favorable. Les Français avaient fait un établissement , en 1640 , sur la rivière de Surinam ; mais trouvant le pays trop marécageux et malsain , ils l'abandonnèrent. Les Anglais n'en furent pas plutôt informés , qu'ils vinrent s'y établir , et aux bords de quelques

autres rivières voisines, même de celle de Marony.

Ces établissemens faibles et nouveaux ne restèrent pas long-tems entre leurs mains; les Hollandais, qui enviaient aussi le commerce de la Guiane qu'on vantait beaucoup alors, et cherchaient à réparer l'affront qu'ils venaient d'éprouver d'avoir été chassé du Brésil, saisirent l'occasion de la guerre qu'ils avaient avec les Anglais, et vinrent, en 1666, s'emparer de Surinam et des autres postes qui appartenaeint à la Grande-Bretagne. Cette conquête fit peu de sensation à Londres. Le cabinet de Saint-James en fesait même si peu de cas, qu'en 1668, Charles II céda facilement cette colonie aux Hollandais; ce traité n'eut pourtant son entière exécution, qu'après la conclusion de la paix de 1674.

Ce pays était alors effectivement fort mal-sain, par la multitude d'épaisses forêts qui empêchaient le vent et le soleil de le dessécher. Cependant quelques habitans de Zélande, sous la protection des états de cette province, y allèrent former des établissemens. Leur industrie, leur travail prodigieux, les nombreux abattis qu'ils firent, leur activité à dessécher le terrein, changèrent, pour ainsi dire, le climat, et rendirent cette contrée beaucoup plus saine

qu'auparavant : tant il est vrai que l'homme intelligent et laborieux peut surmonter tous les obstacles que lui oppose la nature. On vit que cette terre était excellente pour produire la canne à sucre.

La nation Hollandaise, destinée à cultiver des marais par la position où elle se trouve en Europe, et à faire naître des campagnes fertiles, où les autres peuples ne voient qu'un terrein ingrat, porta à Surinam le génie de son pays, l'art industrieux et pénible de couper des terres en canaux, de dessécher des lacs, de fertiliser des plaines marécageuses, et elle fit naître tout-à-coup, comme à Batavia, une nouvelle Amsterdam. Les forêts furent éclaircies à coups de haches ; on les perça en différentes routes, pour que les vapeurs si funestes aux premiers colons pussent se dissiper ; on préserva les terres des inondations par une digue d'une hauteur proportionnée ; par une écluse que ferment les eaux du dehors, qu'ouvrent celles du dedans. Sur un sol humide et bourbeux, elle bâtit un fort nommé Zélandia, proche de la ville de Paramaribo, capitale de toute la colonie, et de riches habitations s'élevèrent aux environs. Cet établissement, accru par des Français réfugiés, lors du malheureux édit de Nantes, s'est étendu

du nord au sud ; des juifs y apportèrent aussi leur inttelligence. Le commerce de ces cantons devint très - considérable en sucre , et bientôt après en café.

Dans l'intervalle de ces heureux succès, les états de Zélande transportèrent cette colonie à la compagnie des Indes occidentales ; mais celle-ci ne se trouvant pas en état d'y envoyer tous les secours nécessaires, elle prit le parti d'en céder un tiers aux magistrats d'Amsterdam ; un autre à M. Daarssens , seigneur de Sommelsdyk , et ne s'en réserva que le troisième tiers. Cette association fut cause qu'on nomma cette colonie la societé de Surinam , parce qu'elle appartenait à trois co-seigneurs, qui étaient la compagnie des Indes occidentales , la ville d'Amsterdam , et M. de Sommelsdyk , mais la souveraineté en appartint aux états-généraux. Depuis cet arrangement , plusieurs familles se transportèrent dans ce pays-là , et y firent des plantations de sucre dont elles tirèrent des profits considérables. De si grands avantages , y amenèrent de nouveaux habitans; de sorte qu'en 1689 , on y comptait déjà jusqu'à six cents familles avantageusement établies.

Des succès aussi décidés portèrent les états-généraux à favoriser cette colonie ; ils lui accordèrent , le 23 septembre 1682 ,

un réglement, contenant trente-deux articles, tant en faveur de la compagnie des Indes occidentales, que pour la sûreté de ceux qui avaient passé dans la colonie, ou qui se décideraient à y passer dans la suite. Entr'autres prérogatives, on y accorde à la compagnie le droit de lever trois florins par last ou quatre milliers pesant de tous les vaisseaux qui entreraient dans le port de Surinam, ou qui en sortiraient: une capitulation de cinquante livres de sucre par an sur chaque habitant, blanc ou noir; et deux et demi pour cent de la valeur de toutes les marchandises envoyées en Hollande, ou vendues dans le pays même, pour le droit du poids public. Un autre avantage considérable de la compagnie était celui d'avoir seule le droit de transporter des nègres à Surinam; mais elle était obligée de les y vendre publiquement deux à deux, pour en accommoder tous les habitans, sans aucune distinction. Elle pouvait aussi obliger tous les vaisseaux qui allaient dans ce pays-là d'y transporter chacun douze personnes, moyennant trente florins par tête, tant pour le passage que pour la nourriture; et deux enfans, au-dessous de douze ans, ne payaient que sur le pied d'une grande personne. Il était permis à tous les habitans

de la République d'aller s'établir à Surinam, et d'y négocier, en payant à la compagnie le droit du last, ci-dessus mentionné, et en donnant caution que leurs vaisseaux n'iraient point sur les côtes d'Afrique, ni dans aucun lieu où la compagnie avait seule le droit de trafiquer, et qu'ils retourneraient directement dans les ports de ces provinces. Après avoir payé le droit de last à la compagnie, ils en obtenaient des passe-ports pour faire leur voyage; et afin de favoriser les négocians particuliers, il lui était défendu d'envoyer à Surinam un plus grand nombre de vaisseaux qu'il ne lui en fallait pour y transporter des esclaves.

La colonie de Surinam est gouvernée à Amsterdam par un collège de dix directeurs, dont cinq sont nommés par les magistrats de la ville d'Amsterdam, quatre par la compagnie des Indes, et un par les héritiers Sommelsdyk. Ce collège a un secrétaire; et, quoique subordonné à la compagnie des Indes occidentales, il envoie ses ordres à la régence de Surinam pour l'observation de la police, et de tout ce qui est nécessaire au maintien de cette colonie. Ce sont les directeurs qui envoient un gouverneur à Surinam; mais il faut qu'il soit approuvé par le directoire batave, auquel

il doit prêter serment de fidélité à la république.

Le gouverneur, qui a sous lui un commandant, exerce une autorité suprême dans toute la colonie, au nom de la république batave et de la société administrative, tant par rapport à la police, qu'à l'égard des affaires militaires. Cependant, dans des occasions importantes, il est obligé de convoquer et de consulter le conseil politique, dont il est président, aussi bien que du conseil de justice. Il n'a qu'une voix dans chacune de ces administrations, où rien ne se peut décider qu'à la pluralité des voix. Il dispose, par *interim*, de toutes les charges vacantes, tant civiles que militaires, jusqu'à ce qu'il en soit ordonné autrement par les directeurs de la compagnie. Il donne les ordres qu'il juge convenables au maintien et à la sûreté de la colonie. Mais lorsqu'il s'agit de prendre des mesures pour la défendre contre les attaques ou les insultes des ennemis, il convoque un grand conseil de guerre, composé du commandant, de tous les capitaines, et d'autant de membres du conseil politique, qu'il y a d'officiers militaires. Il y propose tout ce qu'il croit de plus expédient pour la sûreté politique, et il y préside.

M. de Sommelsdyk fut le premier gouverneur de Surinam, depuis la cession que la compagnie des Indes Occidentales en avait fait. Il partit d'Amsterdam le 3 septembre 1683, avec plusieurs navires sur lesquels il y avait trois cents soldats, toutes sortes de munitions de guerre, des vivres, et tout ce qui était nécessaire à l'entretien de la colonie et du fort Zélandia. Quelques années après son arrivée, les soldats se révoltèrent, parce qu'on avait été obligé de diminuer leurs rations, et que les vivres commençaient à manquer, plusieurs mois s'étant écoulés sans qu'aucun bâtiment fut arrivé de Hollande. Dans cette révolte, M. de Sommelsdyk reçut jusqu'à quarante-sept blessures de ces mutins. dont il mourut sur-le-champ, le 19 juillet 1688.

Le commandant Verboone, quoique assez aimé des soldats, fut blessé mortellement d'un coup de feu, et expira au bout de neuf jours. Les soldats rebelles s'emparèrent ensuite du fort, se choisirent des officiers, se rendirent maîtres de deux vaisseaux qui étaient dans la rivière, les pourvurent des provisions qu'ils trouvèrent dans les magasins, et exigèrent trois ou quatre mille florins des bourgeois, pour les exempter du pillage. Ils avaient pris toutes les mesures nécessaires pour leur départ ;

mais comme il y avait trois ou quatre navires dans la *Commewine*, et environ quatre-vingt soldats dans ce quartier-là, le conseil politique leur envoya ordre de descendre au plutôt, et tous les habitans prirent les armes. On attaqua ces séditieux avec tant de vigueur qu'ils furent obligés de se rendre à discrétion, et tout fut pacifié par la mort de huit des plus coupables, dont cinq furent pendus et les autres roués.

La colonie, depuis cette époque, n'a plus été troublée, et elle s'est fortifiée d'une manière formidable contre les ennemis extérieurs, principalement sur la rivière de Surinam, la principale de cette contrée. A deux lieues de son embouchure, il y a de chaque côté une redoute où sont plusieurs pièces de canon, et autant d'hommes qu'il en faut pour défendre ce passage en tems de guerre. Ces redoutes font face aux vaisseaux qui voudraient remonter le fleuve, et avertissent la forteresse, placée à une lieue au-dessus, de se tenir sur ses gardes. On l'appelle le fort d'Amsterdam; elle est située au confluent de deux bras de la rivière, et en face des deux redoutes. Elle ne manque d'aucun des magasins nécessaires pour toutes sortes de munitions. On y a construit jusqu'à des moulins à vent, pour moudre le grain de la garnison. En

tems de paix on n'y entretient guère que cent hommes, sous les ordres d'un capitaine d'artillerie, qui a le titre de commandant.

Pour peu qu'on voulût faire de violence, après avoir passé les redoutes, pour arriver, on pourrait courir de très-grands risques au milieu de ces trois feux. Lorsqu'un vaisseau entre dans la rivière, il doit envoyer son passe-port et faire demander la permission de poursuivre sa route. S'il manque à ce cérémonial, on lui tire un boulet, pour lequel il est obligé de payer quinze florins. S'il persiste, il en reçoit un second dont le prix double, et il est triple au troisième, s'il s'obstine. Un plus long entêtement le ferait couler à fond. S'il obtient le passage, il doit, dès qu'il peut se faire entendre, saluer la forteresse de 9 coups de canon ; et elle, à son tour, lui en rend trois autres pour le remercier.

Une des branches de la rivière, où est construit cette citadelle, a, d'un côté, des plantations de café, de l'autre, des forêts jusqu'à la ville de Paramaribo, près du fort de Zélandia. En continuant de remonter le fleuve, on trouve une infinité de canaux, dont les bords, à la distance de plusieurs lieues, sont ornés d'arbres qui forment une perspective de verdure

perpétuelle. Par-tout où l'on porte ses pas, on respire un air frais et embaumé des plus délicieuses odeurs. Plus haut, on découvre un petit bourg, et au-dessus un village qui ne sont habités que par des juifs. Enfin, à six lieues plus loin est une grande montagne, où des soldats, toujours armés, veillent à la conduite des Indiens. Le long du cours des autres rivières, telles que la Copemane, la Sarameca, la Commowine, la Cotica, la Marawine, etc., ce sont partout des terreins cultivés, des plantations fertiles, de riches habitations, et les plus charmans points de vue.

Les planteurs sont rassemblés dans sept à huit bourgades, situées près des fleuves.

La ville de Paramaribo, capitale de tout ce pays, était anciennement un village d'Indiens. Elle est située, ainsi que le fort, sur la rivière de Surinam, et éloignée d'environ quatre lieues du bord de la mer. Elle ne contient guères que huit cents maisons, ayant chacune un jardin, une belle terrasse, des allées alignées. A l'exception de celles du gouverneur et du commandant, elles sont toutes bâties de bois, mais avec beaucoup de régularité, quoique sans fenêtres, par rapport à la grande chaleur : leurs fondemens reposent sur des briques apportées d'Europe. Ces maisons,

toutes jolies et commodes, du moins les plus apparentes, coûtent depuis cinq jusqu'à vingt-cinq mille florins, tant à cause de l'énorme cherté du bois, que par la nécessité de transporter d'Europe les matériaux nécessaires. La pierre est encore plus rare et plus chère ; et la chaux manque totalement.

On voit, dans presque toutes les rues, des allées d'orangers qui fleurissent deux fois l'année, et répandent en tous tems une odeur des plus suaves. La rade est une des plus belles de l'Amérique ; on y compte souvent plus de quatre-vingt gros vaisseaux, outre une infinité de barques, qui donnent à ce lieu un air très-animé.

Le marché des fruits et des légumes se tient devant la maison de ville, dans une grande et belle place, garnie d'orangers. Le haut de cette maison est destiné au culte religieux. Il s'y fait le dimanche matin en hollandais, l'après-midi en français. Il y a des ministres de l'une et de l'autre nations, à qui l'on donne d'assez bons appointemens. Les luthériens ont une église superbe, et les juifs allemands et portugais deux synagogues. On a aussi établi une espèce d'hôpital, où l'on reçoit les personnes âgées et les orphelins indigens. Il est si bien gouverné, quon n'est point

accablé par cette multitude de pauvres dont fourmillent la plupart de nos villes d'Europe. Les directeurs sont encore chargés de veiller sur ceux qui meurent sans faire de testament : ils avertissent les héritiers, et leur remettent les fonds, après en avoir tiré, pour leur salaire, dix pour cent de provision.

Les seules espèces qui aient cours à Surinam, sont celles de Hollande, à la réserve d'une petite pièce de trois sous, que les Portugais y ont introduite ; c'est la monnaie la plus basse, et l'on ne peût rien aeheter au-dessous de cette valeur. Les repas sont réglés dans les auberges à quarante sous par tête sans le vin, et la bouteille en coûte trente. Le logement n'y est pas cher, parce qu'on ne couche que dans des hamacs.

Les productions les plus communes du pays sont le sucre, le coton, de la gomme, du tabac, du bois marqueté, du bois de teinture. On y recueille de la casse en abondance, et l'on y trouve une sorte de baume excellent pour les plaies nouvelles. Il y a du cacao, un pen de roucou et de la vanille.

Mais la principale branche du commerce est le sucre, dont on fait une immense quantité, que l'on envoie en Hollande, et

qui passe pour valoir dix pour cent de plus que celui de la Barbade. Dans les plantations situées au bord du Demerari on fait trente récoltes successives de sucre sans transplanter les cannes, tandis qu'ailleurs elles ne rapportent que pendant deux ou trois années.

Les cafiers qu'on y a plantés ont très-bien réussi, et produisent une fève aussi estimée que celle du levant. Les habitans en recueillent non-seulement pour leur consommation, mais en envoient beaucoup en Europe.

Le tabac y vient très-bien ; mais il n'est pas si bon que celui de la Virginie ; aussi n'est-il pour l'ordinaire consommé que par les habitans, car tout le monde fume à Surinam, hommes, femmes et enfans.

Il n'était permis qu'aux Anglais, ou à ceux qui dépendent uniquement de la société de Surinam, de faire le commerce dans la colonie. Aucun vaisseau, de quelque nation qu'il fût, pas même ceux des autres états de Hollande, ne pouvaient entrer dans le port pour y négocier. Les Anglais apportaient de la viande, du poisson salé, du tabac en feuilles, des planches de sapin, de la farine, des chandelles, etc. ; ils recevaient en échange de la mélasse pour faire leur rum ; c'etait la seule marchan-

dise qu'il leur fût permis d'emporter ; sans cette condition, l'entrée du port leur eût été interdite. Présentement les Etats-Unis d'Amérique font la plus grande partie de ce commerce.

Les Hollandais, dépendans de la société, fournissent le pays de vin, de bière, de liqueurs fortes, de beurre, de fromage, d'épiceries, de bas, de souliers, de chapeaux, de toile et d'habits : tontes ces choses sont d'autant plus nécessaires, qu'on n'a à Surinam que peu de cordonniers, de charpentiers, de maçons, et qu'un maréchal-ferrant; mais en récompense, on y voit beaucoup de médecins, de chirurgiens et d'apothicaires. Il est vrai qu'on y formait les esclaves à toutes sortes de métiers ; mais comme ils ne servaient que leurs maîtres, les autres étaient obligés d'avoir recours à ce peu d'ouvriers établis dans la capitale. Il est facile de juger que ce petit nombre ne pouvait suffire aux besoins de quatre mille habitans, Européens ou Créoles, tant de la ville que des plantations, sans y comprendre onze ou douze cents hommes de troupes réglées, qui sont au service de la colonie.

On compte dans la colonie de Surinam trois sortes d'habitans, les blancs, les noirs et les naturels du pays. Ces derniers dif-

fèrent peu des autres sauvages ; ce sont les mêmes traits, la même couleur, la même taille, les mêmes ornemens, la même parure. A l'égard des mœurs, ce sont les mêmes vices et les mêmes vertus; même simplicité, même indolence, même cruauté envers leurs prisonniers, même amour pour la liberté, même éloignement pour toute espèce de religion. Ils ont aussi les mêmes usages, les mêmes amusemens, les mêmes cérémonies, les mêmes armes, à-peu-près la même nourriture, mêmes logemens, mêmes occupations. Ils vivent en paix avec les Hollandais, par le soin qu'on a de leur faire rendre justice, et d'empêcher qu'ils ne soient molestés. Ils sont d'ailleurs d'un très-grand secours, et absolument nécessaires dans une infinité d'occasions. Ils le deviendront encore davantage quand la république batave aura déclaré libres tous les nègres de ses colonies.

Les noirs forment la partie la plus nombreuse des habitans de Surinam. Si un maître voulait affranchir son esclave, outre la perte qu'il fesait de son nègre, il était encore obligé d'acheter fort cher des lettres de franchise, sans lesquelles aucun noir ne pouvait être instruit dans la religion chrétienne, ni baptisé. Il fallait, de plus, que l'esclave eût appris une profession, et qu'il

fût en état de gagner sa vie : sans quoi, c'était encore au maître à l'entretenir, de peur qu'il ne fût à charge à la colonie. La religion des nègres esclaves consistait à croire qu'il y a un Dieu; mais ils ne pouvaient s'empêcher en même-tems de se livrer à des superstitions idolâtres. Ils fesaient choix d'un animal qu'ils adoraient, et chaque famille avait le sien, car le fils n'en connaissait pas d'autre que celui de son père. Ce culte absurde ne s'éteint que dans ceux qui embrassent le christianisme.

Lorsqu'un nègre devenait père, il allait prier son maître de lui donner un nom; si c'était une fille, il s'adressait à sa maîtresse. Les premiers mots qu'il leur apprenait à prononcer, étaient, *bon jour, maître*; le premier devoir qu'il leur inspirait, c'était de respecter leurs supérieurs. Ce respect allait si loin, que, quoique très-jaloux de leurs femmes, les nègres se fesaient gloire d'en être trahis si c'était avec leurs maîtres qu'elles se rendaient coupables d'une faiblesse, au-lieu qu'ils les eussent empoisonnées, elles et leurs amans, s'ils se fussent apperçu de quelque liaison, soit avec un Indien, soit avec un Affricain.

Les négresses accouchent avec beaucoup de facilité. Quoiqu'on les appliquât à des ouvrages très-rudes jusqu'au moment de

leur délivrance, elles n'étaient jamais incommodées, et il ne leur arrivait aucun des accidens si communs à nos femmes d'Europe. Une de ces esclaves, pour avoir commis une faute grave, reçut, cinq ou six heures avant que d'accoucher, plus de cinquante coups de fouet sur les fesses, et n'en mit pas son enfant au monde moins heureusement.

Il n'y a point de bête de somme dont la condition soit aussi triste que l'était celle de ces esclaves. Ils étaient obligés de travailler sans relâche, et on les traitait sans miséricorde, lorsqu'ils contrevenaient en la moindre chose aux ordres de leurs maîtres ou de ceux qui avaient inspection sur leur conduite. On ne leur accordait que cinq ou six heures le samedi pour cultiver leurs propres jardins, d'où ils tiraient leur principale nourriture; mais quelquefois, pour les fortifier, les maîtres leur donnaient du poisson salé, et de la chair de vache ou de cheval. Ils couchaient sur de simples planches et sans aucune couverture. Ces rudes traitemens les portaient souvent au désespoir, et à chercher les moyens de se mettre en liberté; et quand ils craignaient d'être pris, ou de ne point obtenir leur pardon, ils se détruisaient eux-mêmes. D'autres souffraient les plus cruels

tourmens avec une fermeté inexprimable. Cependant, comme ils étaient un mêlange de toutes les nations, et presque toujours en dissention entr'eux; il était rare qu'ils formassent une conspiration contre leurs maîtres, dans la crainte d'être dénoncés par quelques-uns de leurs camarades. La plupart d'entr'eux croyant à la métempsycose, ils se consolaient au milieu de leurs peines affreuses, dans l'espérance que la mort les reconduiraït dans leur patrie.

Dans la persuasion où nous sommes que l'esclavage ne peut manquer d'être aboli dans les colonies Bataves, nous regardons déjà comme passés, les maux inouis des nègres de Surinam. Mais cette mesure ne saurait être prise avec trop de ménagement : les Hollandais ne doivent jamais perdre de vue les incendies, les massacres qu'occasionna à Saint-Domingue l'extrême précipitation avec laquelle on y fit cesser l'esclavage.

Il résulte des calculs faits sur le nombre des habitans de Surinam, que celui des noirs se monte à plus de 90,000, sans y comprendre les nègres marrons ou fugitifs. Ces derniers forment un peuple redoutable qui a souvent porté le trouble dans la colonie. Le gouvernement a fait les plus grands efforts pour les ramener

à l'obéissance ; il a mis leur tête à prix ; ils s'en sont vengés en saccageant les plantations pendant la nuit, en excitant les autres esclaves à égorger leurs maîtres, et à les venir joindre. Ils profitèrent de l'avantage du terrein pour multiplier les obstacles et augmenter la difficulté de les poursuivre. Enfin, après des combats multipliés, des torrens de sang répandus, on parvint à faire avec eux un traité de paix, qu'il fallut même acheter par des présens. Voici quelles furent les conditions de ce traité : La régence députa six conseillers et un secrétaire ; et du côté des nègres marrons, il y eut seize chefs de députés, dont six vinrent habiter la capitale, pour servir d'otages avec leurs femmes et leurs enfans. On promit à leur nation de ne plus l'inquiéter, et il fut permis à chacun d'eux de s'établir où il voulut. Mais ils s'engagèrent à ne pas augmenter leur nombre; à rendre les déserteurs qui tenteraient de se joindre à eux ; et à fournir du secours à la colonie en tems de guerre. On leur permit aussi de commercer avecs le blancs, et on convint qu'ils seraient regardés comme une nation voisine et libre, avec laquelle on se proposeit de vivre en bonne intelligence. On compte 26,000 de ces nègres marrons ; ils peuvent devenir encore plus

nombreux; car ils ont presque tous des femmes, et au défaut des négresses, les Indiennes ne les rebutent point.

Les Européens, établis à Surinam, ou ceux qui sont nés de pères Européens, forment la troisième classe des habitans. Il règne entr'eux une liberté que nous ne connaissons point dans nos pays. A la ville comme à la campagne, en compagnie comme dans son particulier, chez autrui comme chez soi, rien n'est plus simple ni moins recherché que la manière générale de se vêtir. L'habillement ordinaire, à moins qu'on ne fasse des visites de cérémonie, est une veste blanche, un bonnet de coton, et un chapeau par-dessus. Il est pourtant des occasions où l'on étale, comme ailleurs, le luxe et la somptuosité dans les habits. Nos modes se répandent dans ces contrées, peu de tems après qu'elles ont été inventées en France; et les femmes, à qui le desir de plaire ne permet pas de se négliger, ne sont ni les seules, ni même toujours les premières à les suivre. Aussi voit-on dans la ville un grand nombre de boutiques très-bien fournies en marchandises de mode et de parure. Le drap, le velour, les galons d'or et d'argent, tout y abonde; mais tout y est à un prix excessif, parce-

que tout vient de dehors, et qu'on n'a point de manufactures à Surinam. On y admire, sur-tout, la blancheur éblouissante du linge de table et du linge de corps ; ce sont les négresses qui le lavent et le repassent. On vante, en Amérique, les cordonniers de la petite île de Saba, les tanneurs de la Jamaïque, et les blanchisseuses de Surinam.

Les tables y sont servies abondamment, quoique les vivres y soient très-chers. La viande de boucherie se vend dix sous la livre, et le pain cinq sous ; la volaille n'est pas ce qui coûte le plus. Les riches ont dans leurs plantations des nègres pècheurs et des chasseurs qui ne les laissent manquer ni de poisson, ni de gibier ; et quoiqu'on ne recueille point de vin dans le pays, on n'y en consomme pas moins, ni de moins bon que dans les autres colonies. La délicatesse et l'abondance de ces tables étaient encore relevées par un nombre d'esclaves, qui donnaient à ces gros Hollandais l'air d'opulence et de faste, qu'on ne pardonnait jadis qu'à l'orgueil des grands seigneurs.

Voici quelle est en détail la vie que mène le colon de Surinam. Il se lève avec le soleil, c'est-à-dire à six heures. A peine il est debout qu'il prend son thé ou son

café, pendant que ses nègres couvrent la table pour servir le déjeûné, qui se fait dans toutes les maisons avec du jambon ou autres viandes salées, accompagnés de beurre, de fromage, de bière forte et de vin de Madère. Cette table reste ainsi dressée jusqu'à neuf heures, pour tous les amis qui se présentent. Après ce second déjeuné il s'occupe de diverses affaires dans sa maison, jusqu'à onze heures, et se rend à la Bourse. C'est une espèce de cabaret où il boit du punch, du vin ou de la bière, jusqu'à une heure qu'il se retire chez lui pour dîner. Ce repas est bientôt suivi de la méridienne. A quatre heures on sert le Thé, et à cinq il retourne à la Bourse, s'amuse à différens jeux, ou se promène jusqu'au souper. Il va rarement en carrosse; les voitures sont peu communes à Surinam; il faut les faire venir d'Europe, et les frais, ainsi que l'achat et l'entretien des chevaux sont très-coûteux. Le gouverneur et cinq ou six des principaux de la ville, sont les seuls qui aient équipage. Quelques autres ont une chaise uniquement pour la campagne; mais personne ne marche dans les rues sans avoir un nègre qui lui porte un parasol. Les femmes ont de plus quelques suivantes qui les accompagnent. Elles ont

le même faste, le même orgueil, la même ignorance, la même dureté pour les nègres que les dames de Batavia.

On ne peut disconvenir que Surinam ne soit un séjour redoutable pour la santé. Depuis la fin de novembre jusqu'en juillet l'air y est tempéré, parce que des nuées épaisses protègent les habitans contre les rayons brûlans du soleil, et que les vents de nord-est y amènent des pluies constantes: dans le reste de l'année la chaleur y est excessive, accablante. Les jours et les nuits sont presque égaux pendant toute l'année, et le soleil se lève où se couche toujours à six heures, ou une demi-heure plutôt ou plus tard. On y éprouve successivement quatre saisons, qui en rendent la température fort mal-saine, deux de sécheresse, et deux de pluie. Il y règne un équinoxe perpétuel, et les nuits sont très-funestes à ceux qui s'exposent au serein après les grandes chaleurs du jour. Lorsque le soleil est à son plus haut degré, l'atmosphère embrasée produit dans les humeurs une si forte dissolution, et dans le corps une transpiration si continue, si abondante, que toute l'eau qu'on boit passe dans l'instant au travers des pores, comme si elle sortait d'une épongé comprimée. Les matelots respirent un air encore moins pur

sur les vaisseaux : la chaleur y est étouffante, sur-tout lorsqu'on y a chargé du sucre, dont les vapeurs, presqu'enflammées, interceptent la respiration. Joignez à cela l'inconstance du climat, qui est telle, que les quatre saisons se succèdent quelfois toutes dans le même jour. Les vents y sont fréquens et impétueux, les tonnerres des plus violens ; et souvent, au milieu de la plus grande sérénité, tous les météores réunis semblent conspirer à la destruction totale de la colonie.

Néanmonins le pays est agréable, à une certaine distance de la mer ; on y voit plusieurs bocages, des montagnes coupées par des vallons charmans. Les arbres sont verds toute l'année, et quelques-uns portent des fleurs et des fruits en même-tems ; la plupart répandent un parfum délicieux. On peut vivre long-tems dans ces riantes contrées, lorsqu'on ne fait point d'excès. On a remarqué qu'elles conviennent mieux aux personnes âgées qu'aux jeunes gens.

Les maladies qui y règnent le plus sont les fièvres de toute espèce, le *jawes*, et l'hydropisie, qu'on nomme les maladies du pays. Le jawes ressemble beaucoup à cette maladie, *fruit de l'amoureux péché*, trop connue aujourd'hui en Europe ; on la gagne très-aisément avec les Indiennes, qui en

sont presque toutes attaquées. L'hydropisie est causée par la mauvaise nourriture qu'on donne aux nègres ; mais ceux qui se nourrissent mieux en sont exempts.

Les Indiens de la Guiane Hollandaise font leur principal aliment de trois sortes de racines qu'ils cultivent, et qui y viennent très-bien ; on les nomme *James*, *Cassane* ou *Cassade*, et *Bananes*. Ils mangent encore ordinairement le fruit d'un arbre nommé *Plantin* ou *Planton*. Le james est une racine qui pousse une tige peu élevée, dont les fleurs ressemblent à celle du houblon ; elle mûrit dans l'espace de huit mois, et pour la manger on la fait bouillir ou rôtir.

La cassade n'est autre chose que le manioc ; nous en avons suffisamment parlé dans un autre endroit (1).

Les bananes sont des racines qui poussent un jet ressemblant à un roseau, et qui n'a point de branches : c'est la plante qu'on appelle Bananier. Cette tige jette de grandes feuilles, d'abord roulées, mais se développant dans la suite, et formant une espèce de couronne à son sommet. Les fleurs et les fruits sont en grappes, et enfermés dans une gaîne. La tige meurt après avoir

---

(1) Voyez pages 97--101.

donné son fruit. Ce fruit est délicat ; il ne fait jamais de mal, quelque quantité qu'on en mange. La racine, écrasée en bouillie, est fort bonne, et les Indiens en font grand usage : bouillie dans du lait, elle est un remède excellent pour abattre les vertiges.

Le plantin, espèce de platane, est le fruit d'un arbre qui n'est mûr qu'au bout d'une année, et qui est plus gros qu'une féve. Il y en a quarante ou cinquante à une touffe ; mais l'arbre n'en porte qu'une seule. On cueille ce fruit avant qu'il soit tout-à-fait mûr ; on le fait bouillir ou rôtir, et on en fait une espèce de pain.

La pomme de pin est le meilleur de tous les fruits qui croissent naturellement dans la Guiane Hollandaise ; pour l'ordinaire elle a un pied de long et huit pouces de grosseur ; en dehors elle est verte et marquetée ; en dedans, jaune, pleine de jus renfermé dans de petites cellules en forme de rayons de miel, et la tête est ornée d'une couronne de feuilles. Ce fruit croît sur un arbrisseau de la hauteur d'environ quatre pieds, et sa tige sort de la racine de la même manière que celle d'un artichaud ; on en coupe la tête, qu'on replante, et qui produit un nouveau fruit au bout de dix mois.

Le cotonier y croît rapidement; six mois après qu'il a été semé il est déjà de la grandeur du coignassier d'Europe. Il porte deux sortes de fleurs ; l'une rouge , l'autre d'un jaune de soufre : le coton vient de celle-ci, dans une espèce de coque d'un beau blanc; on le file pour en faire de la toile.

L'arbre nommé *Palissade* , dont les Indiens se servent pour construire leurs cabanes , est tellement chargé de fleurs que la branche courbe sous leur poids ; les gousses qu'elles produisent ressemblent á un balai de bouleau , et servent au même usage.

Le prunier de Surinam devient aussi haut que le noyer l'est ordinairement en Europe. Ses feuilles et ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du sureau. Le fruit pend en grappes. On observe , comme un effet assez singulier , qu'il excite une sueur dont la couleur tire sur le roux , qui est aussi la sienne.

Les colons Hollandais ont nommé un arbre de ce pays l'*Arbre aux Boîtes de Marmelade* , parce que ce fruit , quoique rude et couvert de poils , renferme une substance moëlleuse , du goût des nèfles , et que l'écorce a l'apparence d'une boîte.

On cultive avec succès , dans la colonie de Surinam , des limoniers , des melons

d'eau et musqués, et des vignes que l'on fait venir d'Europe, et qui produisent des fruits aussi excellens que par-tout ailleurs.

Les orangers y croissent d'une grandeur considérable. On envoie de Surinam de petits citrons et de petites oranges confits.

Une rose, transportée du pays des Caribes à Surinam, a la singulière propriété d'être blanche le matin, lorsqu'elle s'ouvre, et rouge l'après-midi.

Parmi les plantes curieuses, on remarque celle nommée *Slapertju* ou *Dormeuse*, dont les feuilles se joignent après le lever du soleil, et si exactement l'une à l'autre, que deux ne paraissent en faire qu'une dans une espèce de sommeil.

La viande de boucherie n'y est pas aussi bonne qu'en Europe, parce que la chaleur rend la chair des bestiaux qu'on y élève molle et peu appétissante. Il en faut excepter le cochon, qui est beaucoup meilleur qu'en Europe. Il y en a de trois sortes; les uns ressemblent assez à des outres, vivent principalement dans l'eau, et sont un fort bon manger. On nomme les deux autres sortes des *Pakkiras* et *Pinko* : le premier a le nombril sur le dos. Il sera décrit plus particulièrement à l'article de la Guiane Française.

Il y a des cerfs à-peu-près semblables à ceux d'Europe.

Les lièvres y sont fort communs ; ils ressemblent à des cochons de lait, excepté la gueule, qui est celle d'un lièvre. Ils ont le poil brun, doux, et marqueté de blanc.

On connaît dans cette contrée trois sortes de tigres ; les uns sont noirs, les seconds marquetés, et les autres rouges. Les premiers sont les plus dangereux ; mais ils paraissent rarement dans les lieux habités. Les marquetés sont plutôt des léopards que des tigres, et causent de grands dommages aux planteurs ; car ils sautent au-dessus d'une muraille de cinq ou six pieds de haut sans lâcher leur proie, quand ce serait même un animal fort gros.

On y voit tous les oiseaux que nous connaissons, à l'exception du rossignol ; ils jettent des cris désagréables, et sont un excellent manger.

Surinam possède le joli oiseau appelé Colibri. Ces charmans oiseaux, décorés du plumage le plus varié et des plus vives couleurs, ne sont guère plus gros qu'une mouche-abeille ; ils pondent quatre œufs comme les autres oiseaux, et les couvent ; ils volent avec rapidité ; ils sucent le miel des fleurs, en étendant leurs aîles au-dessus ; ils s'arrêtent dans l'air sans le moindre mou-

vement. Les belles couleurs des paons n'approchent point de celles de ce petit chef-d'œuvre de la nature.

Toutes les rivières y sont fort poissonneuses ; mais les pluies continuelles et les inondations ne permettent pas que la pèche soit abondante. L'anguille de Surinam, lorsqu'on la touche, fait éprouver des effets pareils à ceux de la torpille, et même beaucoup plus forts. Un savant a prouvé qu'ils étaient occasionnés par une étincelle électrique que lance l'animal.

On trouve dans les bois une grande quantité de tortues de terre, qui sont les trois quarts moins grosses que celles de mer. L'écaille en est si dure, qu'une charrette peut passer sur leur dos sans les écraser ; cependant on les brise à coups de hache, et les tigres en savent tirer la chair en les renversant. Les colons en gardent un certain nombre dans leurs étables, pour s'en servir en cas de besoin : leur chair est assez bonne.

La plus grande incommodité de Surinam consiste dans la quantité prodigieuse d'insectes venimeux, ce qui provient de l'extrême chaleur, et du petit nombre d'habitans. On y trouve des serpens en grand nombre, et de différentes sortes. Il y en a qui ont jusqu'à trente pieds de longueur,

et qui sont gros à proportion; mais ils ne sont pas venimeux ni méchans, quand ils n'ont point faim. Ce sont proprement des serpens d'eau, quoiqu'ils viennent paître sur terre. Les plus petits sont très-communs et fort dangereux par leur venin. D'autres ont une peau couverte d'écailles de différentes couleurs vives, sous lesquelles est un venin mortel. Les autres ont la peau bourgeonnée, avec des cornes à la queue, et des défenses au haut de la gueule de la longueur de deux pouces.

Une espèce de jasmin, qui répand l'odeur la plus suave, et croît de toutes parts en buisson, dans les campagnes, est la retraite ordinaire des serpens et des lézards; sur-tout du Liguana, grand lézard, souvent de cinq pieds de long. C'est une chose admirable que la manière dont ce dernier reptile s'entortille au pied de cette plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis; cet insecte, d'un regard affreux, mais dont la peau est singulièrement tigrée, est excellent à manger.

Il n'y a point de pays au monde où l'on voie une si grande quantité de grenouilles que celui-ci. Quand il a plu, la campagne en est couverte, et elles viennent jusques dans les maison; leur cri est beaucoup plus désagréable qu'en

Europe. Il en est quelques-unes qui ont des oreilles.

Le *Kalerlaque* est un insecte qui dévore les alimens, les étoffes, et se fend ensuite pour faire passage à un insecte aîlé, mol et blanc : la femelle porte ses œufs sous le ventre dans un petit sac brun ; mais si on touche l'animal, il quitte ce sac pour se sauver avec plus de légèreté.

Les fourmis aîlées y sont d'une grosseur peu commune ; elles volent sur les arbres dont elles coupent les feuilles avec leurs dents, qui coupent l'une sur l'autre, comme des ciseaux; et les autres fourmis les prennent à terre et les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs petits. Dans une région si chaude, elles ne sont pas obligées de faire des provisions pour l'hiver. Elles font dans la terre des caves qui ont quelquefois plus de huit pieds de haut, et que l'art humain ne ferait pas mieux. Lorsqu'elles veulent aller dans quelque lieu, si une rivière s'oppose à leur passage, elles ont l'industrie de se faire un singulier pont : la première se met au bord de l'eau, sur un petit morceau de bois, qu'elle tient serré entre les dents ; une seconde s'attache à la première, une troisième à la seconde, une quatrième à la troisième, et successivement.

Dans cette situation elles se laissent emporter au vent jusqu'à ce que la dernière soit passée de l'autre côté, où elle trouve aussi le moyen de s'attacher. Alors cette chaîne sert de pont à toutes les autres. Ces fourmis sont toujours en guerre avec les araignées et tous les insectes du pays. Elles sortent de leurs cavernes une fois tous les ans en essaims innombrables, qui s'introduisent dans les édifices, en parcourent toutes les chambres, tuent tous les insectes, et les sucent. Lorsqu'elles surprennent une araignée, elles se jettent dessus en si grand nombre qu'elles la dévorent en un instant. Les habitans mêmes d'une maison se voient forcés de prendre la fuite, sans autre motif que l'incommodité, car il n'y a point d'exemple qu'elles aient attaqué les hommes.

Les vers que ce pays produit sont dignes d'admiration, par leurs métamorphoses aussi surprenantes que celles de nos vers à soie : les uns se transforment en insectes volans, aussi gros que de petits oiseaux, et les autres semblent se changer en plantes. Lorsqu'on les examine avec le microscope, la poussière fine qui couvre leurs aîles, y forme des plumes comme celles d'une poule tigrée. Leur corps est velu comme celui d'un ours : ils ont du poil jusques

sous les yeux : il en est dont les poils paraissent des épis d'orge. Leur trompe ressemble à la gorge d'un canard ou d'une oie ; leurs pieds et leurs cornes sont d'une grande beauté. Tous les papillons nocturnes ont du poil ; les autres ont des plumes; et tous les papillons transparens ont des écailles.

Il y en a un fort grand, couleur d'or et rouge, avec des raies blanches sur toutes les aîles, dont chacune est ornée d'une tache claire et transparente comme le verre. Cette tache ressemblant beaucoup à un miroir encadré, les Hollandais ont nommé l'insecte, en leur langue, Porte-Miroir.

On y voit des escarbots dont le dos se fend et d'où s'échappent des mouches vertes à aîles transparentes, au vol léger et bruyant, fesant entendre un son qui imite celui de la vielle ; aussi sont-ils appelés en hollandais, *les Vielleurs*.

On y trouve des grosses mouches dont la tête est couverte d'un capuchon lumineux pendant la nuit et transparent le jour. La lueur qui en sort pendant la nuit ressemble si bien à celle d'une lanterne où serait une lumière, qu'elle servirait à lire aisément. La célèbre Mérian, qui ignorait cette singulière propriété, ayant renfermé quelques-uns de ces insectes dans une boîte,

entendît quelque bruit au milieu de la nuit, ouvrit la boîte avec précipitation, et la laissa d'abord tomber de frayeur, en en voyant sortir une flamme, ou plutôt autant de flammes qu'elle renfermait de ces mouches portes-lanternes.

Une chenille y est couverte d'un poil aussi dur que du fil-de-fer.

On en remarque une espèce qui s'associe d'une manière particulière. Elles s'assemblent en grand nombre, et s'attachant tête à queue, elles forment ainsi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle en en arrachant quelques-unes, elles se réunissent aussi-tôt.

Une autre espèce, trouvée sur le Marquias, plante qui monte comme la campanelle, dont le fruit est jaune, et dont les fleurs sont celles qu'on a nommées fleurs de la Passion, se construit dans une fleur même un petit domicile fort curieux, composé de plusieurs petits tuyaux rassemblés sur des parcelles de bois creux. L'insecte, parcourant cette petite cabane, divisée en plusieurs compartimens, regarde ce qui se passe dehors, tantôt par un de ces tuyaux, et tantôt par un autre.

Une observation très-curieuse faite à Surinam, au sujet des grenouilles, a démontré que ces animaux se transforment en poisson. Les originaires du pays, et les

Européens qui l'habitent, nomment ce poisson *Jarkjes*, et le trouvent si délicat, qu'ils le comparent à la lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ses arêtes, sans excepter celles du dos, sont tendres, cartilagineuses, et divisées par des jointures proportionnées. Sa peau est douce, et couverte de petites écailles.

Dans l'espèce des crapauds, il en est une qui ont les pattes de derrière en pattes de canards, et dont la femelle porte ses petits sur le dos. Elle a l'*uterus* le long du dos même, et c'est-là que ses embrions sont conçus. Ensuite, lorsqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un passage au travers de sa peau, et sortent les uns après les autres.

Il n'y a pas jusqu'à certains gros rats des bois qui soient dignes de curiosité. Lorsqu'ils vont chercher leur nourriture, ils sont suivis de leurs petits; mais, au moindre bruit qui les effraie, ceux-ci sautent sur le dos de leur mère, ou s'attachent à sa queue par la leur, et sont ainsi portés jusqu'à leur retraite.

CHAPITRE XI.

La Guiane Française. — Histoire intéressante de nos établissemens dans cette contrée, ainsi qu'à Cayenne. — Succès prodigieux de la transplatation qu'on y a faite du girofier. — Détails intéressans sur plusieurs arbres à épiceries, ou aussi utiles que singuliers, qu'on voudrait acclimater à Cayenne.

Les Français, en cherchant à s'établir dans la Guiane, avaient moins en vue les richesses immenses dont on la disait remplie, les mines d'or et de diamans qu'on prétendait y être si communes, que l'utilité dont seraient à leur commerce les productions naturelles de ce vaste pays, qu'ils pourraient échanger contre celles de leur patrie, et diverses autres marchandises. En conséquence de ce but si louable, ils commencèrent de bonne heure à en visiter les côtes, ne tardèrent pas a y former des établissemens, qu'ils s'occupèrent sans cesse à améliorer, et n'eurent garde de chercher à pénétrer dans l'intérieur, pour y découvrir de prétendues richesses, tandis que la culture des terres, la coupe des forêts remplies d'arbres précieux de toutes les espèces,

leur en offrait de réelles, de véritablement utiles. Ils eurent aussi la sagesse de ne point s'opiniâtrer à vouloir remonter les fleuves de l'Orenoque et des Amazones, ainsi que les grandes rivières qui viennent de fort loin s'y engloutir. Ce fut par les côtes qu'ils abordèrent à ce continent, quoique le chevalier Walter Raleigh, dont nous avons parlé, les accuse, en 1595, de ne point prendre la bonne route pour découvrir les terres, en ne la cherchant que par la rivière des Amazones. Il semble que ce célèbre navigateur eut en vue de justifier, par cette fausse assertion, l'erreur où il était lui-même, en fondant toutes ses espérances sur les pays qu'il se flattait de découvrir, en suivant le cours incertain et périlleux de l'Orenoque.

Ce fut immédiatement après la grande découverte de l'Amérique, que les Français commencèrent à paraître dans la Guiane. Ils y allaient charger des bois colorés, et entr'autres des bois de teinture du Brésil. L'accueil favorable qu'ils reçurent des naturels du pays, fut un attrait qui les engagea à continuer ce commerce ; et, pour mieux l'assurer, ils ne tardèrent pas à y former des établissemens, sur-tout dans le Brésil. Villegagnon, chevalier de Malte, et vice-amiral de Bretagne, livré aux opinions

naissantes de Calvin, et piqué de quelques désagrémens qu'il avait essuyés dans l'exercice de sa charge, conçut le projet d'y former une colonie de protestans. Ses desseins furent déguisés à la cour, sous la simple vue de faire, à l'exemple des Espagnols et des Portugais, un établissement français en Amérique. Sous ce prétexte, il obtint, de Henri II, deux ou trois vaisseaux bien équipés, en 1555, qu'il remplit de calvinistes, et arriva sur les côtes du Brésil.

L'amiral de Coligni, qui desirait d'y établir sa secte, prit à cœur cette entreprise, et Calvin saisit avidement l'occasion d'étendre sa doctrine dans un pays où toutes les apparences lui promettaient pour ses partisans une pleine liberté. Malheureusement il envoya plus de prédicans que de sujets soumis ; et ces ministres, qui voulaient dominer, comme c'est l'usage, eurent avec le commandant de violentes querelles. Ils excitèrent des séditions qui divisèrent la colonie ; les Portugais en profitèrent pour la détruire. Villegagnon renonça à Calvin, traita ses ministres de pertubateurs ; ceux-ci le traitèrent d'athée, et tous les projets d'intérêt et de religion s'évanouirent. Le commandeur de Villegagnon était le plus inconstant de tous les hommes en ma-

tière de religion. On le voyait catholique et huguenot dans un même jour ; et selon la secte qu'il professait, il maltraitait ceux qui pensaient différemment. Les Portugais eurent la barbarie de pendre tous les Français qui tombèrent entre leurs mains, et les laissèrent accrochés aux arbres, pour servir d'exemples, disaient-ils, à ceux qui oseraient envahir ce terrein.

Forcés de quitter le Brésil, ceux des Français qui renoncèrent à leur patrie se retirèrent dans la Guiane; mais ce ne fut que bien des années après qu'on y fonda des établissemens avoués par le gouvernement. En 1624, des marchands de Rouen envoyèrent une petite colonie de vingt-six hommes, qui vinrent habiter les bords de la rivière de Sinamary; deux ans après, une colonie plus nombreuses se fixa sur la rivière de Cananama ; et ces deux troupes s'accrurent par de nouveaux renforts d'hommes et de munitions. Enfin, il se forma une compagnie, avec des lettres-patentes de Louis XIII, qui l'autorisaient à faire seule le commerce de la Guiane, dont elles marquaient les bornes entre les rivières des Amazones et de l'Orenoque. Cette compagnie devint fameuse, par l'intérêt que la cour permit d'y prendre à diverses personnes de qualité, en leur ac-

cordant de nouveaux privilèges. Elle eut le titre de Compagnie de la France équinoxiale, nom qu'on donnait alors à la Guiane, que les Français ont depuis appelé Cayenne. Ces nouveaux venus choisirent l'île de Cayenne et ses environs. Mais au lieu de gagner l'affection des Indiens, comme on avait fait jusqu'alors, afin de n'avoir rien à craindre de leur part, ils eurent l'imprudence de prendre parti dans les querelles de ces peuples; ils se joignirent aux Galibis contre les Caribes. Ceux-ci ayant remporté un avantage considérable sur les premiers, les Français se trouvèrent enveloppés dans le malheur de leurs amis. Plusieurs d'entr'eux furent pris, rôtis, et mangés; leurs habitations, à peine commencées, ravagées et détruites; ceux qui échappèrent regardèrent comme un bonheur de trouver dans les Galibis des amis fidèles, qui les reçurent dans leurs villages, et les regardèrent comme ne fesant plus qu'un même peuple avec eux.

En 1640, des Français s'établirent à Surinam; mais le terrein bas et marécageux, et l'air mal-sain, firent abandonner cet endroit; et les Anglais s'en emparèrent, ainsi qu'on l'a vu plus haut, jusqu'à ce que les Hollandais vinrent en force les en chasser.

Les désastres ne rebutaient point ceux

qui avaient fondé en France de grandes espérances sur la Guiane. Ils firent renouveler les privilèges qu'ils avaient obtenus. Une compagnie se forma à Rouen en 1643; mais elle eut le malheur de mettre à sa tête Poncet-de-Bretigny, homme vain, cruel, d'un caractère si atroce, que pour justifier en partie ses actions, il fallait le soupçonner de folie. Ansi, dans tous les tems, on a souvent donné les places importantes à l'intrigue, à l'ignorance effrontée, plutôt qu'à la vertu, au mérite modeste. Bretigny fut à peine à la Guiane, que, sans motif, il déclara la guerre aux sauvages, et m'assacrait tous ceux qui tombaient entre ses mains; non content des barbaries qu'il commettait à l'égard de ces peuples, que la raison et l'humanité lui prescrivaient de traiter avec douceur, il s'acharna sur ses propres colons; il leur fit souffrir des cruautés inouies. Les roues et les gibets étaient sans cesse chargés des cadavres sanglans de ces malheureux. Il se délecta à inventer des tortures étranges, nomma les instrumens de l'une, le *Purgatoire*, et ceux de l'autre, beaucoup plus douloureuse, l'*Enfer*. Altéré du sang de ceux dont il était le chef, il n'était occupé qu'à trouver des prétextes pour les tourmenter et leur arracher la vie. Il les forçait

de lui révéler les songes qu'ils avaient eu dans le sommeil. L'un d'eux, qu'il pressait amicalement de satisfaire cette fantaisie, lui raconta qu'il avait cru le voir mort, dans les illusions fantastiques d'un songe. Le gouverneur féroce fit aussi-tôt saisir ce rêveur, le condamna à être rompu vif, et à expirer sur la roue. Cette atroce sentence fut exécutée dans toute sa rigueur, Bretigny alléguant que le prétendu criminel n'avait rêvé la mort de son chef que parce qu'il avait vivement conçu le projet de le tuer.

Enfin, les Français poussés au désespoir, résolurent d'abandonner l'île de Cayenne. Quelques-uns se sauvèrent en terre ferme, et mirent leur vie en sûreté au milieu des sauvages, bien moins barbares qu'une partie des Européens qui osent leur donner cette qualification injurieuse. Bretigny, informé de l'hospitalité qu'ils avaient trouvée, les envoya réclamer avec arrogance; les Indiens refusèrent de lui livrer ces nouvelles victimes. Le gouverneur furieux et charmé de cette occasion de se livrer à son penchant sanguinaire, fit armer une chaloupe et alla les chercher lui-même, ne voulant confier à personne le soin de sa vengeance. Mais la lâcheté est toujours compagne de la cruauté: Bretigny nous en fournit un nouvel exemple. A peine eut-il fait une

demi-lieue sur la rivière de Cayenne, qu'il se vit assailli d'une grèle de flèches lancées par les Indiens. Au-lieu de mettre pied à terre pour les aller attaquer, ce qui les aurait remplis d'épouvante, il se contenta de faire tirer sur eux sans sortir de la chaloupe. La mort de quelques Indiens ne diminua point le courage des autres, qui, voyant que le gouverneur n'osait les attaquer sur terre, l'assaillirent plus vivement encore et de pierres et de flèches; la chaloupe revira de bord pour prendre la fuite; mais les Indiens, s'opposant à son passage, firent pleuvoir une si graude quantité de traits, que Bretigny au désespoir, incapable d'un effort énergique, même pour défendre ses jours, se couvrit d'un manteau rouge qu'il avait apporté, et fut tué en cet état, avec tous ceux qui l'accompagnaient, dignes d'une mort plus ignominieuse, puisqu'ils étaient les ministres des cruautés de l'infâme gouverneur.

Les Indiens victorieux s'étant saisis de la chaloupe, grillèrent à petit feu tous les corps qu'ils y trouvèrent, et en firent un horrible festin. Après l'avantage qu'ils venaient de remporter, ils auraient pu aisément faire une descente dans l'île, et massacrer ce qui restait d'habitans. Mais ils eurent l'humanité de ne pas vouloir con-

fondre les innocens avec les coupables ; ils se contentèrent d'avoir exterminé le barbare gouverneur, et les complices de sa tyrannie. Ils envoyèrent les Français réfugiés parmi eux porter des paroles de paix au reste de la colonie désolée. Sans cette modération des Indiens, la nouvelle compagnie qui se forma, huit ou neuf ans après, n'eût trouvé à la Guiane Française que des débris et des déserts. Nous allons voir qu'elle ne fut pas plus heureuse que celles qui l'avaient précédées, et que l'inconduite de ses chefs lui fit mériter son triste sort.

L'abbé de Marivaux, docteur de Sorbonne, Roiville, gentilhomme de Normandie, et Laboulaie, intendant de la marine, quoique poussés par des motifs différens, se réunirent pour la même entreprise, avec un grand nombre de riches associés. Le zèle de la conversion des Américains animait seul l'abbé de Marivaux : Roiville se proposait, disait-on dans le tems, de se créer une espèce de souveraineté ; Laboulaie ne pensait qu'à faire fleurir le commerce et la marine, dont il avait la direction sous le duc de Vendôme. Ces trois principaux directeurs, à la tête de six cents hommes, engagés au service de la compagnie, s'embarquèrent à Paris, devant

le jardin des Tuileries, pour descendre la Seine dans de grands bateaux, jusqu'à Honfleur. Mais le succès fut malheureux dès l'embarquement : Marivaux, qui avait été l'ame de l'entreprise, et qui devait se rendre à Cayenne en qualité de directeur-général, tomba dans la rivière en donnant ses ordres et se noya. Cet accident ne retarda pourtant pas le voyage. Plusieurs associés voulurent aller travailler en personne à l'établissement, pour lequel on avait fait des réglemens très-sages, mais qui ne furent point exécutés. Pendant la route, la division se mit parmi les chefs, qu'on appelait les Seigneurs de la colonie. Ils avaient nommé Roiville général pour trois ans. Ils prétendirent avoir découvert qu'il se proposait de les faire tous périr, et de se rendre maître de la colonie. Les choses en vinrent à tel point, que les seigneurs coloniaux poignardèrent une nuit leur général, et le jetèrent à la mer. Ils se justifièrent de leur mieux devant leurs sujets, et l'on arriva à Cayenne le 29 septembre 1652, après une traversée de deux mois. Les douze individus qui se regardaient comme les seigneurs de la colonie, ne tardèrent pas à cabaler les uns contre les autres, et quelques-uns projetaient d'assassiner plusieurs de leurs collègues. Le complot ayant été découvert, on en ar-

rêta quatre, un desquels eut la tête tranchée, et les trois autres furent privés des honneurs et prérogatives qu'ils s'étaient tous arrogés, et relégués dans une île déserte, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de les faire passer aux Antilles ou en France.

Le nombre des seigneurs de la colonie ainsi diminué, outre qu'une mort naturelle en avait emporté deux, la paix ne s'établit point entre ceux qui restaient. Ils portèrent leur esprit de dissention jusques à attaquer les Indiens, qui ne demandaient qu'à vivre en paix. Poussé à bout, ce peuple prit les armes, brûla plusieurs de nos possessions, massacra une partie de ces soi-disant seigneurs et un grand nombre d'habitans. La famine vint augmenter les fléaux de cette injuste guerre. Le petit nombre de colons échappés à tant de calamités, n'eut d'autre ressource que de se retirer dans le fort, que le gouverneur avait abandonné, après avoir enlevé une barque de la compagnie, pillé ses propres soldats, et s'être sauvé chez les Anglais de Surinam, qui en étaient alors les maîtres. Les Indiens accoururent assiéger le fort, et obligèrent enfin les Français de l'abandonner, ainsi que l'île, les canons, les armes, les marchandises, et généralement tout ce qu'il fut impossible d'embarquer dans une méchante barque qui

leur restait, et dans deux ou trois canots, qui leur furent fournis par les Indiens, pour se retirer chez les Anglais, et de là à la Barbade.

C'est ainsi que fut dissipée et anéantie cette colonie qui avait coûté tant de soins et d'argent au gouvernement français, et qui finit par occasionner la ruine d'une infinité de particuliers. Ce malheur n'arriva que par la mauvaise administration de ceux qui se crurent en état de la gérer, et joignirent à l'ambition de commander, l'orgueil de s'ériger en tyrans.

Les Hollandais profitèrent habilement de toutes les fautes de ces ignorans administrateurs, qui croyaient que la richesse donnait les talens; ils s'emparèrent de Cayenne et de tout ce qu'on y avait laissé, établissement qu'ils n'avaient cessé de jalouser dans le fond de leurs marais de Surinam. Un sieur Guérin Spranger obtint une commission des états de Hollande, qui lui concédait toutes ces terres usurpées. C'était un homme instruit, dont la sagesse et la bonne conduite rendirent bientôt l'île florissante. Il en chassa de force, ou par accommodement, les Indiens qui s'y étaient faits des habitations depuis le départ des Français; il les obligea de se retirer dans la terre ferme. Il augmenta les fortifica-

tions, fit de grands défrichemens, éleva des sucreries, et y fit cultiver avec succès le coton, le roucou, l'indigo, dont il s'ouvrit un commerce avantageux.

Dans cet état des choses, Colbert approuva le plan d'une nouvelle association, sous le titre de Compagnie de la France équinoxiale, et le fit goûter à Louis XIV; le Fèvre de la Barre, maître des requêtes, qui avait été intendant du Bourbonnais, en fut déclaré le chef et gouverneur de Cayenne, où il se rendit avec des forces respectables, et douze cents hommes levés pour la culture. Guérin Spranger fut contraint, le 15 mai 1664, de restituer la colonie, par capitulation, dans l'état florissant où il l'avait mise.

Les Indiens ne parurent point pour s'y opposer; ils abandonnèrent les bords de la mer, se retirèrent le plus avant qu'il leur fut possible dans les terres; et, comme ces peuples ne savent ce que c'est que de pardonner les injures, ils crurent que les Français n'étaient revenus en si grand nombre que pour les punir de leurs trahisons, et des massacres qu'ils avaient faits. On fut longtems sans en voir paraître un seul. Ils se rapprochèrent enfin peu-à-peu, et députèrent quelques-uns de leurs chefs, qui vinrent demander pardon du passé, et

promettre à la France une alliance et une fidélité inviolables. La Barre les écouta favorablement ; mais, comme il était de la politique de les punir, afin qu'ils se ressouvinssent désormais de la leçon, il leur fit acheter un peu cher une paix qu'il avait envie de leur acorder.

On convint avec eux qu'ils n'auraient plus d'habitations dans l'île ; que nous serions maîtres de nous établir dans la grande terre par-tout où nous jugerions à propos; que si les terres qu'ils occupaient nous convenaient un jour, ils seraient obligés de nous les céder. Ils promirent qu'ils ne feraient point d'alliance avec les Hollandais, les Anglais, ni avec les Portugais; et qu'ils aideraient et défenderaient de toutes leurs forces les Français qui iraient à la chasse, à la pèche, ou à la découverre du pays. On les obligea encore à ramener au fort les esclaves et les engagés de la compagnie qui prendraient la fuite pour s'établir parmi eux, ou chez les nations d'Europe nos voisines. Au moyen de ces conventions, on leur promit l'oubli du passé, et la traite leur fut permise, tant avec la compagnie qu'avec les habitans.

Ils reçurent ces conditions avec une joie infinie, et ils en donnèrent des marques par des chants et des danses : ils jurèrent

de s'y conformer eux et leurs enfans. Ils ont, en effet, été fidèles, jusqu'à nos jours, à tous les articles de ce traité.

Ils rendirent tous les jeunes gens qui s'étaient retirés parmi eux, et qui furent très-utiles par la connaissance de la langue indienne qu'ils avaient acquise.

Un de ces jeunes gens refusa absolument de quitter les sauvages qu'il avait adoptés pour ses amis, pour ses proches. Il s'était marié avec une jeune et jolie Indienne, qu'il aimait éperduement ; et, débarrassé de la gêne des habits d'Europe, il n'allait plus que tout nud, selon l'usage de sa nouvelle patrie. « Je renonce à vos lois, à vos mœurs, „ dit-il au gouverneur de la colonie, et „ c'est après y avoir réfléchi mûrement. „ La liberté eut toujours des charmes pour „ moi ; et je n'ai pu que gémir de voir „ mes compatriotes courbés sous le joug „ du despotisme, n'oser ni agir ni penser „ sans permission. De quel œil regardez-„ vous en Europe l'homme honnête, mais „ pauvre, mais dénué des dons de la for-„ tune? C'est à l'argent seul que vous adres-„ sez vos hommages, non aux talens, au „ mérite, aux vertus. Avec mes chers sau-„ vages, je ne vois que des égaux, à „ l'exception de quelques chefs, qui ne le „ deviennent encore que par un courage

» éprouvé. Je ne suis plus assujetti à mille
» besoins, à mille entraves, ouvrages du
» caprice, de la mode, d'un luxe extrava-
» gant, plutôt que de l'impérieuse néces-
» sité. Une hache, des flèches, un filet
» pour la pèche, sont ici mes seuls trésors,
» et je n'en veux point d'autres. Que cette
» simplicité de vie et de mœurs a de char-
» mes pour un cœur qui sent vivement
» le prix de la nature! J'ai une compagne
» qui avant de me donner sa foi, n'a
» point calculé mes richesses, et que j'ai unie
» à mon sort à-peu-près telle qu'elle vint
» au monde. La fidélité conjugale ne sera
» jamais un vain mot qu'elle aura dans la
» bouche pour mieux me tromper : elle
» me donnera des enfans dont je serai vé-
» ritablement le père. Ne me pressez donc
» plus de revenir vivre au milieu de vous,
» dans ces pierres entassées que vous ap-
« pelez vos brillantes demeures, et qui
» ne sont que des prisons, comparées à
» des cabanes de feuillage, à nos vastes
» forêts, à la voûte du ciel. Je préfère le
» bon sens naturel de mes chers Indiens,
» à vos prétendues lumières; et, tout bien
» considéré, je pense fermement que les
» peuples policés ne sont guère moins bar-
» bares que ceux qu'ils traitent de sau-
» vages. »

Le gouverneur, quoique nullement persuadé par ce discours, jugea à propos de laisser ce jeune Français vivre à sa fantaisie ; mais il déclara que cette condescendance de sa part ne devait nullement tirer à conséquence.

La colonie fleurissait, grâce à la vigilance et aux soins actifs de la Barre, qui, dans l'ouvrage qu'il publia, donne un conseil qu'on ne doit jamais perdre de vue. « Il faut considérer, dit-il, dans ce pays, » la paresse comme le seul ennemi qui » nous peut détruire, et dont nous ne » saurions trop nous garantir. Aussi ai-je » eu soin que chacun s'adonnât volontaire- » ment au travail, et que personne n'en fût » exempt, depuis le chef jusqu'au plus » petit garçon. » D'après la sagesse de ce plan, l'on n'avait lieu d'attendre que des succès continuels ; et les directeurs restés en France commençaient à recueillir des profits cousidérables. Mais il est des gouvernemens où le bien même n'est pas sûr de toujours prospérer. D'avides spéculateurs engagèrent Louis XIV, après avoir séduit Colbert, à réunir la compagnie qui fesait prospérer Cayenne à une nouvelle compagnie, créée sous le titre des Indes Occidentales. La Barre ne fut pas plutôt informé de ces changemens, que des raisons

d'intérêt l'obligèrent à passer en France, après avoir nommé à sa place, pour gouverneur de Cayenne, son frère le chevalier de Lezi.

Sur ces entrefaites, Louis XIV déclara la guerre aux Anglais, qui se présentèrent devant Cayenne avec un gros vaisseau de ligne, six frégates et deux vaisseaux de transport. Le chevalier de Lezi s'enfuit honteusement. Le commandant Anglais, craignant que la paix qui se négociait en Europe ne lui permît pas de garder sa conquête, résolut au moins de lui porter le plus grand préjudice. Il distribua ses gens dans l'île, où il n'était resté que des femmes et des enfans, et pendant quinze jours ses troupes ne firent autre chose que piller et embarquer tout ce qu'ils y trouvèrent. Ils chargèrent dans leurs vaisseaux les armes, les canons, les munitions et les vivres. Ils démolirent les sucreries ; ils arrachèrent toutes les plantations qui étaient en terre ; et quand ils furent prêts à s'embarquer, ils mirent le feu par-tout.

C'est ainsi que cette colonie, si souvent malheureuse, fut encore une fois détruite. La Barre en y restant, eût opposé une vigoureuse résistance, et s'il lui eût fallu céder aux forces des Anglais, il aurait du moins, par une capitulation

honorable, préservé du pillage cette possession française.

Il y revint au bout de quelques mois, et eut encore la gloire de la rétablir dans son ancien état de prospérité.

Mais la guerre de 1672, contre les Hollandais, la fit encore changer de maîtres. Ceux-ci mirent en mer une flotte considérable qui surprit Cayenne. La plupart des habitans, las d'être si souvent chassés et dépouillés de leurs possessions, s'accommodèrent avec les Hollandais, et demeurèrent sur leurs biens.

Le roi voyant que les dernières compagnies qu'il avait créées ne pouvaient faire face à leurs engagemens, à cause des circonstances critiques où elles se trouvaient, réunit toutes les îles à son domaine, en 1674, et les fit gouverner par des officiers de guerre et des intendans, comme les autres provinces de ses états. Ce nouveau régime fesant retomber la perte de Cayenne uniquement sur le roi, le fils du fameux Colbert, ministre de la marine, ne sut pas plutôt que cette île avait été surprise par les Hollandais, qu'il songea à la reprendre. Le comte d'Estrées, depuis maréchal de France, et alors vice-amiral, eut le commandement de dix vaisseaux de guerre, quatre fré-

gates et plusieurs bâtimens de transport. Arrivé à Cayenne il mit à terre huit cents hommes de troupes réglées, qui, divisées en plusieurs corps, attaquèrent le fort avec impétuosité, et l'auraient emporté d'assaut, si les Hollandais, après s'être vigoureusement défendus, n'avaient pris le parti de se rendre à discrétion.

Depuis cette époque Cayenne et la partie de la Guiane qui lui est contigue, ont toujours resté au pouvoir de la France, et ne se sont plus ressenties du fléau de la guerre.

La colonie, assez bien peuplée, se soutenait dans une sorte de prospérité, lorsqu'au bout de douze ans, en 1688, M. Ducasse vint y relâcher, dans le dessein d'aller s'emparer de Surinam. Afin d'augmenter ses forces, il engagea la plus grande partie des habitans à s'embarquer avec lui, en leur promettant de livrer au pillage cette riche possession Hollandaise. Les Cayennais, qui avaient vingt fois gémi des maux que fait naître la guerre, ne devaient pas plus vouloir la porter chez leurs voisins, que chercher à se voir eux-mêmes en buttes à ses horreurs. Ils prêtèrent néanmoins l'oreille aux dangereuses suggestions de Ducasse. L'entreprise ne fut point heureuse, par le peu de soin que l'on prit

de cacher l'arrivée de l'escadre aux Hollandais, qu'il s'agissait de surprendre. On les trouva par-tout en état de défense, et l'on fut repoussé ; de sorte qu'après avoir perdu beaucoup de monde, on fut obligé de se rembarquer. Les Cayennais, faits prisonniers, furent transportés aux îles Françaises, où d'autres espérances les invitèrent à se fixer. Depuis cette douloureuse époque, la colonie a eu bien de la peine à réparer la perte de ses habitans. Plus d'un siècle s'est écoulé, et tout lui retrace encore les suites d'une imprudence qu'elle n'aurait jamais dû commettre. En vain le gouvernement Français a fait différentes tentatives pour augmenter sa population ; les mesures ont toujours été si mal prises, que l'effet n'a jamais répondu aux espérances qu'on avait conçues et aux énormes dépenses dans lesquelles on s'était jeté. En 1763, les efforts redoublèrent en faveur de Cayenne. Le duc de Choiseul, qui prétendait à toutes sortes de gloire, sans avoir le génie et les talens nécessaires pour les obtenir, fit répandre quelqu'argent en Alsace et en Allemagne ; on engagea trois ou quatre mille malheureux, de tout âge et de tout sexe, à qui l'on fit les plus belles promesses, de passer à Cyaenne, où

des concessions de terre les attendaient. Mais la plupart de ces infortunés périrent en chemin de misère ; le reste, arrivé dans la colonie, se trouva sans logement et sans vivres, et ne tarda pas à succomber au dénuement et aux maladies. Le chevalier de Turgot, frère du philosophe de ce nom, fait gouverneur de l'île, laissa passer une année entière avant de se rendre à son poste ; et il en revint bien vîte, dénoncer à la cour les spoliations, les concussions de l'intendant qui devait gérer avec lui. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils avaient l'un et l'autre la même impéritie pour la place importante qui leur avait été confiée.

Les mesures furent si mal prises, qu'un nombre considérable d'Alsaciens et de bons Allemands, qui allaient dans un port de mer s'embarquer pour Cayenne, passèrent en charrettes couvertes au milieu de Paris, à l'entrée de la nuit, et, ayant sans doute perdu leurs conducteurs, furent contraints de rester jusqu'au jour dans les rues, sans pouvoir faire entendre en français, le besoin qu'ils avaient d'un asile et de nourriture. Un célèbre critique de ce tems-là, Fréron, s'étant avisé, dans son *Année Littéraire*, de peindre avec force la situation déchirante de ces bonnes gens, et le con-

traste frappant qu'offraient leurs misérables charrettes, avec les carrosses brillans qui brûlaient le pavé à leurs côtés, au risque de les briser en mille pièces, sans que les automates dorés qui étaient dans ces chars superbes daignassent faire attention aux cris et aux larmes de ces infortunés ; Fréron ayant eu plus d'humanité que tous ces riches titrés, fut enfermé pendant six mois à la Bastille, et faillit perdre la permission de publier son journal, l'unique gagne-pain qu'il eût. Le gouvernement despotique veut avoir toujours raison, et n'aime pas qu'on ose lui présenter ses torts.

Il est à présumer que la colonie de Cayenne va se relever de ses pertes sous le régime républicain, qui, lorsqu'il est administré par de sages lois, maintenues en vigueur par des hommes désintéressés, dignes d'être libres, porte avec lui la prospérité et le bonheur.

La Guiane Française ne fait qu'un département colonial, dont Cayenne est le chef lieu, et sa contribution personnelle pour l'an VI, n'a été fixée qu'à la somme de 14,000 francs. du reste il ne fut rien innové sur les droits d'entrée et de sortie des marchandies coloniales, ni sur ceux relatifs à leur chargement en France.

L'abolition de l'esclavage des nègres

n'excita dans cette colonie aucune secousse, aucune des horreurs qui faillirent couvrir le sol entiers de St.-Domingue de décombres et de cadavres. La tranquillité avec laquelle s'exécuta une pareille révolution, fait le plus grand honneur aux vertus et au patriotisme des colons, ainsi qu'à la sagesse de leurs ci-devant esclaves. On vit même plusieurs nègres, par reconnaissance et attachement, refuser de quitter l'habitant qui était jadis son maître, et vouloir continuer de le servir comme auparavant, sans dédaigner pourtant la liberté. Au reste, le département de la Guiane pourrait se passer du travail des nègres, plus aisément que nos autres colonies. Les Indiens qui sont autour de ses diverses communes ont l'humeur fort douce, et moyennant quelque léger salaire, ou le présent de quelques bagatelles, on en peut tirer toutes sortes de services.

Ce fut dans l'île de Cayenne que Richer, de l'Académie des Sciences, fit, en 1672, la découverte de l'inégalité de la pesanteur sous les différens parallèles, et ses expériences ont été les premiers fondemens des Théories de Huygens et Newton sur la figure de la Terre.

L'ancien gouvernement ayant senti combien il était important de propager les

arbres à épiceries et autres végétaux utiles, dont l'immortel Poivre avait enrichi les îles de France et de Bourbon, ordonna, dès l'année 1772, d'en faire un envoi à la Guiane Française. On en expédia un second en 1783, et enfin un troisième au commencement de 1788. Ce dernier, beaucoup plus considérable que les deux précédens, fut confié à la surveillance du citoyen Martin, habile botaniste, qui avait été envoyé à l'Isle de France pour cet objet. Arrivé à Cayenne le 9 juin de la même année, il y déposa le Muscadier, le Poivrier, l'Arbre-à-Pain, l'Hévé, le Litchi, le Mangoustan, le Ravensara, le Bibacier, le Noyer de Bancoul, tous arbres précieux, et dont la plupart étaient inconnus sur ce continent. Quelque tems après il s'embarqua pour la Martinique et pour St.-Domingue, emportant avec lui plusieurs individus des mêmes espèces, qu'il laissa dans ces îles, où elles furent cultivées avec succès jusqu'au tems désastreux des guerres civiles qui ont ravagé ces deux colonies si florissantes.

Le Gouvernement, qui voulait activer la culture des arbres à épiceries à la Guiane Française, donna au citoyen Martin la direction du jardin de botanique de cette colonie. Il revint à Cayenne le 3 septembre 1790, et s'empressa d'aller visiter les arbres

qu'il y avait apportés deux ans auparavant ; mais il n'y retrouva plus ni le Mangoustan, ni le Bibacier, ni le Ravensara de Madagascar ; les Poivriers, entièrement abandonnés, étaient sur le point de périr. Heureusement le citoyen Noyer, chirurgien-major de la colonie, avait pris soin des Muscadiers déposés dans son jardin : ils étaient en très-bon état.

Il ne suffisait pas d'être en possession du jardin de botanique, il fallait encore des bras pour cultiver le sol ingrat qu'on y avait destiné. Après des instances réitérées, on accorda trois nègres d'un âge avancé, peu capables de suffire à un travail pénible et assidu. Néanmoins avec du tems et de la patience ils parvinrent à défricher une portion de terrein d'une certaine étendue, où l'on fit des semis, et où l'on planta des boutures et des marcotes.

Lorsque les pépinières furent bien garnies, et que les jeunes plans eurent pris de la vigueur, le citoyen Martin invita les colons qui desiraient de cultiver les arbres à épiceries, à former des demandes particulières, afin de mettre de l'ordre dans les distributions. Il leur indiqua la manière de disposer ces arbres au milieu de leurs autres plantations, sans leur causer aucun dommage ; enfin il leur démontra si bien les

avantages qu'ils pouvaient retirer de ce genre de culture, que plusieurs l'adoptèrent et s'y livrèrent avec succès. Le Giroflier et le Cannelier existaient à Cayenne depuis plusieurs années; le Gouvernement les y avait introduits à grand frais; il en connaissait tout le prix, et il desirait qu'ils fussent cultivés par les habitans. Le citoyen Martin n'avait été chargé jusqu'alors que de la direction du jardin de botanique : la municipalité de Cayenne lui confia aussi celle de l'habitation nationale dite *la Gabrielle*, en l'invitant à remédier au dépérissement qu'elle avait éprouvé. Le sol en était excellent, mais les plantations avaient été entièrement délaissées. Les arbres étaient chargés de gui et entourés de lianes qui les étouffaient en les privant d'air. Il fit d'abord exécuter les travaux les plus urgens, puis il demanda le nombre d'hommes suffisant pour soigner cette culture et en réparer tous les désordres. On forma ensuite des pépinières; on y planta cinq cents jeunes girofliers; on prépara des échelles pour la récolte, des espèces de hangars pour sècher le girofle, et des magasins pour le conserver; enfin cet établissement, qui touchait à sa ruine, fut remis en pleine activité.

Dès l'année 1791 on récolta à Cayenne environ huit milliers pesant de girofle;

21 milliers en 1792 ; 22 milliers en 1793 ; 22 milliers 500 livres en 1794. Les pluies abondantes et continues de 1795, et les vents de nord, qui soufflèrent constamment lorsque les bourgeons commençaient à se développer, firent manquer entièrement la récolte. Mais, chaque année, la récolte sera de plus-en-plus abondante. Elle peut aller jusques à soixante-huit milliers dans une bonne année, produits par quatre mille girofliers, et, dans ce nombre, il en est plusieurs qui rapportent peu parce qu'ils végètent avec trop de vigueur.

Depuis 1791, le citoyen Martin planta encore à Cayenne quatorze mille nouveaux girofliers ; ainsi la plantation produira, année commune, plus de 200 milliers de girofle ; lesquels, à raison de 6 francs la livre, le plus bas prix que cette denrée s'est toujours vendue sur les lieux, donneront un revenu annuel de 1,200,000 francs. Ces établissemens pourront élever la colonie au plus haut degré de prospérité.

Le giroflier qu'on a transplanté des Moluques, île près de l'équateur, croît à la hauteur de quarante à cinquante pieds ; le tronc a douze à quinze pouces de diamètre ; il se partage en un grand nombre de rameaux disposés en piramide ; l'écorce est unie, fine et blanchâtre ; ses feuilles sont

opposées ; elles ne tombent point pendant l'hiver ; elles sont lisses, et ont à-peu-près la forme, la grandeur et la consistance de celles du laurier. Les fleurs disposées en bouquets au sommet des rameaux, ont un calice allongé, surmonté de quatre petites dents ; il porte quatre pétales blancs arrondis, et un grand nombre d'étamines. C'est le bouton de la fleur que l'on récolte au moment où il commence à rougir ; il approche de la figure d'un clou ; sa tête est garnie de quatre petites pointes en forme d'étoiles, ou représentant une espèce de couronne à l'antique. Les girofliers produisent dès l'âge de quatre à cinq ans, et portent ordinairement six à dix livres de girofle. On cueille les clous de girofle avant que les fleurs s'épanouissent. La cueillette s'en fait en partie avec les mains ; on fait tomber le reste avec de longs roseaux ou verges ; on reçoit ces espèces de fruits sur des linges que l'on étend sous les arbres ; quelquefois on les laisse tomber sur la terre, dont on a coutume de couper toute l'herbe avec un grand soin dans le tems de cette récolte. Dans ces premiers instans, les clous de girofles sont roussâtres ; mais ils deviennent noirâtres en se séchant.

Le *Girofle* dit *Royal*, qu'on ne trouve point dans le commerce, est très-rare et très-pré-

cieux ; il ne diffère du girofle ordinaire qu'en ce qu'il est beaucoup plus petit ; il n'est pas étoilé, il n'a point de tête ; il est comme partagé depuis le bas jusqu'en haut en plusieurs panicules ou écailles, et il se termine en pointe. Les Hollandais disent que les rois et les grand des îles Moluques l'estiment jusqu'à la superstition, et qu'on n'en a trouvé jusqu'à présent qu'un seul arbre dans l'île de Makian. Ils prétendent encore que le roi de cette île le fait garder à vue par ses soldats, afin que lui seul en recueille le fruit. Les naturels du pays disent que quand l'arbre est chargé de ce fruit, les autres arbres voisins s'inclinent devant lui, comme pour lui rendre leurs hommages. Ce fruit est un talisman parfumé que les princes Moluques consacrent à leurs divinités. Le nombre de ces clous marque le degré de distinction. Il faut être premier ministre pour avoir l'honneur d'en porter deux attachés et pendans, ou aux oreilles, ou aux narines, ou aux lèvres, ou au menton, ou au bras ; de sorte que l'on dit dans ce pays-là, *un Ministre à deux girofles* ; comme l'on dit en Turquie, *un Bacha à deux queues*. On voit par-là que chaque nation a des étiquettes qui lui sont particulières, bien ridicules, bien extravagantes.

Le Cannelier qui vient de Ceylan, est

remarquable par ses belles feuilles ovales, lisses, d'une consistance ferme. Il s'élève environ à vingt pieds, sa forme approche de celle de l'oranger. Ces fleurs paraissent en décembre et en mars; elles sont petites, étoilées, blanchâtres, à six pétales, disposées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux. Aux fleurs succèdent des baies ovales qui contiennent un petit noyau cassant, renfermant une amande de couleur purpurine. C'est particulièrement dans l'écorce que réside le parfum et la principale propriété de cet arbre. Pour tirer le meilleur parti du cannelier, il faut le planter en haie sur trois rangs, de manière qu'il y ait deux pieds de distance entre chaque arbre. On les coupe la première année à huit pouces au-dessus de la surface de la terre; ainsi rapprochés, ils ne poussent que des branches droites et verticales, dont l'écorce est très-fine et facile à dépouiller. Dans la saison où la sève est abondante, et où les arbres commencent à fleurir, on détache l'écorce des petits canneliers de trois ans; on jette l'écorce extérieure qui est épaisse, grise et raboteuse. On coupe par lames, longues de trois à quatre pieds, l'écorce intérieure, qui est mince; on l'expose au soleil, et elle s'y roule d'elle-même de la grosseur du doigt: sa couleur est un

jaune rougeâtre ; son goût est âcre, piquant, mais agréable et aromatique ; son odeur est très-suave et très-pénétrante. Après qu'on a enlevé la seconde écorce, appelée *Cannelle*, l'arbre reste nud pendant deux ou trois ans ; au bout de ce tems, il se trouve revêtu d'une nouvelle écorce, et est propre à la même opération.

Toutes les parties du cannelier sont utiles, son écorce, sa racine, son tronc, ses tiges, ses feuilles et son fruit : on en tire des eaux distillées, des sels volatils, du camphre, du suif ou de la cire, des huiles précieuses, des essences odoriférantes, etc.

Les Hollandais sont presque parvenus à faire seuls le commerce de la cannelle, ainsi que celui du girofle et de la muscade, en conquérant sur les Portugais les îles Moluques, qui produisent exclusivement le girofle, et l'île de Ceylan, renommée pour la cannelle. Les Hollandais, pour se rendre maître du commerce de cette écorce précieuse, après avoir chassé les Portugais de Ceylan, conquirent encore sur eux le royaume de Cochin, sur la côte de Malabar, pour leur enlever le commerce d'une cannelle qui croissait dans ce pays, et qu'ils vendaient sous le nom de *Cannelle Portugaise*. La première chose qu'ils firent après cette conquête, fut d'arracher cette cannelle sau-

vage. Toute la cannelle dont les Hollandais fournissent les deux hémisphères, se récolte dans un espace d'environ quatorze lieues, le long des bords de la mer, à Ceylan. Ils ne laissent croître qu'une certaine quantité de ces arbres, et ont grand soin de faire arracher de tems en tems une partie des canneliers qui croissent sans culture, ou même ceux qui seraient cultivés ailleurs que dans certains districts de l'île, sachant, par une expérience de plus de cent vingt ans, la quantité de cannelle qu'il leur faut pour leur commerce, et persuadés qu'ils n'en débiteraient pas davantage, quand même ils la donneraient à meilleur marché. On estime que ce qu'ils en apportent en Europe va à 600,000 livres pesant par an, et qu'ils en débitent à-peu-près autant dans les Indes.

Le Poivrier, qui pourra encore devenir un grand objet de spéculation pour la colonie de Cayenne, exige peu de soin. Il suffit de le planter au pied de quelques arbres, auxquels il s'attache, comme le lière, au moyen des racines qui sortent de ses nœuds; il embrasse leurs tiges, et monte en serpentant autour d'elles. Lorsqu'il est parvenu à dix pieds d'élévation, on coupe la tête à l'arbre qui lui sert d'appui, afin de cueillir les fruits avec facilité. Les fruits

du poivre blanc et noir sont disposés en petites grappes, ronds, verts au commencement et grisâtres étant mûrs. Le poivrier fleurit souvent deux fois chaque année : on recueille les fruits mûrs quatre mois après que les fleurs ont disparu, et on les expose au soleil pendant sept jours, afin de faire noircir l'écorce qui se ride aussi-tôt. Un seul pied de ceux que le citoyen Martin avait apportés de l'Inde, produisit six livres de poivre excellent, et d'une qualité supérieure à celui de Mahé. Les Hollandais nous apportent ce fruit des Indes Orientales, sur-tout des îles de Java, de Sumatra, du Malabar.

Le Muscadier, dont les fleurs exhalent un parfum délicieux, approchant de celui de l'oranger, veut, dans sa jeunesse, être à couvert des rayons du soleil ; il a quelque rapport avec les lauriers. C'est un arbre de 25 à 30 pieds de haut ; ses branches sont étalées, ses feuilles ressemblent à celles du pêcher. Il fleurit en octobre : ce fruit contient un noyau, qui est la noix muscade, renfermé sous plusieurs enveloppes ou coques, et il est huit à neuf mois à mûrir. Le muscadier vient de lui-même dans les îles Moluques, et dans quelques autres de l'Océan Oriental. Les Hollandais, qui prétendent aussi s'approprier ce commerce

exclusivement, ont toujours chez eux la récolte de seize années, et ne vendent aux nations voisines que la plus ancienne : en 1760, ils vendaient la provision de 1744. Lorsqu'ils ont trop de girofle, de muscade, de cannelle dans leurs magasins, ils les brûlent. On a vu souvent de ces feux avares à Amsterdam, dont l'aliment était estimé 8 millions tournois. Il n'est permis à aucun spectateur de rien détourner de cet incendie volontaire et égoïste. Un pauvre particulier ayant ramassé quelques muscades qui avaient roulé du foyer, fut saisi aussi-tôt, condamné tout de suite à être pendu, et fut exécuté sur-le-champ.

Le célèbre Poivre, afin de procurer à la France des plans de giroflier et de muscadier, dévoua sa vie pour aller lui-même s'en procurer dans les îles où les Hollandais en ont relégué la culture. Quel service immortel n'a-t-il pas rendu à nos colonies, sur-tout à la Guiane Française !

Le Lithi, que le citoyen Martin voulait y transplanter, est un arbre fameux de la Chine, dont on prétend que les fruits, excellens à manger, ont des propriétés admirables.

Il en est de même du Mangoustan, originaire des îles Moluques. C'est le plus bel arbre dont on puisse décorer un jardin. Il

ressemble beaucoup au citronier. Ses fleurs sont jaunes et aurores. Son fruit est de la grosseur d'une petite orange, et renfermé dans une manière de boîte grise par dehors et rouge en dedans, épaisse d'un demi-doigt ; il porte en haut une espèce de couronne à plusieurs pointes mousses, qui répondent à autant de rayons, renfermant des noyaux entourés d'une chair très-blanche, qui a le goût agréable et rafraîchissant de la cerise et de l'orange. On remarque une chose singulière dans ce fruit, c'est que la chair est laxative et l'écorce astringente. On fait de celle-ci une tisane très-bonne pour la dyssenterie, maladie fort commune aux Indes et en Amérique.

CHAPITRE XII.

Description de la Guiane Française et de Cayenne. -- Nouvelle observation sur le climat.

Les côtes que possèdent les Français s'étendent l'espace de plus de cent lieues, depuis la rivière de Marony jusqu'à celle d'Oyapock ; elles sont élevées, et n'ont point l'inconvénient d'être marécageuses, comme celles tombées en partage aux

autres Européens. La Guiane Française s'avance dans l'intérieur du pays, d'environ 120 lieues; elle touche aux possessions Hollandaises vers le nord-ouest; au nord et à l'est, par la mer, et aux possessions Portugaises par-tout ailleurs. Ses côtes sont d'un abord facile, ouvertes, sans obstacle à la navigation : le vent y est presque toujours favorable, et le fond par-tout excellent. Parmi quelques îles qu'on trouve à leur âpproche, on en remarque deux connues sous le nom d'*Iles du Salut*, situées à trois lieues du continent, séparées l'une de l'autre par un canal de 80 toises; il serait aisé et fort utile de les réunir, parce qu'alors elles offriraient un abri suffisant aux vaisseaux, où ils pourraient être défendus avec facilité : les tortues en sont encore les seuls habitans.

Mais les avantages qu'offrent ces côtes sont compensés par plusieurs inconvéniens des courans rapides s'opposent à l'approche des vaisseaux, et les côtes où ils ne se font pas sentir manquent de fond; les rivières n'y peuvent recevoir que de petits bâtimens; une vase molle en bouche presque l'entrée, et les pluies, les chaleurs, sur-tout les vers, y font dépérir en peu de tems les vaisseaux les mieux construits, qu'on n'a pas eu soin d'enduire de toutes

parts de brai ou de goudron en les calfeutrant ou *spalmant*.

Avant de faire connaître à nos lecteurs l'intérieur des terres, voyons d'abord quelles sont les principales rivières de la Guiane Française. La rivière de Marony est grande et belle ; elle a environ deux lieues de large à son embouchure ; mais l'entrée en est embarrassée par plusieurs bancs de sable et de vase. Lorsqu'on est en dedans, on trouve quatre et six brasses d'eau. Des îles de différentes grandeurs en resserrent le lit pendant l'espace de plus de douze lieues sans interrompre la navigation, pour de petits bâtimens, jusqu'à la première cataracte, qui est environ à vingt lieues de son embouchure. Au-dessus de cette cataracte, on en trouve d'autres qui rendent la navigation fort difficile. Sa source est encore inconnue, et il est vraisemblable qu'elle vient de très-loin. A 50 lieues de son embouchure, elle reçoit une rivière assez belle, appelée *Rivière des Arouas*. En 1731 et 1732, des Français remontèrent cette dernière plus de 25 lieues ; ensuite ils la quittèrent pour prendre leur route à travers les terres, tirant vers le sud-est ; et au bout de huit jours, pendant lesquels ils estimèrent avoir fait 35 à 40 lieues, ils se rendirent dans la rivière de Campopy, qui

se décharge dans celle d'Oyapock. Les terres du Marony, sur-tout vers la mer, sont basses et inondées, couvertes de bois et de brossailles.

A l'orient de cette rivière, on trouve celle d'Amanibo ou Amana, qui n'en est séparée que par une pointe de terre ; son embouchure a plus d'une demi-lieue de large. Les terres qu'elle arrose sont assez bonnes, et seraient d'un excellent rapport si elles étaient cultivées. Les Indiens qui habitent sur ses rives y trouvent tout ce qu'il faut à leurs besoins, et spécialement le secours d'une pèche abondante.

Les bords de l'Iracou sont habités par les Tayras, Indiens de la nation des Galibis, qui nomment ainsi les habitans des embouchures des rivières, pour les distinguer de ceux nommés *Itouranés*, mot qui dans leur langue signifie habitans des montagnes.

La rivière de Conamama est assez considérable. Les Français firent sur ses bords un établissement avantageux en 1626 ; ils y bâtirent un fort, et leur commerce y fructifiait. Cependant ils l'abandonnèrent dans la suite : aujourd'hui l'on n'y trouve que quelques Galibis.

A six lieues à l'est-sud-est de Conamama, on trouve la rivière de Sinamary ou Sena-

maribo ; les Français s'y étaient établis en 1624 ; ils y construisirent un petit fort, qu'ils abandonnèrent quelques années après. Des barques peuvent remonter fort avant cette rivière. Des carbets ou villages d'Indiens sont répandus sur ses bords, mais il n'y a plus que très-peu de Français. Les Galibis ont un grand bourg sur la rive orientale, appelé Tonnayaribo. On trouve dans cette rivière de grosses huîtres, que les Indiens nomment Maipa, dont l'écaille a huit pouces de diamètre ; mais elles ne valent pas les petites huîtres qu'on recueille sur les rochers.

Les Français n'ont dans ces quartiers qu'un petit village appelé Sinamary, du nom de la rivière. Ce véritable hameau, éloigné de plus de 30 lieues des habitations françaises, se réduit à un groupe de dix à douze cases, à-peu-près semblables à nos misérables chaumières. Mais le terroir y est tellement fertile, qu'un carré d'un demi-arpent peut fournir à la subsistance de plusieurs hommes, en fruits et en légumes. Les sauvages qui en sont voisins montrent une extrême douceur ; ils aiment beaucoup les blancs, et témoignent une vive antipathie pour les nègres. Quoique toutes les cases soient ouvertes, que tout soit à la discrétion du premier venu, il n'y a pas

d'exemple d'un vol de la part de ces hommes qui manquent des choses que nous regardons comme indispensables, qui ont envie des objets nouveaux à leurs yeux, et vous les demandent avec la candeur et la simplicité qu'ils mettent à vous donner ce qu'ils possèdent.

Un Français était pauvre et isolé dans cette terre déserte, et déplorait en soupirant la perte de son épouse, dont des circonstances malheureuses l'avait séparé; une jeune mulâtresse, fille de colon, touchée des peines de cet homme, voulut absolument, sans aucun intérêt, se vouer à son service comme ménagère, et lui donna même, pour l'aider dans ses travaux champêtres, un nègre, le seul qui lui fût resté lors de l'affranchissement général. Voici comme elle parla à son protégé, en langage créole : « Moi avoir vu toi à la pro-
» menade, t'avoir entendu dix fois, et
» t'avoir trouvé si vrai, que moi être de-
» venue amoureuse fort de toi; mais moi
» t'aimer davantage encore, depuis que
» moi savoir, par gens de ta connaissance
» ici, que toi regretter fort femme à toi;
» toi lui être attaché fort; toi la pleurer
» souvent. Alors moi avoir mis en mon
» tête de suivre toi, pour empêcher cha-
» grin de faire mourir toi; mais vouloir

„ toujours que toi aimer beaucoup ton
„ femme, et si elle venir, moi rester au
„ service à elle et à toi, tant qu'elle le
„ vouloir ; mais si elle pas pouvé venir,
„ moi pas quitter toi, jusqu'à mort de
„ toi. „

Kourou est une rivière située à douze lieues au sud-est de celle de Sinamary ; elle peut avoir une demi-lieue de large à son embouchure, qui semble être barrée par des bancs de sable et de gros rochers plats ; cependant les vaisseaux ne laissent pas que d'y entrer, au moyen de la passe du côté du nord, et viennent mouiller à une lieue et demie, par quatre à cinq brasses d'eau, presque vis-à-vis le bourg, bâti à une lieue de l'entrée sur la rive gauche. En 1665 les Français formèrent un établissement sur cette rivière. En 1714, les Jésuites, qui s'introduisaient par-tout, y assemblèrent une mission, où ils parvinrent à attirer plusieurs nations Indiennes, errantes et répandues dans les forêts ; ce qui forme aujourd'hui une bourgade assez considérable, grossie par quelques Français de Cayenne.

Cette peuplade, à 14 lieues de Cayenne, est située dans une belle anse, arrosée par la rivière de Kourou, et fortifiée par des palissades, de petites redoutes, et des espèces de bastions. Toutes les rues, tirées au

cordeau, aboutissent à une place au milieu de laquelle est bâtie la ci-devant église, où se rendent deux fois par jour, pour la prière, ceux des habitans et des Galibis qui veulent continuer à pratiquer le culte catholique.

Plusieurs carbets sont répandus le long de la rivière de Kourou, et sur celles qui s'y déchargent. Elles sont toutes fort poissonsonneuses, et les terres qu'elles arrosent sont très-fertiles.

Près de l'embouchure du Kourou, on voit de gros rochers plats, sur lesquels rejaillissent les flots de la mer, qui s'y cristalisent et s'y changent en sel; mais seulement pendant les grandes chaleurs, et surtout lorsque souffle le vent du nord.

Nous avons parlé des petits îlets qu'on nomme les *Iles au Diable*; ils sont à quatre lieues au large de la rivière de Kourou.

Celle de Macouria en est à trois lieues au sud-est; la côte qui les sépare est belle et unie, et présente des prairies dont les pâturages sont excellens, et où les bestiaux s'engraissent en peu de mois; aussi toute cette étendue est-elle remplie d'habitations et de ménageries, que des citoyens de Cayenne y ont établies à peu de distance les unes des autres. Les rives du Macouria sont bordées de paletuviers

ou mangliers, que la haute-mer couvre, et où les huîtres s'attachent : ainsi l'on peut dire qu'on recueille un coquillage aux branches des arbres. L'attention que doivent avoir ceux qui cueillent ces huîtres, est de ne les prendre que quand elles ont été mouillées par le flot de la mer ; elles ont alors le degré de salure qui leur est nécessaire ; au-lieu que quand elles ne sont abreuvées que de l'eau des rivières qui est seulement saumâtre, elles n'ont qu'une eau doucâtre qui les rend dégoûtantes et malsaines.

Les mangles ou paletuviers croissent extrêmement épais et serrés, attendu que leurs branches qui se recourbent vers la terre y prennent racine ; en sorte qu'ils forment des bois impénétrables, et en quelques endroits une espèce de chaussée, sur laquelle on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre.

C'est aussi au bas des paletuviers où l'on pèche cette grande quantité de crabes qui sert de nourriture ordinaire aux noirs attachés aux plantations et dont se nourrissent aussi les pauvres habitans.

Les arbres que les Français appellent *Bois rouge*, et les Indiens *Coumery*, croissent plus communement du côté de Macouria qu'aux environs des autres rivières.

Ces arbres sont fort résineux, et répandent d'assez loin une odeur forte et agréable, approchante de celle du storax. Il découle du tronc de cet arbre une liqueur rouge comme du vin, qui est un baume admirable pour toutes sortes de blessures. Les serpens, et sur-tout celui qu'on appelle Serpent à grelots, sont très-communs dans tout ce canton.

De Macouria au port et rivière de Cayenne, il y a six lieues au sud-est. La côte entre deux est basse et unie, et semée de belles et riches habitations fort près les unes des autres. Sur la rivière de Cayenne est une grosse bourgade nommée Rouara.

L'île de Cayenne, autrefois nommée *Mutcumbro* par ses anciens habitans, a environ six lieues du nord au sud, sur trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur, et elle peut avoir seize ou dix-sept lieues de tour. Elle approche assez de l'île de Camargue, formée par le Rhône ; mais celle de Cayenne est un peu plus grande. Elle a la mer au nord, la rivière de Cayenne à l'ouest, qui la sépare de la Guiane, celle d'Ouya à l'est, et au midi un bras formé par les rivières d'Ouya et d'Orapu. Ainsi on voit qu'elle est enclavée dans le continent, les rivières qui l'en séparent étant d'une médiocre largeur, même celle qui lui donne

son nom, quoiqu'elles aient près d'une lieu de large à leur embouchure.

La ville et le fort de Cayenne sont situés sur la pointe méridionale de l'île, par la latitude de 4 degrés 55 minutes, et par les 54 degrés 37 minutes de longitude.

Le port est à l'ouest de la ville, et à l'embouchure de la rivière de Cayenne, qui se divise en deux branches pour se perdre dans la mer, où elles forment deux pointes ou cap, l'une nommée Ceperou et l'autre Mahuri, du nom d'un ancien habitant. Plus de cent vaisseaux peuvent être en sûreté entre ces deux pointes qui forment un port superbe et naturel. Ils mouillent en avant sous la protection du fort; mais il y a peu de fond, et l'entrée est difficile, à cause des bancs de sable et de vase sur lesquels il faut passer pour venir au mouillage. Il faut même se garantir de quelques rochers à fleur-d'eau.

Vis-à-vis de la rade, à l'une des pointes de l'île, est construit le fort, nommé autrefois Louis, bâti sur un sol élevé, dans une situation avantageuse, mais éloigné de l'eau douce; des citernes y conservent l'eau des pluies. Des deux côtés de la colline qui sert de base au fort, dans un petit port, en forme aussi de croissant, dont un rocher fait la pointe, les barques

et les chaloupes approchent du bord à la distance d'un pied. Au côté de ce rocher le rivage de la mer est un beau sable d'un quart de lieu de longueur.

La ville est auprès d'une plaine de deux lieues, qui pourrait être percée de canaux navigables, et dont on devrait faire écouler les eaux stagnantes ; aussi l'été fait-il souvent règner dans ces cantons des fièvres dangereuses. Heureusement que les habitans sont presque tous répandus dans leurs plantations, éparses dans les campagnes, et qu'ils ne viennent à la ville que très-rarement.

La côte présente encore deux antres caps principaux, ceux de Remire et de Mahuri.

Outre la ville de Cayenne, chef-lieu du département, on compte diverses communes principales ou districts, réunissans plusieurs habitations ; savoir, Remire, Mahuri et Matouri. Dans ces lieux et les campagnes environnantes on voit des collines cultivées jusqu'au sommet. A leurs pieds sont des pâturages, où l'on entretient des chevaux, des moutons, des chèvres, du gros bétail, transportés d'Europe, et qui ont singulièrement multiplié ; on les laisse errer à leur gré : au mois de septembre on met le feu à l'herbe, et les cendres

servent d'engrais. L'île a des parties couvertes de bois remplis de gibier.

Les côtes de Cayenne sont élevées ; son centre est bas ; des marais en coupent le terrein ; le sol en est sabloneux, noir à la surface, rouge et propre à faire des briques à deux pieds de profondeur, des tuiles, même de la poterie et des pipes à fumer. Une rivière d'eau salée venant de la mer, la partage presque en deux parties égales, facilite le transport des marchandises et la communication entre les plantations. Elle a aussi des petites rivières d'eau douce fournissant en abondance de l'eau excellente, et sur leurs bords on a établi un grand nombre de moulins à sucre.

Les Mornes ou montagnes de l'île ne sont que des collines cultivées jusqu'au sommet ; les plus considérables se nomment la Montagne du Pont, de Remontabo, le Mont-Joli et de Mahuri : elles sont peu éloignées de la côte du côté du nord. Plus avant dans les terres sont la montagne de Baduel, des Tigres, de Papaguay, de Matouri, et des Cordeliers. Tout le reste du terrein consiste en plaines basses, bien arrosées et très-fertiles ; mais dont plusieurs endroits sont inondés dans la saison des pluies.

La rivière d'Ouya sépare l'île de

Cayenne de la terme ferme; c'est une fort belle rivière, dont l'entrée a près d'une lieue de large. A quatre grandes lieues de son embouchure, est une petite commune appelée Aroura. Cette rivière se divise en deux branches, dont l'une se nomme rivière d'Orapu, et l'autte, rivière du canton de Gênes ; du nom d'un comte de Gênes, commandant d'une escadre française, en 1695. On avait commencé, du côté d'Orapu, un chemin pour aller par terre jusqu'au fleuve des Amazones, non-seulement dans l'intention de chasser les Portugais qui s'étaient établis dan· les terres de la dépendance du gouvernement de Cayenne, mais encore pour commercer avec un nombre infini de nations Indiennes, et tâcher de découvrir des mines qu'on croit exister dans ces cantons.

Dans ces quartiers on trouve le cap Bombe, l'île aux Raies, le morne aux Echos, les criques de Comory, de Chourou, l'îlet de Gênes, etc. dont on a formé des communes. Les Nouragues, nation sauvage, habitent aux environs des sources de l'Ouya.

Les bords de la rivière de Caux, occupés par quelques Indiens, présentent un pays fertile, abondant en gibier, propre à la

pèche, où des habitations ne manqueraient pas de prospérer.

En suivant la côte, on trouve la rivière d'Approuak ; elle est large de deux lieues à son embouchure. La pèche du lamentin et de la tortue y est fort abondante. En la remontant on trouve les vestiges du fort que les Hollandais y bâtirent lorsqu'ils tentèrent de s'y etablir ; c'est un terrein élevé de 40 à 50 pieds, entouré d'un fossé avec un puits ; le reste est entièrement ruiné : on y voit encore quantité de citronniers et d'orangers qu'ils avaient plantés aux environs.

La rivière d'Oyapok est une des plus considérables de la Guiane Française. Son embouchure large de deux lieues, est dans le milieu d'une espèce de baie, large de quatre lieues, et dont une des pointes, du côté de l'est, s'appelle Cap d'Orange. A cinq ou six lieues de son embouchure, le fleuve fait un enfoncement qui forme un très-beau port, où l'on mouille à six brasses de profondeur, aussi près de terre que l'on veut. Nous y avons un fort et un gros bourg, environné de nations Indiennes et amies. A deux lieues, est la commune appelée Paul. Les terres sont fort bonnes et produisent toutes sortes de denrées.

La rivière de Couripy, à l'est d'Oyapock,

se divise en plusieurs branches ; vers les sources de celles appelées Aroukaoua, on connaît une montagne qu'on nomme la montagne de Cristal, à cause de quelques pierres blanches et transparentes qu'on en tire.

La ville de Cayenne est bâtie sur la pointe du nord-ouest appelée Ceperou ; elle a la mer au nord et le port à l'ouest ; c'est une espèce d'exagone irrégulier, entouré de murailles et de cinq bastions, avec quelques demi-lunes et un fossé ; il a fallu se conformer au terrein et aux rochers qui bordent la côte. Cette ville n'a que deux portes ; celle qui donne sur la rivière se nomme la porte du Port : celle du côté de la terre s'appelle la porte de Remire. Il y a un pont sur le fossé ; il est couvert d'une demi-lune palissadée. Dans l'enceinte des murailles, au bord de la mer, sur une hauteur, est bâti un fort, qui commande le port et la ville, et dans lequel on a construit une citerne et un magasin à poudre. Ce fort a changé trois à quatre fois de nom ; on l'appela d'abord le fort Saint-Michel, parce que les Français avaient pris possession de l'île le 29 septembre, jour dédié à cet archange par les pieux catholiques ; ensuite une autre adulation le nomma le fort Saint-Louis. La révolution française

lui a encore fait perdre cette dénomination ; il a repris celle qu'il avait autrefois, de fort Ceperou, ou bien on l'appelle le fort de la Liberté.

Les rues de la ville sont larges, tirées au cordeau, assez propres quand il ne pleut pas. Elles ne sont point pavées, la dépense en serait inutile, parce que le terrein étant sabloneux, il suffit d'une heure de beau tems pour le sècher. Une de ces rues se nomme rue d'Enfer, non parce que les démons y apparaissaient, ainsi que de pieux cénobites le firent croire à Paris d'un quartier qu'ils desiraient avoir, et qu'on leur donna en effet

On n'y compte guère plus de 200 maisons, dont quelques-unes à deux étages. La plupart sont bâties en charpente ; les autres ne sont que de terre ou bousillées, comme on dit dans le pays ; on enduit le dedans de bouse de vaches, après quoi on blanchit par-dessus : les unes et les autres sont couvertes de bardeau ou petites planches. On observe d'y faire plusieurs chambres de plein-pied, parce qu'on ne manque pas de terrein pour bâtir, et que cette méthode est moins coûteuse. On a soin que les appartemens soient vastes, afin d'y être plus au frais. On leur donne aujourd'hui plus de hauteur qu'autrefois, et on y perce les

fenêtres du haut en bas. Les ameublemens n'en sont pas des plus magnifiques. Le plus grand nombre des habitans est néanmoins en état d'en avoir d'aussi riches qu'en France ; mais ils songent plutôt à leur commodité qu'à l'élégance et au luxe.

Au rang des maisons construites en pierres de taille, et à plusieurs étages, on doit citer celle du gouverneur, qui est sur la place d'armes, ainsi que la ci-devant église paroissiale, et la maison destinée à l'instruction publique. Les casernes, les magasins de la république et l'hospice pour les malades sont de l'autre côté de la ville, vers la mer.

La nécessité de faire valoir les terres oblige les colons à se tenir sur leurs habitations, dont ils préfèrent d'ailleurs le séjour à celui de la ville, qui, pour cette raison, n'est pas aussi peuplée qu'elle pourrait l'être ; mais au jour des revues et des fêtes, les choses changent de face ; on voit venir alors les habitans dans leurs canots, ou portés dans des hamacs, avec une longue suite de nègres et de négressse, chargés de volailles, de cassave, de taffia, (eau-de-vie de sucre) de racines, et d'autres provisions nécessaires pour tout le tems qu'ils ont à rester dans la ville.

La colonie est présidée par un gouver-

neur ou commissaire national. A la moindre alarme les habitans de la ville et de la campagne sont obligés de se rendre au chef-lieu. Un tribunal de district juge en dernier ressort, et connaît de toutes les affaires qui concernent les habitans.

Le département renferme l'île de Cayenne dans toute son étendue, et s'étend à plus de cent lieues sur le continent ; il est borné à l'occident par la rivière de Marony, qui le sépare de la colonie de Surinam, et au midi par la rive septentrionale du fleuve des Amazones, où les Portugais ont des forts.

Le terrein de l'île de Cayenne n'est pas également bon par-tout. La partie du nord est la meilleure et la plus saine, vu qu'elle contient plusieurs petites montagnes, toutes cultivées et garnies d'habitations. A l'égard de la partie du sud, elle est beaucoup plus basse ; ce sont de grandes prairies appelées Savanes, dont la plupart sont inondées dans le tems des pluies.

On n'y ressent point continuellement des chaleurs insupportables ; un vent d'est y rafraîchit l'air tous les matins, et alors le froid y est quelquefois si vif, qu'on est obligé d'y faire du feu. Mais il y pleut presque neuf mois de l'année, et l'humidité y est excessive, occasionnée aussi par le grand

nombre derivières et de ruisseaux. Dans les trois mois où le ciel est serein, saison qu'on appelle l'Eté, la sécheresse y fait souvent périr de faim et de soif une partie du bétail, qui ne trouve ni eau, ni herbe. Les moustiques, les maringoins, les chiques, les tiques, les fourmis, les raverds, une multitude d'insectes, y rendraient souvent la vie insupportable, s'ils ne se détruisaient les uns les autres. Les *fourmis coureuses*, dont nous avons parlé ailleurs (1), sont sur-tout d'un grand secours : quand elles arrivent dans un canton, et c'est une fois par année, elles tuent tout ce qu'elles trouvent, mouches, guêpes, araignées, et jusqu'aux rats, de quelque grosseur qu'ils soient : elles en font à l'instant de véritables squelettes.

Cette région étoit autrefois beaucoup plus mal-saine ; mais, depuis les défrichemens, on s'apperçoit que l'air y devient salubre. Les enfans y périssaient en venant au monde, atteints d'une cruelle maladie nommée le *Tethanos* ; aujourd'hui on les élève comme en tout autre pays. Les fièvres malignes et la petite vérole y sont rares. Ce n'est que dans la ville de Cayenne, et dans la plaine marécageuse dont elle est proche,

---

(1) Voyez page 241.

qu'il règne, pendant la sécheresse, des fièvres difficiles à guérir.

Malgré que ce climat soit sous la ligne, non-seulement les chaleurs n'y sont pas accablantes, mais elles n'y sont point continuelles ; et sans les pluies de neuf mois et la sécheresse qui les suit, on n'y connaîtrait aucun changement de saison. L'on y cueille du fruit en tout tems ; certains arbres en offrent toujours en maturité, tandis que d'autres sont en fleurs, et ils ne perdent jamais leurs feuilles. On a le soleil à plomb sur la tête, pendant les équinoxes de mars et de septembre. Cela rend les nuits égales au jour, et fait qu'il y a douze heures de soleil et une demi-heure de crépuscule, tant le soir que le matin ; de sorte que l'on peut dire que le jour y est continuellement de treize heures, et la nuit de onze. Quand le ciel n'est point couvert et qu'il ne fait aucun vent, la rosée commençant à tomber vers les quatre heures du matin, cause une fraîcheur qui oblige à se couvrir, si on a eu l'imprudence de trop s'exposer, pendant le sommeil, à ce changement de température. Cette rosée est si forte qu'elle mange une barre de fer en peu de tems.

La saison des pluies ou de l'hiver commence à se déclarer par des grains, qui

sont fréquens dans le cours d'octobre. On les appelle pluies d'Acajou, parce que ces fruits mûrissent alors ; et bientôt ils sont suivis de pluies si continuelles, si abondantes, qu'on a peine à conserver les meubles dans les maisons, tant elles causent d'humidité. Mais c'est le tems où le bétail trouve par-tout de bons pâturages. Dans ces tems d'averses il pleut beaucoup la nuit, et quelquefois le jour, par gros orages qui couvrent d'eau la surface de la terre en trois-quarts d'heure ou une heure, tout au plus, qu'ils durent. Mais l'on ne voit pas s'écouler six jours en toute l'année sans que le soleil ne se montre dans tout son éclat. En sorte qu'on peut toujours travailler et se promener dans les lieux élevés ou qui ne sont point marécageux.

Les pluies diminuent au commencement de juin, et finissent tout-à-fait vers le 10 juillet ; et depuis ce tems-là il ne tombe point une seule goutte d'eau jusqu'au 10 novembre. Ces règles générales ont pourtant des exceptions, suivant la différence des années et la diversité des lieux. Il pleut bien moins dans les cantons défrichés que dans ceux qui sont couverts de forêts ; bien moins à Cayenne et Korou, qu'à Oyapock, et beaucoup plus à Marony et

Surinam, que dans les contrées qu'occupent les Français.

Les observations que nous avons faites dans ces contrées sur la salubrité du climat de la Guiane, sont appuyées du témoignage de plusieurs auteurs dignes de foi, dont quelques-uns ont aussi séjourné long-tems dans ces climats. Un voyageur anglais s'exprime en ces termes à ce sujet: « En général le pays promet beaucoup à » ceux qui entreprendront de le cultiver. » L'air y est si pur, qu'on y rencontre » par-tout des vieillards de cent ans et au- » delà. Nous y passâmes toutes les nuits, » sans autre couverture que celle du ciel ; » et dans le cours de mon voyage, je n'eus » pas un Anglais malade. »

Le Père Labat, qui écrivait plus d'un siècle après ce célèbre navigateur, fait le même éloge du climat de Cayenne, et se fonde sur des raisons excellentes. « Cette » île, dit-il, est la plus agréable et la plus » tempérée qui soit au monde. Il n'y a » qu'à se mettre à l'ombre, ou s'exposer » au vent pour jouir d'une fraîcheur sa- » lutaire. » Les maladies qu'on y a long-tems éprouvées, venaient des exhalaisons que les terres nouvellement découvertes ne manquent jamais de produire. La manière de vivre des nouveaux arrivés leur cause

souvent des maladies mortelles ; dès qu'ils mettent pied à terre, ils boivent avec avidité de l'eau froide, et ensuite du jus de canne ; ils y joignent des oranges, des citrons, des pommes d'acajou ; tous ces fruits sont très-froids : est-il donc étonnant qu'ils soient préjudiciables à la santé ? Il est encore des gens assez imprudens pour se coucher à l'air sur l'herbe, s'y endormir et y passer des nuits entières. Dans cet état où l'air frais, la rosée et les exhalaisons de la terre les ont surpris, il est tout simple qu'ils soient atteints de coliques, de fièvres aigues. Ce pays est très-sain pour les gens sages. On y trouve en abondance tout ce qui peut flatter les sens ; la nature semble s'épuiser dans la richesse de ses dons ; mais il faut en user sobrement, comme par-tout ailleurs.

Un habile médecin, qui s'éjourna plusieurs années dans la Guiane Française, et publia sur cette contrée un excellent ouvrage, la représente aussi comme un pays où l'on peut vivre long-tems en parfaite santé. Ce docteur, qui prend le titre de correspondant de l'Académie des Sciences, de professeur en médecine dans l'université de Perpignan, médecin dans l'hôpital militaire, et ci-devant médecin botaniste dans l'île de Cayenne, se nommait *Pierre*

Barrère. Plusieurs personnes nous ont assuré que Barrère, membre de la convention nationale, est un descendant de ce docteur.

CHAPITRE XIII.

Arbres et Plantes les plus curieux et les plus intéressans de la Guiane Française et de Cayenne.

LA terre, dans cette superbe contrée, est toujours fertile et de la plus riche abondance. Puisque le chaud et l'humide sont les principes de la génération, il ne faut pas s'étonner que la nature soit si féconde dans un pays où ces deux qualités dominent. Nous avons admiré la variété de ses productions dans les plantes, les arbres, et les animaux de toute espèce.

La Banane est le principal fruit dont se nourrissent les habitans de Cayenne. L'arbre qui le porte est de la grosseur de la cuisse, et couvert de plusieurs écorces écailleuses. La tige monte à la hauteur de dix à douze pieds, et meurt après avoir donné son fruit. Ses feuilles sont plus longues qu'aucune de celles que nous connaissons; et l'on croit, pour cette raison, qu'elles couvrirent la nudité de nos premiers pères. Du sommet de la plante,

s'élève un seul et grand rameau qui porte des fleurs rougeâtres, auxquelles succèdent des fruits de la grandeur de nos concombres. La chair en est moëlleuse, pleine d'un suc humectant, et d'un goût agréable (1). A Cayenne, on les mange cruds, cuits à l'eau, au vin ou au sel, ou cuits au four, dans une poële, sur le gril ou au soleil. D'autres en font de la bouillie, qu'on appelle de l'Embagnon. Enfin on en fait une boisson agréable: des bananes cuites avec leur peau dans de l'eau la rendent sucrée; après avoir ôté la peau, on les brasse. Cette boisson est très-nécessaire aux nègres.

Le Bananier se divise en plusieurs espèces, et un colon doit en avoir de toutes sur son habitation; il se multiplie comme l'Ananas, par des rejetons qui naissent au pied. On le plante en tout tems et en toute terre, mais principalement le long des ravines et des ruisseaux, parce qu'il se plaît dans les lieux humides. Il rapporte au bout d'un an, et exige peu de culture: il ne faut d'autre soin que de sarcler la terre et d'empêcher les lianes de l'entourer. La tige, fût-elle plus grosse que la cuisse, peut facilement être abattue d'un seul coup de sabre.

Ce qu'on nomme la figue banane, est

(1) Voy. la descript. d'un autre Bananier, p. 234.

une espèce particulière, dont les fruits sont plus petits et plus délicats. Les sauvages, pour en avancer la maturité, les enveloppent dans des feuilles prises de la plante même, et les mettent dans un coin de leurs cases; quelques jours après, ils les retirent mûres et d'un beau jaune. Les Cayennais en servent sur leurs tables, en entremêts et au dessert. Les Portugais n'osent manger de ces fruits par superstition, parce qu'en les coupant en travers, ils croient, dans la figure qui s'y trouve marquée, reconnaître la croix de Jésus-Christ. Ce n'est que la forme d'un Y.

Le Mamis ou Boulet de Canon, est un arbre assez grand; et ses branches, garnies de feuilles longues et épaisses, fournissent beaucoup d'ombre. Le fruit ressemble à un boulet de canon, et a depuis six jusqu'à huit pouces de diamètre. Il est couvert d'une écorce roussâtre, de l'épaisseur d'un demi-doigt, souple comme du cuir, et qu'on lève comme la pelure d'une pêche. On le coupe par tranches; et il satisfait également le goût et l'odorat. On en fait des marmelades, des confitures, des tourtes qui surpassent tout ce que l'on connaît de plus exquis en ce genre.

Le Calebassier est un arbre dont on ne saurait se passer dans une plantation. Ses

feuilles, d'un beau vert, et épaisses, ont cinq ou six pouces de longueur et un pouce de largeur: elles sont attachées les unes après les autres le long de la branche, d'où elles sortent sans queue. Le fruit qu'il porte a la figure de nos citrouilles. On le creuse en y versant de l'eau bouillante, pour faire macérer la moëlle; et on l'en tire avec un bâton. Les nègres et les Indiens, après l'avoir ainsi vidé, en font des bouteilles, des plats, des écuelles, et toutes sortes d'ustensiles pour les usages domestiques. Quelques-uns y gravent des compartimens et des grotesques à leur manière; et quoiqu'ils n'emploient ni la règle, ni le compas, leurs dessins se trouvent quelquefois assez justes.

L'Abricotier de Saint-Domingue. Il est ainsi nommé, parce que les premières semences en furent apportées de cette île. C'est un très-bel arbre, grand, touffu, dont les branches s'élèvent en piramide; il est fort propre à être planté en avenue. Ses fleurs ont une odeur douce. Etant distillées, elles donnent une liqueur agréable. Le fruit est rond, et plus gros qu'une balle à jouer; l'écorce en est crevassée et brune; la chair est épaisse d'environ un pouce, jaune comme celle d'un coin, à-peu-près de la couleur des abricots de l'Europe,

dont elle approche aussi du goût ; ce qui a fait donner à l'arbre le nom d'*Abricotier*. Son noyau a la grosseur d'un œuf de poule ; il est sillonné et couvert de filamens. On le mange crud, ou dans du vin ; on en fait d'excellentes gelées.

L'Acajou-Pomme est un arbre tortueux, et qui ne s'élève pas beaucoup. Sa fleur répand une odeur très-douce. Son fruit est une pomme terminée par une noix verte. La pomme n'est bonne à manger que quand elle est bien mûre. L'amande, dont la noix se mange en guise de cerneau, ou sur le gril, ne se peut ouvrir qu'avec un couteau, ou un marteau. Les deux coques ont une huile caustique, qui causerait de vives douleurs, si on les portait à la bouche. Cet arbre croît si gros et à une hauteur si prodigieuse, qu'on en fait des pirogues de 40 à 50 pieds de long, et de grandes et larges tables d'une seule pièce.

L'arbre de Saint-Jean, ou Mai, ne vient jamais gros ; mais très-haut et droit, avec une simple touffe au sommet. C'est un superbe arbre.

L'Avocat est un arbre fruitier, qui s'élève moins haut que l'Abricotier, et peut entrer dans l'ornement d'un jardin. Son fruit est agréable ; on le mange comme le melon, avec du sel et du poivre.

Le Bache, sorte de palmier, grand et beau : les feuilles sont plates et en forme d'éventail. Lorsqu'elles naissent, c'est un éventail fermé ; sont-elles épanouies, c'est un éventail ouvert, excepté que les bouts sont pointus et séparés. Elles servent de parasol, de parapluie.

Le Bois-Rouge est un très-grand arbre, dont l'écorce a la propriété de brûler, et faire l'office d'un flambeau.

Arbre de Féroles, ou bois marbré et colorié. Le bois de cet arbre, sur un fond blanc, est comme jaspé, ou parsemé de taches qui ressemblent à celles d'un marbre veiné de rouge, de blanc et de jaune. Il conserve le nom de Bois de Féroles, parce qu'il fut trouvé pour la première fois, dans un abattis d'une habitation de M. de Féroles, alors gouverneur de Cayenne. C'est le bois le plus recherché pour les ouvrages de marqueterie, et pour différens meubles.

Le Jaune-d'Œuf est une espèce de prunier. Il croît à une grande hauteur. Il porte un fruit semblable à un jaune d'œuf, mais beaucoup plus gros, et qui est si nourrissant qu'on est à l'arbri de mourir de faim dans les lieux les plus déserts, lorsque cet arbre s'y rencontre. Le fruit emporte la bouche, et n'est pas des plus agréables au goût, mais il est nourrissant, et ne

peut faire aucun mal. Deux personnes reléguées sur le grand îlet pour avoir tramé une conspiration, et condamnées à mourir de faim, y vécurent pendant trois mois, et en meilleure santé qu'avant leur exil.

Le Mahot-Franc, arbre qui, pour être commun, n'en est pas moins utile ; il est tout tortu, et les Cayennais disent que sans lui ils ne pourraient rien faire de droit. Son écorce est fibreuse et propre à faire des cordes. S'il faut lier quelque chose, c'est avec du mahot. Les Indiennes en lèvent de larges aiguillettes, qu'elles posent sur leur front, et entortillent aux deux côtés de leur Catoli, ou hotte qui leur sert à porter des fardeaux. (*Pl. IV P.* 149.) Les nègres, ainsi que les Indiens, sont logés fort à leur aise, quand ils ont du mahot pour construire une cabane. Le bois est mol, et c'est un de ceux qu'on emploie à faire du feu par le frottement.

Le Monbin est une espèce de prunier. Son fruit a le goût assez agréable, quoique aromatique ; il agace un peu les dents, mais l'odeur en est flatteuse. On en fait une marmelade qui ressemble beaucoup à celle d'abricot par la couleur, et passe pour la plus exquise du pays. On la mêle avec de l'eau-de-vie, et cette liqueur est

délicieuse. Cet arbre porte un fruit jaune et un peu long, d'un assez bon goût, mais il a peu de chair. Les sauvages qui se sentent attaqués de goutte ou de douleur, font un trou dans la terre, où ils jettent de la braise bien ardente, sur laquelle ils mettent des noyaux de ces prunes; ils posent ensuite le genou, ou la partie malade au-dessus de cette ouverture, endurent la fumée le plus long-tems qu'ils peuvent, et se guérissent de la sorte.

L'arbre appelé Oulemary s'élève à une grande hauteur; sa feuille est luisante, et ressemble à celle du citronnier. Il est revêtu d'une écorce brune, épaisse d'un pouce, dont l'intérieur se sépare en plusieurs feuillets roussâtres, unis, minces comme les feuillets du balisier, et sur lesquelles on peut écrire comme sur le papier. Ces feuilles servent aux Indiens à un autre usage : ils roulent dedans, le plus serré qu'ils peuvent, une feuille de tabac, et en font ainsi ce qu'on appelle en Amérique une *Cigale*, et qui leur sert de pipe.

Le Palipou ou Parepou est dans la classe des palmiers. Le fruit est d'une très-médiocre grosseur. On le présente au dessert, mais cuit simplement avec de l'eau et du sel : son goût n'est pas d'abord attrayant; on a même de la peine à s'y accoutumer;

on s'y fait par la suite, et on le mange même avec plaisir. Il excite à boire et donne de l'appétit.

Le Sapotiller, grand arbre, propre à orner un jardin, porte ses branches en forme d'entonnoir, tandis que du milieu il sort un jet fort droit, qui s'élève plus haut que tout le reste. Sa feuille est d'un verd plus clair que celle de l'oranger. Cet arbre se transplante où l'on veut. Son fruit passe, avec raison, pour un des meilleurs de l'Amérique.

La feuille du *Tourloury* s'emploie, en long et en travers, pour couvrir les cases; elle dure presque autant que le bardeau : le feu n'y prend pas aisément. Cette feuille est longue de quinze à seize pieds.

Le Papayer, tant mâle que femelle, n'a point de branches; sa feuille, à plusieurs pointes, et dentelées, croît au bout d'une espèce de tuyau, à l'extrémité inférieure duquel, c'est-à-dire près du tronc, le fruit est comme attaché. Son fruit se mange avec plaisir, crud ou bouilli avec de la viande, ou confit en marmelade. Les semences ont un goût de poivre; et le poids d'un scrupule en poudre, pris pendant quelques jours, fait mourir les vers. (*Pl. III. P.* 131. *N°*.12.)

Le Cocotier est une espèce de palmier; son fruit est des plus précieux par sa grande

utilité, ainsi que l'arbre dont il est produit. Ils fournissent seuls à un petit ménage l'aliment, la boisson, les meubles, la toile, et un grand nombre d'ustensiles. Le coco ou le fruit est fort gros ; il est renfermé dans une enveloppe très-dure, divisée en trois côtes qui suivent sa longueur, et lui donnent une forme triangulaire. On travaille cette coque pour différens usages ; on en fait des vases, des gobelets, des tasses, d'un poli très-luisant. Lorsque ce fruit n'est pas encore mûr, on en tire une bonne quantité d'eau claire, odorante, aigrelette, fort agréable au goût, qui sert à étancher la soif ou pour relever des sauces. Le fruit est-il mûr, la moëlle prend de la consistance, devient bonne à manger, et acquiert un goût approchant de celui de l'amande. Le tronc du cocotier est noueux à distances égales ; ses branches ou longues feuilles se croisent au sommet. Il fleurit tous les mois, en sorte qu'il paraît toujours couvert de fleurs et de fruits, qui mûrissent alternativement. Les Indiens montent le long des troncs du palmier en fleur ; ils coupent le bout du rameau où devaient naître les jeunes cocos, et adaptent à leur place un petit pot de terre, dans lequel tombe la sève destinée à la nourriture et à l'accroissement du fruit qu'on a retranché ;

ils recueillent alors le vin de palmier, dont la saveur est si agréable et si rafraîchissante. Ce suc donne, par la distillation, de fort bonne eau-de-vie, appelée *Arraka* ou *rak*. (*Pl. III. P.* 131. *N°*. 6.)

Le Cacaoyer croît naturellement en diverses contrées de l'Amérique Méridionale, où l'on en trouve des forêts entières. Sa grandeur et sa grosseur sont médiocres. Ses feuilles verdâtres, longues d'environ neuf pouces sur quatre de large, sont terminées en pointe ; aux feuilles qui tombent il en succède d'autres ; il est garni en tout tems d'une multitude de fleurs en rose, extrêmement petites et sans odeur. Une grande quantité de ces fleurs coulent, et à peine de mille en compte-t-on dix qui rapportent: aussi la terre au-dessous paraît-elle toute couverte de fleurs. Plus la fleur est petite par rapport à l'arbre et au fruit, plus elle est singulière et digne d'attention. Les fruits, parvenus à leur perfection, sont de la grosseur et ont la figure d'un concombre, roussâtre, pointu par le bas, et dont la surface est taillée en côtes de melon. Ces fruits sont suspendus le long de la tige et des mères branches, et non pas aux petites branches, comme nos fruits d'Europe. La capacité de la cosse est remplie d'environ vingt, trente et trente-cinq

amandes de cacao, séparées par une substance blanche qui rafraîchit agréablement. Les amandes de cacao sont assez semblables aux pistaches ; on en distingue dans le commerce deux sortes principales ; la première, qui est la plus grosse, est appelée *Gros Caraque*, l'autre *Cacao des Iles* ou *de Cayenne*. C'est avec cette amande que se prépare le chocolat. On retire du cacao une huile en substance de beurre, qu'on nomme *Beurre de Cacao*, et dont on se sert dans le besoin à Cayenne pour la cuisine.

L'arbrisseau qui porte le Roucou vient de graine, et ne croît pas naturellement dans aucun endroit de la colonie ; il ne paraît pas même dans les lieux où il fut cultivé autrefois. Les premiers Français qui allèrent chez les Indiens leurs voisins, y trouvèrent quelques pieds de roucou que les naturels cultivaient avec soin, pour se barbouiller tout le corps ; ils en apportèrent de la graine qui réussit très-bien à Cayenne. Il est nommé chez les Indiens *Achiote*. Cet arbre est de la grandeur d'un noisetier ; s'il croît trop haut on l'étête afin qu'il s'arrondisse. L'écorce sert à faire des cordes. Ses feuilles, grandes et lisses, d'un beau vert, attachées à des queues longues de deux ou trois doigts, sont placées alternativement. Ses rameaux portent à leur extrémité, deux

fois par an, des touffes de fleurs en rose, grandes, belles, d'un rouge tirant sur l'incarnat et sans aucune odeur : à ces fleurs succèdent des fruits ou gousses oblongues, composées de deux cosses hérissées de pointes d'un rouge foncé. Ce fruit en mûrissant devient rougeâtre, et il s'ouvre en deux parties qui renferment environ soixante grains ou semences partagés en deux rangs: ces grains sont de la grosseur d'un petit grain de coriandre. La récolte s'en fait deux fois l'année, en été et en hiver. C'est avec les grains de roucou, au moyen de l'infusion ,et de la macération que l'on compose une pâte nommée *Roucou*, dont on fait usage dans la teinture. La pâte de Cayenne est estimée la meilleure et la mieux préparée.

Le coton de Cayenne est infiniment plus beau et plus fin que celui des autres parties de l'Amérique, quoique ce soit pourtant la même espèce qu'on cultive par-tout, et qu'on nomme en botanique *Coton-Arbrisseau*, à cause qu'il ne s'élève qu'à dix ou douze pieds. Il porte une fleur jaune en forme de cloche. A ces fleurs succède un fruit de la grosseur d'une noix, divisée en plusieurs cellules qui contiennent un duvet en flocons d'une grande blancheur qu'on nomme *Coton*. Ce fruit s'ouvre de lui-même lorsqu'il est mûr, et si l'on n'en fesait la ré-

colte à propos, le coton se disperserait et se perdrait. Du plus commun l'on fait des matelas et des toiles ordinaires.

On n'a commencé qu'en 1721 à cultiver le café à Cayenne. Quelques déserteurs français, qui étaient à Surinam, se flattèrent d'avoir leur amnistie en apportant avec eux des fèves de café que les Hollandais cultivaient depuis plusieurs années. Après l'arrivée de ces fugitifs, on mit en terre ces graines. Trois tiges, qui levèrent bientôt, produisirent des fèves qu'on distribua entre les habitans ; et dans peu de tems toute l'île en fut pourvue. Cet arbre croît fort vîte, à la hauteur de dix pieds dans la Guiane Française ; mais ce n'est que la troisième année qu'il produit assez de fruits pour dédommager des frais annuels de sa culture. On a cru, pendant quelque tems, à Cayenne, que les cafiers ne pourraient pas s'y acclimater : on a surmonté tous les obstacles, et la fève qu'ils produisent est très-estimée. Chaque arbuste en rapporte douze livres chaque année, et la récolte s'en fait deux fois par an. (*Pl. IV. P.* 149. *N.*° 7.)

Les Cannes de Sucre sont la principale richesse de la colonie. Ce sont des espèces de roseaux à plusieurs nœuds, ayant de grandes feuilles dentelées ; la moëlle de ces roseaux contient un suc que l'on ex-

prime dans des moulins ; il est reçu en forme de sirop, versé dans des chaudières, où on le fait bouillir à grand feu ; on l'écume, on le transvide dans des formes faites de terre, où, en réfroidissant, il achève de se clarifier et prend la consistance que nous lui connaissons comme sucre. Du plus mauvais sirop et de l'écume on est parvenu, par la distillation, à faire une liqueur excellente, qu'on appelle dans le pays, *Taffia*.

La Liane est une plante fort commune à Cayenne : on en distingue de plusieurs sortes ; les unes servent aux habitans à faire des cordages, les autres à désaltérer les voyageurs et les chasseurs. Les premières montent en serpentant autour des arbres, et après être parvenues jusqu'aux branches les plus hautes, elles jettent des filets qui retombent perpendiculairemet, s'enfoncent dans la terre, y prennent racine, s'élèvent de nouveau, montent et redescendent alternativement. D'autres filamens s'attachent aux plantes voisines, et forment un spectacle singulier, tout-à-fait pittoresque. Il y a de ces lianes aussi grosses que le bras, qui étouffent l'arbre qu'elles embrassent à force de le serrer. Il arrive quelquefois que cet arbre sèche sur pied, se pourrit et se consume. Il ne reste alors

que les spires de la liane, qui présentent une espèce de colonne torce, isolée et à jour, que l'art aurait peine à imiter.

Il est une autre sorte de liane, qui, étant coupée, rend une eau claire et pure, dont on use dans le besoin. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'en quelque exposition que soit la branche, au soleil ou à l'ombre, en quelque tems qu'on la coupe, le jour ou la nuit, l'eau est toujours abondante, fraîche et limpide.

L'Indigo est une plante qui ne croît que d'environ deux pieds; ses feuilles sont rondes, assez épaisses, petites et verdâtres; ses fleurs sont semblables à celles des pois rouges; il leur succède des gousses longues et recourbées, contenant de petites graines. C'est de l'écorce des branches, de la tige et des feuilles, que l'on retire cette belle pâte bleue si utile dans la teinture : on se la procure en fesant macérer la plante dans plusieurs cuves, dont le résidu tombe au fond, qu'on fait ensuite sècher à l'air, en prenant bien garde de le préserver des rayons du soleil.

CHAPITRE XIV.

Quadrupèdes, Oiseaux, Poissons, Reptiles et Insectes les plus remarquables de Cayenne.

Le plus grand obstacle à la multiplication des bestiaux, à Cayenne, vient des tigres, sur-tout de ceux qu'on nomme, dans le pays, *Tigres Rouges*, et qui passent du continent à la nage pour chercher leur proie, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (1). On est quelquefois obligé d'assembler les nègres et les Indiens pour donner la chasse à ces furieux animaux. L'usage est de promener en triomphe dans les habitations, la mâchoire du Tigre, et chacun fait son présent à celui qui en a été le vainqueur.

Les Paquiras sont une espèce de cochon sauvage ou de sanglier, mais plus petits; ils sont fort communs; ils ont la corne fendue et les quatre pieds blancs : cet animal a le nombril sur l'épine du dos, et il est relevé d'une tumeur qui contient une grande quantité de musc, dont l'odeur est si forte, qu'elle en infecte toute la chair, à moins qu'on ne l'enlève promptement dès que l'animal est tué.

Les Faras, que les Indiens appellent

(1) Voyez page 102.

Ravales, ne sont pas bons à manger, leur chair ayant une odeur dégoûtante : on en fait cependant la chasse, parce qu'ils détruisent les plantations. Cet animal ne sort que la nuit, et on le trouve difficilement le jour. Sa femelle a la peau de l'estomac double, et celle de l'extérieur est fendue par le milieu, d'un bout à l'autre, en sorte qu'elle a de chaque côté une poche, dans laquelle elle élève et tient ses quatre petits, jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher et de trouver leur nourriture.

Le Tatou, ou l'Armadille (*Pl. II. P.* 31. *N°*.3), que les Indiens appellent *Cachicamo*, est de la grosseur d'un cochon de lait, et sa chair en a le goût : il est couvert depuis la tête jusqu'aux pieds d'une écaille dure et forte qui le met à couvert des insultes des autres animaux ; aussi lorsqu'il se trouve en péril, se replie-t-il en rond dans son espèce de coquille, de manière qu'il ne présente plus aux yeux qu'une véritable boule.

Le Mange-Fourmis, en indien *Tamanda-Guacu*, est un animal fort singulier ; il ressemble au renard par la queue, si longue et si touffue, qu'il peut s'en couvrir tout le corps, dans les tems de pluie, qu'il craint beaucoup. Il est tout couvert de poil et de la grosseur d'un chien-barbet. Les Indiens sont fort friants de cet animal, extrême-

ment gras, quoiqu'il ne vive que de fourmis, qu'il attrape en fourrant dans leurs trous sa langue longue d'un pied et demi, et qu'il ne retire que lorsqu'il la sent toute couverte du mets dont il est si avide.

Le Paresseux est nommé de la sorte à cause de l'extrême lenteur avec laquelle il marche. Les Indiens l'appellent *Ai*, qui est le cri qu'il pousse en se remuant. Sa grosseur est celle d'un chien médiocre ; sa gueule est grande et armée de dents ; ses jambes de devant sont plus longues que celles de derrière ; il n'a presque pas de queue ; son poil est de couleur cendrée et assez long. Il vit sur les arbres, dont il mange les fruits, les feuilles et les bourgeons. Il lui faut un tems infini pour y monter, et il n'en descend que lorsqu'il ne peut plus y satisfaire sa faim ; mais il emploie tant de tems à descendre et à gravir sur un autre, qu'il devient d'une maigreur affreuse. Il n'est bon à manger que quand on le trouve sur un arbre qu'il a presque dépouillé : alors il est gras et tendre.

Quoiqu'ordinairement les Singes ne soient pas bien gras, leur chair est une bonne nourriture et très-délicate. A Cayenne, sur les meilleures tables, les têtes se mettent dans la soupe et se servent dessus. On a

d'abord de la peine à s'accoutumer à un pareil objet ; mais quand on a une fois vaincu cette répugnance, on trouve qu'une soupe au singe en vaut bien une autre.

Les Chats sauvages sont très-nombreux dans l'île de Cayenne ; ce qui n'empêche pas les rats d'y faire des ravages prodigieux, non-seulement dans les maisons, mais dans les campagnes cultivées. Ce n'est qu'avec des attentions infinies qu'on peut arrêter les dégâts de ces petits animaux destructeurs. Pour comble de désagrément ils semblent s'être familiarisés avec les chats apportés d'Europe. Ils vivent en paix les-uns avec les autres, et on les voit même jouer impunément avec leurs implacables ennemis. Il faut que les habitans aient des preneurs de rats, c'est-à-dire un nègre ou deux qui n'ont d'autre emploi que de prendre ces animaux rongeans et destructifs. Ils ont aussi des chiens élevés à cet exercice, qui sont aussi habiles et aussi acharnés contre les rats, que l'étaient autrefois les meilleurs chats d'Europe, avant leur translation à Cayenne.

Les Indiens du voisinage ont des chiens excellens pour la chasse, et dont ils font même une espèce de commerce avec les colons : ces chiens prennent les agoutis, tatous, les biches, etc. Les cerfs y sont

communs, et sont de la taille des daims en France : leur chair est excellente, ainsi que celle des différentes espèces de sangliers.

La mer et les rivières sont remplies de poissons de toute espèce, excellens à manger. Les plus estimés sont les rougets, les solles, les raies, les lunes, les gros-yeux, l'anguille, le machoran, le mulet, le lamentin, la tortue-franche, etc.

Le Lamentin pèse jusqu'à 750 livres ; il a les dents, le mufle, la mâchoire comme celle du bœuf, et rumine comme lui ; mais ses yeux sont fort petits, et l'on a peine à distinguer ses oreilles ; cependant il entend de fort loin ; il n'a pas d'ouies ainsi que les autres poissons, aussi est-il obligé de sortir à tout moment la tête hors de l'eau pour respirer. Il a deux espèces de bras ou pattes qui lui servent à venir paître l'herbe sur les rivages, et avec lesquelles la femelle tient ses petits fortement attachés à ses mamelles.

L'Espadon pèse quelquefois plus de 600 livres. On en distingue deux espèces ; l'une porte en avant de sa tête une arme assez semblable à une large épée à la suisse ; l'autre une épée dentelée des deux côtés, longue et d'une force considérable. Ce poisson est l'ennemi déclaré de la baleine ; l'attaque sans cesse et parvient à la tuer. L'Espadon

peut satisfaire le gourmand le plus difficile ; sa chair est blanche, ferme et d'un bon goût.

Voici un poisson si particulier à Cayenne qu'on ne le trouve point autre part. On l'a nommé Gros-Ventre, à cause d'une large vessie qui lui est adhérente, qu'il enfle quand il veut, et sur laquelle, comme dans une nacelle, il se fait porter au-dessus de la surface de la mer. Ce poisson, de la taille d'un merlan, n'a que quinze à dix-huit pouces de longueur ; sa chair est blanche et délicate ; mais pour le manger en sûreté, il faut, dès qu'il est hors de l'eau, lui arracher la vessie et tous les intestins, sans quoi l'humeur visqueuse qu'ils contiennent corromprait toute la chair, et l'on s'empoisonnerait.

On trouve en tout tems, dans la colonie de Cayenne, une infinité d'oiseaux excellens à manger et très-délicats, tels que ramiers, flamans, oies, faisans, tourterelles, tourdes, merles, ortolans, perroquets. Ces différens oiseaux contractent le goût des graines dont ils se nourrissent. Ajoutons à ce que nous avons dit, du parti que l'on tire à Cayenne des perroquets, pour la table (1), que les Arras qui en sont la plus grosse espèce, et les vieux per-

(1) Voyez page 107--108.

roquets sont excellens en soupe et en daube. Les jeunes sont des pelotons de graisse, qui valent des perdreaux. Pour ceux qu'ils veulent élever, les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du suc de certains reptiles

Il est d'autres oiseaux dont la chair est moins estimée, ce sont les agamis, les gros-becs, les colibris, les aigrettes, les grands-gosiers, les spatules, les frégates.

Les Indiens ont nommé Curiaca, un oiseau de rivière gros et grand comme une oie. Il a la tête platte des deux côtés avec un gros bec recourbé, de sept à huit pouces de longueur. Il est haut monté, ses pieds, contre l'ordinaire des oiseaux aquatiques, sont partagés en trois doigts et un ergot. Le haut de ses cuisses est nud, couvert seulement d'une peau brune et épaisse. Ses plumes sont noires sur le dos, et cendrées ailleurs. Il a les jambes trop longues pour bien marcher et les aîles trop faibles; en sorte qu'il vole et marche en rasant la terre.

Le Toucan est noir, rouge et jaune. Sa grosseur est celle d'un pigeon. L'on admire particulièrement son bec, qui est presque aussi gros que son corps, et rayé de bandes noires et blanches, qu'on prendrait

pour de l'ébenne et de l'ivoire. Sa langue est une simple plume, fort étroite.

Les Serpens sont nombreux dans la colonie, sur-tout dans les endroits marécageux, ou qui ne sont point cultivés. Observons, en passant, que ces animaux se décèlent par une odeur douceâtre, qui affadit le cœur et soulève l'estomac, quand on passe près de l'endroit où ils sont cachés. Les différentes espèces que nous avons décrites en parlant des bords de l'Orenoque (1), se trouvent à-peu-près toutes à Cayenne; ainsi il nous suffira de dire un mot ici du Serpent à sonnettes ou à grelots, qu'on y rencontre assez communément. Ce serpent n'est point d'une taille monstrueuse, il n'a guère que quatre pieds de long; sa couleur est d'un gris de fer cendré et ondé; sa peau est quelquefois noire, et le dessous du ventre rayé de noir et blanc : à l'extrémité de sa queue est attaché ce qu'on appelle la sonnette, qui ressemble à une cosse de pois desséchée, divisée de même, contenant cinq ou six osselets ronds comme des pois, qui tiennent ensemble d'une manière admirable, et servent à déceler sa marche, car il ne peut faire le moindre

---

(1) Voyez pages 119--23.

mouvement sans qu'on entende le bruit de sa queue. On connaît, dit-on, l'âge de ce serpent par le nombre des grelots ou osselets de sa sonnette. Il nage infiniment plus vîte qu'il ne rampe sur la terre. Ce serpent, le plus vénimeux de tous, reste immobile et engourdi après avoir mordu sa proie. Le cochon-maron lui fait une guerre habituelle, et le dévore avec avidité.

Il est des insectes peut-être encore plus dangereux que les serpens. Les *Niguas* sont un fléau universel, qu'il est difficile d'éviter. Ils s'insinuent à travers les bas et les souliers, pénètrent dans la chair, y causent une douleur et une cuisson extraordinaires. Cet insecte est à-peu-près fait comme une puce; mais sa petitesse le rend presque imperceptible; il est toujours dans la poussière, et on le trouve en plus grande quantité dans les lieux mal-propres. Il faut avoir soin de se visiter les pieds tous les matins, pour en tirer les Niguas, avec une aiguille ou une épingle; et il ne se passe pas de jour qu'on n'en trouve plusieurs. Il est dangereux de négliger un pareil soin : on a vu des nègres et des Indiens perdre le pied pour une telle négligence, et même en mourir. L'otava, espèce de noisette molle comme du beurre, est un excellent préservatif

contre les Niguas : il suffit de s'en frotter une fois par mois, ou avec du brai, ou seulement du suif.

Un autre insecte s'introduit quelquefois dans la chair des jambes, et y occasionne de vives douleurs ; on l'appelle Serpenteau ou Culubrilla; on l'en fait sortir à plusieurs reprises, à force de bains tièdes, et avec beaucoup de précaution. Cet animal est tout nerveux, sans presque de chair, et ressemble à une corde à boyau longue d'environ un pied, et de la grosseur d'un petit tuyau de plume.

CHAPITRE XV.

Commerce de la colonie de Cayenne.

Le principal commerce de cette colonie, si précieuse à tant d'égards, consiste en roucou, en indigo, cacao, coton, bois d'acajou et autres, en café, en sucre ; mais comme les habitans ont toujours manqué de bras pour le travail, les vaisseaux y passent quelquefois un an à attendre leur cargaison. Espérons que sous le régime républicain, les choses changeront de face, et que les colons employant les Indiens et les nègres libres, leurs plantions vont re-

prendre une nouvelle activité, et que les diverses marchandises seront en magasin dans les tems convenables.

Les Cayennais firent un commerce assez avantageux de poissons secs, de hamacs, etc., avec les Indiens du fleuve des Amazones; mais lorsque les Portugais voulurent s'y établir, ils excitèrent quelques nations barbares à massacrer cruellement tout ce qui s'opposait à leur vue. Ce fut dans ces circonstances que M. de Feroles entreprit un chemin pour aller par terre jusqu'à ce fleuve (1). Outre l'intérêt commercial, il espérait découvrir des mines d'argent.

L'île de Cayenne est très-fertile en maïs et en manioc. Il y croît de la Casse, de la Vanille et de la Pite, espèce d'herbe, dont la côte se teille comme le chanvre : le fil en est plus fort et plus fin que la soie, dont il ruinerait le commerce, si l'usage en était permis en France. Mais présentement que les petits intérêts particuliers le cèdent au bien général, un sage gouvernement ne pourrait-il pas concilier les importations en soie du Levant et de l'Italie, avec les moyens de tirer un parti avantageux du fil soyeux que l'on retire de l'herbe appelée *Pite* ?

Il faut transporter à Cayenne des farines,

---

(1) Voyez page 310.

du lard, du beurre, des vins de toutes sortes, de la toile, des étoffes, du drap, des souliers, des bas de chamois, des outils de fer. Pour traiter avec les nègres libres et les Indiens, il ne faut que des serpes, des haches, des couteaux, du vieux linge blanc, des toiles peintes, des fusils à faire du feu, des miroirs, des chapeaux à bon marché et des rassades de couleur ou perles de verre. Avec ces différens objets on est sûr de se procurer en retour des marchandises d'une défaite très-avantageuse en Europe.

CHAPITRE XVI.

Ce qu'il faut faire pour s'établir avantageusement dans la Guiane Française.

Il est d'abord très-important d'obtenir la concession d'un terrein, qu'il n'est pas difficile de se procurer dans la vaste étendue de nos possessions en Guiane, où des forêts et des plaines immenses attendent les travaux de la culture.

Afin de ne point arriver dans la colonie au tems des pluies, où il serait impossible de mettre en activité la moindre entreprise, il est essentiel de ne partir de France qu'au mois de mars, avril, ou au commencement de mai au plus tard. Il faut avoir soin

pendant la traversé, de ne jamais boire d'eau pure, parce qu'elle cause le flux de sang et la dyssenterie. Il est donc à propos de faire usage de vin trempé. Comme il est aussi d'une extrême conséquence de ne point s'échauffer, et que les viandes salées, dont on fait usage sur mer, n'y disposent que trop, les personnes sages, ou seulement raisonnables, s'abstiendront de liqueurs fortes et d'eau-de-vie. C'est dire assez qu'on n'en doit porter qu'une petite quantité à la Guiane, où le moindre excès qu'on en fait peut devenir mortel : ainsi les boissons et les alimens trop échauffans ou trop rafraîchissans sont également nuisibles.

Il ne faut pas plus se flatter, en arrivant dans ces contrées, d'y mener une vie oisive, que s'effrayer par l'idée de travaux rudes et continuels. On doit seulement s'attendre à la vie active et aux soins intelligens d'un colon, qui dirige et surveille les travaux nécessaires : ou, si l'on n'est pas à même de faire une grande entreprise, on n'aura que des abattis et un terrein à cultiver proportionnés à ses force et à ses moyens.

En se fesant d'avance le plan des opérations auxquelles on sera assujetti, l'ame et le corps y seront préparés, pour ainsi dire, et l'on ne sera ni étonné, ni rebuté

des peines qu'elles exigeront ; on les trouvera bien moins fatiguantes. Il résultera de cette conduite sage et philosophique, qu'étant arrivé dans la colonie, on ne se croira point relegué au fond d'un désert, et que la maladie du pays, ou le desir de retourner dans sa terre natale, ne viendra pas troubler le bonheur que peut se procurer, sous tous les climats, l'homme éclairé et laborieux.

On se trouvera aussi invulnérable à une maladie qui attaque assez souvent les nouveaux débarqués dans ces contrées lointaines, plus livrés à des espérances chimériques, ou à des craintes exagérées, qu'aux conseils de la raison, et qu'à la fermeté nécessaire dans toutes les circonstances de la vie : cette incommodité dangereuse se nomme à la Guiane, *mal d'estomac*; c'est une obstruction causée par le chagrin et la mélancolie, qui conduit ordinairement en peu de tems au tombeau.

Quand on aura pris possession des terres concédées, que l'on choisisse un tertre ou une colline pour y construire le principal logement, afin qu'il soit plus exposé au vent, sur-tout à celui du nord. Il est aussi nécessaire que l'habitation soit à une petite distance d'une rivière, pour être à portée

d'avoir de l'eau. On doit s'occuper ensuite du soin de se procurer des vivres avant que de songer aux plantations de sucre, de café, d'indigo, etc, ; car les terres nouvellement dépouillées d'arbres et de plantes, ne sont pas bonnes tout de suite pour les cannes, le coton, l'indigo, le roucou ; il faut que le labour et le soleil les aient préparées. D'ailleurs, il est de la prudence, dans toutes les entreprises, de commencer par s'assurer les besoins de la vie. Un habitant qui veut qu'un heureux succès réponde à ses travaux, à ses dépenses, ne doit se livrer qu'à un seul objet de culture et de fabrique. Le coton est le plus facile et le moins cher à exploiter. Le sucre exige le plus de frais, d'attirail, de bâtimens, et un emplacement plus considérable. On ne peut se dispenser d'entretenir un troupeau de moutons et de chèvres ; sans quoi la dépense de la table augmente, et l'on est toujours mal servi.

Comme la plupart des habitations de ce pays sont situées sur des rivières, il convient d'avoir un bateau, mené à la rame, pour transporter le maître de sa plantation à la ville, et de la ville à la campagne, quand il ne peut s'y rendre par terre. Il en faut un autre pour les provisions ; sans compter quelques petites

pirogues pour les nègres ou les Indiens qui vont à la pèche, ou qu'on envoie en commission.

Pour peu qu'on réussisse dans ces sortes d'établissemens (et le succès est infaillible avec de l'activité et de l'intelligence), il est aisé de tirer quinze à dix-huit pour cent d'intérêt, du fonds qu'on y a mis.

Autant que la chose sera possible, il sera toujours beaucoup mieux, plutôt de commencer une habitation, d'en acheter une toute faite, qui met l'acquéreur à portée de percevoir tranquillement ses revenus, sans essuyer les inconvéniens auxquels on est exposé avant que les plantations soient en état de rendre l'intérêt du capital.

CHAPITRE XVII.

Mœurs et manière de vivre des colons de Cayenne.

La nécessité de faire valoir les terres, oblige les propriétaires de se tenir dans leurs habitations, dont ils préfèrent le séjour à celui de la ville. L'abondance y règne, et il n'y a point d'habitant aisé qui n'entretienne une basse-cour, où l'on élève de la volaille. Les cochons y viennent à

veille et sont très-bons ; le cochon de lait est exquis, et la volaille ne saurait être meilleure qu'à Cayenne. Les chapons y viennent prodigieusement gros et gras. Toutes les espèces de gibier y sont abondantes. Il est rare qu'on puisse s'en procurer avec de l'argent, à moins qu'on en achète des Indiens ; car les habitans ne vendent, ni la chasse, ni la pèche de ceux qui les servent. Chaque plantation a son jardin potager qui fournit toutes sortes de légumes, auxquels chaque saison de l'année est propre. On y trouve abondamment des pois verds excellens tous les mois ; les melons de France et d'Espagne, les concombres et les melons d'eau, les herbes potagères. Nos diverses espèces de salades y viennent en perfection : elles ont même plus de suc qu'en France. Les melons d'eau sont d'un goût délicieux, et désaltèrent merveilleusement dans les grandes chaleurs. Le *Tayom* est une plante du pays dont les feuilles se mangent comme les épinards, et dont les racines servent de nourriture aux gens de service. On apprête aussi, sous le nom d'épinards, les feuilles d'une autre plante. Quel heureux pays où l'on n'est point exposé à la rigueur du froid près de six mois de l'année, ainsi que dans une partie de l'Europe !

Quoique nos fruits s'accommodent peu de ce climat, on ne laisse pas d'y manger de bonnes figues. La vigne y réussit très-bien ; on peut avoir du raisin toute l'année ; mais on a de la peine à le préserver des oiseaux et sur-tout des fourmis.

Il n'y a que les bestiaux, le bœuf et le mouton, qui ne sont pas toujours d'un aussi bon goût qu'en France ; mais la faute en est aux habitans, qui négligent de couvrir les parcs où ils les tiennent pendant les grosses pluies. Les bœufs y sont assez rares ; il est même quelquefois défendu d'en tuer sans une permission expresse, parce qu'on veut leur laisser le tems d'être en plus grand nombre,

On y trouve quantité de chevaux, que les habitans de la Nouvelle-Angleterre y ont importés.

Les habitans de Cayenne et de la colonie se font un plaisir d'exercer l'hospitalité ; les étrangers honnêtes sont sûrs d'être bien reçus ; ils séjournent autant que bon leur semble, et ce n'est qu'avec peine que l'on consent à leur départ.

Les habitans n'épargnent rien pour avoir les meilleurs vins de France, ainsi que des vins de Canarie, de Madère, de Constance et les liqueurs les plus renommées. Ils ont aussi de la bière en bouteille et du cidre,

qu'ils reçoivent de l'Amérique septentrionale.

Le linge de table se change tous les jours, et est d'une blancheur éblouissante. Cette attention doit faire juger de l'extrême propreté des créoles sur elles ; la coquetterie préside aussi à leur parure ; et le luxe recherché qu'elles étalent souvent, fait regretter aux maris qu'une loi somptuaire ne leur épargne point tant de dépense. Du reste, elles sont mieux faites que les créoles des autres îles de l'Amérique ; elles n'ont pas le teint jaune ou pâle des femmes de la Martinique ou de Saint-Domingue : remplies de grâces, elles pétillent d'esprit ; à la politesse elles joignent la vigilance et l'activité ; et, ce qui achève leur éloge d'une manière plus étonnante, elles sont aussi aimables que sages.

Quoique tous les habitans parlent la langue française, à peine leurs enfans en savent-ils deux mots. Le jargon de l'île tient beaucoup du nègre, sur-tout dans la manière de prononcer. Les négresses à qui l'on est obligé de confier l'éducation des enfans, ont introduit une infinité de mots africains : cependant le langage créole de Cayenne est moins ridicule que celui des autres îles Françaises. Nous en avons donné

un exemple rempli de naturel et de sentiment (1).

Il règne parmi les riches habitans une union qui fait le charme de leur vie ; ils se voient très-souvent, goûtent tous les plaisir d'un bon voisinage et d'une société agréable.

CHAPITRE XVIII.

Coutumes et Usages des Indiens de la Guiane Française.

LORSQUE l'esclavage des nègres fut aboli dans toutes les colonies françaises, les possessionnaires à Cayenne se ressentirent moins que les autres colons de la secousse momentanée qu'occasionna ce nouveau régime. Ils sont entourés de plusieurs nations Indiennes, propres à être employées à différens travaux ; ce qui rendit leurs noirs moins exigeans ; aussi la plupart restèrent-ils atachés aux mêmes fonctions qu'ils exerçaient avant d'avoir été déclarés libres.

D'ailleurs les Cayennais n'avaient pas attendu cette époque pour tirer parti des

---

(1) Voyez pages 286-87.

Indiens les plus actifs et les plus industrieux. Le plus grand nombre des habitans d'Oyapock en employaient déjà, au défaut des nègres, pour recueillir les cafés, les cacaos, et s'occuper à tout ce qui peut être utile dans une plantation. Le prix qu'on leur donne est une brasse de toile par mois, ou autre chose équivalente, telle qu'une hache, une serpe ; on leur doit aussi un coup d'eau-de-vie par jour, de la cassave, etc. Les meilleures conditions pour les Indiens, sont les rassades ou perles longues, des couleurs les plus tranchantes ; de l'indienne rouge à grandes fleurs blanches ; de la toile bleue ; des couteaux à manche de corne, à cinq clous ; des miroirs à tirette.

Si l'on ne remplit point exactement les traités faits avec eux, ils ne manquent pas de quitter l'habitant dont ils ont à se plaindre, de fausser leurs conventions, et même d'emporter les avances qu'ils ont reçues.

Les Indiens du fond des terres ne sont nullement propres à pècher dans la mer ; ils ne s'occupent que de la chasse, encore estce à la flèche, et non au fusil. Ils pèchent bien dans les rivières et les lacs. Ceux qui habitent les bords de la mer sont généralement plus adroits à ce genre d'occupation.

La nation des *Maillés* excelle à faire des canots. Ce sont ces peuples qui enseignèrent

à leurs voisins les proportions et l'art de les creuser. Leur aspect est désagréable, attendu qu'ils sont couverts d'une dartre farineuse et naturelle. Ils sont d'ailleurs méprisables par leur extrême paresse ; ils ne plantent ni ne sèment jamais rien, et vivent du fruit d'un palmier appelé Bache, et de tout ce que la nature leur offre, comme de vrais animaux : les Maillés n'habitent qu'au milieu des marécages. Ils se servent d'une motié d'arbre creusé, qu'on appelle *Coque*, avec laquelle ils vont et viennent sur leurs marécages.

Les *Palicouris*, leurs voisins, sont au contraire très-propres, toujours *tapirés* et huilés : nous aurons encore occasion d'en parler. Leurs talens particuliers sont les voyages sur mer ; aussi ne doit-on se mêler de rien quand ils conduisent une pirogue ; si le tems orageux forçait de faire naufrage, on est sûr de ne point périr, quand on ne les a pas contraints à manœuvrer contre leur volonté : ils savent alors se jeter à la côte.

Les *Maraonnés*, et plusieurs autres nations, comme les *Iloutanes*, sont excellens chasseurs et flècheurs. Les *Galibis* joignent à ces qualités le talent de bâtir à l'Indienne, avec plus de perfection que toutes les autres peuplades : aussi sont-ils préférés pour construire les cases des habitations.

Nul Indien n'est plus propre à faire des abattis que ceux des terres ; ils excellent encore à faire des découvertes, à trouver des ressources dans les bois.

Les Indiens répandus dans la Guiane Française sont en très-grand nombre, partagés en différentes nations, qui vivent séparées les uns des autres, et souvent fort éloignées : on les distingue en Indiens des côtes, et en Indiens des terres ou habitant l'intérieur du pays.

On estime que les Indiens des côtes sont au nombre de douze á quinze mille : ceux des terres sont beaucoup plus nombreux. Parmi les Indiens qui habitent aujourd'hui la Guiane Française, les Galibis sont les plus considérables, et les seuls que la guerre qu'ils se font sans cesse entr'eux n'a pas détruits en grande partie. Voici les noms de quelques-unes des nations qui nous sont présentement les plus connues.

Les *Tairas* sont ainsi appelés parce qu'ils habitent à l'embouchures des rivières.

Les Palicouris n'ont commencé à s'établir auprès de Cayenne, qu'en 1723 ; ils gravent des lignes noires circulaires, au bas de leur visage, qui vont d'une oreille à l'autre, en passant sous le menton, et que les créoles appellent *Barbes de Palicouris*.

Les *Akoquovas* sont établis le long de la

rivière de Camopi : ils se percent tous les joues, et insèrent dans les ouvertures des plumes de perroquet ou d'autres oiseaux.

Les *Arikorets*, nation presque éteinte, étaient les habitans originaires de l'île de Cayenne.

Tous ces peuples sont, en général, de petite taille, ayant un gros ventre; leur couleur est rougeâtre et leurs cheveux noirs et plats. Les hommes n'ont point de barbe, attendu qu'ils se l'arrachent; il n'y a que les plus vieux qui la laissent croître fort claire. Les femmes sont petites, fort délicates; elles ont le teint comme celui des hommes, les yeux petits, et les cheveux noirs comme jais. On voit dans leur physionomie un certain air de douceur qui semble annoncer qu'elles ne sont sauvages que de nom : la plupart sont même jolies et d'une figure séduisante. Elles ne haïssent pas les Français; mais une intrigue galante est périlleuse pour elles : leurs maris les tueraient sans miséricorde s'ils avaient le moindre soupçon.

A l'égard des qualités de l'âme, tous ces Indiens sont très-superstitieux, lâches, efféminés, ivrognes, paresseux, et fort enclins à la raillerie; ils ne manquent cependant pas d'adresse ni d'esprit, et, quelque froids qu'ils paraissent, peu de nation

a plus de vivacité. Malgré leur indolence extérieure, leurs passions sont extrêmement vives. Ils ont une certaine équité naturelle qui règne dans toutes leurs actions. Croirait-t-on qu'ils ont même de la politesse ? Quand ils se parlent entr'eux, c'est avec modération et retenue ; leurs discours sont remplis de douceur et d'aménité. Jamais ils n'éclatent en injures, quand même ils se voudraient du mal, et ils se tutoyent rarement.

Presque toute leur vie se passe dans l'oisiveté ; on les voit toujours couchés dans leur hamac ; ils y passent des journées entières à causer et à se regarder dans un petit miroir, à s'arranger leurs cheveux, ou à s'arracher les poils de la barbe ; quelques-uns se plaisent à jouer continuellement de la flûte ; c'est-à-dire de l'instrument discordant dont nous avons parlé (1). Les plus laborieux s'occupent à faire des paniers, des ustensiles de ménage, des arcs, des flèches, des pirogues ou des canots.

Ne les regardons pas comme des barbares, parce qu'ils vont presque tout nuds ; les usages sont à-peu-près comme les vertus, tout n'est que convention, préjugés, habitude : il n'y a de réelles et de respectables

(1) Voyez pages 170—171.

que les vérités gravées dans nos cœurs par les mains de la nature. Ceux des Indiens qui ne dérobent rien aux yeux de ce que la pudeur fait cacher à d'autres, s'imaginent que s'ils changeaient de méthode, ils seraient malheureux, ou mourraient infailliblement dans l'année. Ceux qui ont une autre façon de penser, s'attachent des *Camisa* à la ceinture avec un fil de coton, les font passer entre les deux cuisses, et les laissent pendre devant et derrière : les hommes croient se donner des airs de galanterie en fesant descendre ces sortes de tabliers jusqu'aux talons. (*Pl.IV. p.*149 *n°*.11) Les nations éloignées du commerce des Européens, se couvrent d'une coquille ou d'un morceau d'écaille de tortue, attaché avec une liane.

Les enfans mâles des Palicouris reçoivent la camisa à l'âge de puberté ; avant d'obtenir le droit de la porter, ils sont assujettis à des épreuves fort dures : on les oblige à jeûner pendant plusieurs jours, et à rester dans leurs hamacs comme s'ils étaient malades. On les fouette fréquemment ; et ces étranges cérémonies servent, dans leurs idées, à leur inspirer de la bravoure. Dès qu'elles sont achevées, ils deviennent hommes faits.

Ce qu'il y a encore de bien singulier

chez ce même peuple, c'est que les femmes mariées sont absolument nues. Elles portent étant filles, une camisa d'environ un pied carré; mais du moment qu'elles ont un mari elles restent entièrement découvertes, persuadées que leurs charmes, une fois exposés à la vue d'un homme, peuvent l'être indifféremment aux yeux de tous les autres.

Tous ces peuples varient singulièrement leurs parures. Ils portent des chaînes de verre ou rassade, qui ont jusqu'à dix-huit ou vingt rangs; ils en mettent en divers endroits de leurs bras et de leurs jambes; ils ont d'autres chaînes d'anneaux, bien petites, faites avec des coquilles de limaçons. Les femmes, outre ces ornemens, estiment fort les grains de cristal et les dez à coudre, qu'elles portent suspendus à leurs cheveux. La plupart se percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un gros grain de cristal verd, qui vient du fleuve des Amazones. On distingue une nation entière où l'usage est de se faire un trou fort large à la lèvre inférieure, et d'y passer un petit morceau de bois, auquel ce cristal est attaché.

Les peuplades d'une même nation demeurent dans des espèces de villages, qui ne sont autre chose qu'un amas confus de cases qu'ils appellent *Carbets*; elles ont un

rez-de-chaussée et un étage, où l'on monte par une échelle souvent à demi-rompue, ou une poutre qui a des entailles. Chaque famille a plusieurs cases ; il en faut une pour les femmes et les enfans ; une autre pour les cuisines ; une plus grande pour recevoir les amis : Ces habitations sont une image parfaite des premiers tems. On se doute bien que l'ameublement n'est ni cher, ni fastueux ; il consiste en quelques paniers ou corbeilles nommés *Paguaras* ; en canaris ou vases de terre pour contenir les boissons ; en tasses et plats de différentes grandeurs, appelés *Couis*, artistement faits avec des motiés de calebasse ; enfin quelques hamacs de coton, dont le travail est souvent admirable, et des courtes-pointes tissues des feuilles du palmiste. On y remarque encore un siège ou bloc de bois qu'ils nomment *moulets* ; c'est une espèce de tabouret qu'ils offrent à ceux qui les visitent ; mais fort incommode, car on ne peut s'y asseoir sans se tacher de l'huile ou du roucou dont ils sont toujours barbouillés ; et le dessus, ayant à-peu-près la figure d'un canot, est si creux dans le milieu, qu'on y enfonce jusqu'à la ceinture, et les genoux touchent presque au menton.

Ces peuples, que nous désignons par l'épithète de sauvages, ne connaissent point

nos barbares lois du *tien* et du *mien* ; aussi l'avarice ou la précaution ne renferme point ce qu'ils possèdent;les portes de leurs carbets restent toujours ouvertes , l'on y peut entrer quand on veut, et jamais personne n'est tenté de s'approprier le bien d'autrui.

Le *Tabouy*, c'est-à-dire le grand carbet, est une espèce de hangard où toute la bourgade s'assemble le soir pour causer , se réjouir et boire, sur-tout dans certaines occasions ; et l'on y loge , par honneur , les étrangers à qui l'on fait un accueil distingué. Dès qu'ils sont entrés dans le carbet , on leur présente un hamac , ou l'un de ces petits escabeaux appelés *moulets*, et le plus apparent lui apporte de la boisson dans un *coui* , qui tient environ deux pintes; il boit le premier , et le vase fait le tour de l'assemblée ; dès que l'étranger a bu , il est regardé comme ami : s'il arrivait qu'il n'y portât pas même les lèvres , il serait vu de très-mauvais œil. On demeure chez eux autant qu'on le desire : l'hospitalité est leur loi la plus sacrée.

Ils aiment beaucoup à voyager ; ils se visitent ; ils font entr'eux une sorte de commerce ; ils se rendent à des danses, à des fêtes publiques. Leur équipage est fort léger ; ils n'oublient point leur hamac , l'arc, les flèches de guerre , de chasse et de

pèche, et s'en remettent au hasard pour se procurer des vivres. Quand ils ont des fusils, ils les portent avec eux, et s'en servent fort adroitement. Cette arme les fait respecter des nations qui n'en connaissent point l'usage. Leurs femmes et leurs enfans les accompagnent toujours pendant la route, hormis qu'ils n'aient d'autres ménages dans les lieux où ils vont. Lorsqu'ils voyagent par terre, le chef ou le capitaine de la troupe marche à la tête, et fait avec son couteau de petites entailles sur les arbres et sur les plantes auprès desquelles il passe, et toute la troupe le suit à la file. Ces marques, qu'eux seuls peuvent connaître, leur servent à revenir par le même chemin, et les empêchent de s'égarer.

Ils ont aussi l'odorat très-substil pour suivre à la trace ceux qui viennent de passer par un chemin ; ils reconnaissent si c'est un Blanc, un Noir ou un Indien.

Leur manière d'accommoder les viandes est aussi simple que saine. L'usage des ragoûts ne s'est point encore introduit parmi eux. Ils mangent les viandes et le poisson bouillis ou rôtis ; pour cette dernière méthode, ils étendent les mets sur des charbons ardens, les retournent, ne les mangent que quand ils sont bien cuits. Ils ont encore coutume de les fumer ou boucaner.

Ils ne se servent point de sel, mais ils emploient une quantité prodigieuse de piment ou poivre rouge.

Depuis qu'ils fréquentent les Européens, ils aiment singulièrement à se gorger d'eau-de-vie, et celle des cannes à sucre (le rhum) leur paraît la meilleure parce qu'elle est beaucoup plus forte. Ils font peu de cas du vin.

Les boissons qu'ils préparent eux-mêmes, ou plutôt leurs femmes, sont le *Palinod* et le *Ouicou*; elles sont très-enivrantes : il y entre de la cassave, des patates, des bananes et du sirop de cannes. On les garde dans des canaris qui tiennent au moins cent pots. Plus elles s'éjournent dans ces jarres, plus elles y fermentent, et plus elles acquièrent de force. La *Chica* et la *Berria* sont des boissons fermentées, qui approchent assez de la bière : la première est faite avec de la graine de maïs.

Dans l'ivresse que causent ces différens breuvages, on voit fréquemment naître des querelles sanglantes. Leurs armes offensives sont l'arc, les flèches, une demi-pique (*le Serpo*), et le boutou, appelé ailleurs *Casse-Tête*, parce que le principal usage qu'en font les Indiens, est de faire sauter le crâne d'un seul coup. Ils ne se contentent pas quelquefois de garnir leurs flèches d'une

seule pointe, ils en mettent jusqu'à cinq (*Pl. III. p.* 131); ces sortes de flèches, qu'ils appellent *Possirou*, servent non-seulement quand ils vont en guerre, mais elles sont encore d'un grand usage pour la pèche, parce qu'on peut prendre à-la-fois autant de poissons qu'il y a de dars.

Ceux qui sont éloignés dans les terres vivent dans des guerres continuelles avec leurs voisins; ils ne font point de prisonniers; ils tuent impitoyablement tout ce qui tombe entre leurs mains, et rôtissent et mangent les corps de leurs ennemis.

L'administration française de Cayenne a soin d'entretenir une paix profonde parmi ceux qui sont nos alliés; quand il survient quelque différend entr'eux, on commence par leur interdire toute voie de fait, et ensuite on les réconcilie, en obligeant ceux qui ont tort de faire une satisfaction raisonnable aux offensés.

Depuis que les Français se sont établis à la Guiane, et que les naturels du pays ont été obligés de leur céder les terres où ils avaient coutume de faire leurs abattis, ils ont jugé à propos, de prendre des concessions délivrées par le gouverneur de Cayenne et par l'agent national: ils se mettent par-là à couvert des entreprises qu'on pourrait tenter sur leurs possessions,

Leur parole est inviolable, quoiqu'ils ne paraissent avoir aucune espèce de religion.

Dans leurs cérémonies, jamais rien ne choque la pudeur, ni la bienséance; aucun Indien ne se donne la moindre liberté avec une Indienne; leurs danses sont gaies et honnêtes; point de discours lascifs, point de gestes obscènes et encore moins de familiarité avec les jeunes danseuses.

Dès qu'une fille a jeté les yeux sur un Indien pour en faire son mari, elle lui présente à boire, et du bois pour allumer du feu auprès de son hamac; s'il refuse, c'est une marque qu'il n'en veut point; mais si il agrée les dons qu'elle lui fait, le mariage est censé conclu. Il en est de même si c'est un garçon qui fait les premières avances. Alors, la jeune personne ne manque pas d'attacher son hamac auprès de celui du futur époux, et ils passent la nuit ensemble; le lendemain la nouvelle mariée apporte à manger et à boire à son époux, et prend dès-lors soin de tout le ménage.

Lorsqu'une femme accouche de son premier enfant, c'est au mari à paraître malade; il se plaint; on compatit à ses douleurs, on le met dans son hamac qu'on élève jusqu'au faîte du carbet; on lui promet une parfaite guérison, pourvu qu'il

demeure couché pendant un mois, et qu'il se soumette au régime prescrit par la coutume. Ce régime est des plus rudes, car un morceau de cassave et un peu d'eau sont sa nourriture journalière. Le père observe ce jeûne rigoureux; s'il y manquait, son enfant éprouverait les plus grands malheurs. Au bout du mois, ce pauvre mari *relève de couche*; il lui est permis de quitter son hamac; mais avant qu'il reprenne sa vie ordinaire, on le *frelangue*, c'est-à-dire qu'avec de grosses arêtes de poisson, ou avec des dents d'agouti, on lui fait de légères scarifications en divers endroits du corps; et, pour terminer la cérémonie, on lui applique plusieurs coups de fouet. Ne semble-t-il pas que ces peuples, par un usage aussi bisarre, veuillent punir un homme d'avoir augmenté le nombre des malheureux, en donnant l'existence à un enfant.

CHAPITRE XIX.

Observations pour entrer dans le port de Cayenne, et y mouiller.

LORRQU'ON veut entrer à Cayenne, on vient mouiller au-près de l'ilet le Malingre, qui est le plus ouest des îles de Remire, situé à l'est-nord-est du fort de Cayenne, à deux lieues et demie de distance. On mouille ordinairement au nord-est et à l'est nord-est de cet îlet, par vingt-six ou vingt-sept pieds d'eau de haute mer, la différence de six à sept pieds pour la basse mer ; c'est-là qu'on attend les marées favorables et le plein de l'eau, pour passer sur les sommes ou hauts-fonds de vase, qui couvrent l'entrée de Cayenne.

On peut aussi mouiller auprès de l'Enfant-Perdu, pour y attendre de même les marées ; cet îlet est à trois lieues au nord-ouest-quart-ouest du Malingre ; on est très-bien paré dans ce mouillage pour entrer à Cayenne. Mais il faut attendre que la mer monte, et alors on ne trouve pas moins de treize à quatorze pieds d'eau dessus ces sommes à mi-flot.

Etant mouillé au nord-nord-est de l'ilet du Malingre pour entrer à Cayenne, il

faut appareiller aux deux tiers du flot, qui est à une heure après-midi. On met le cap à l'ouest jusqu'à avoir amené au sud la petite montagne qui est au fond de la rade nommée *la Montagne de Matoury*. Alors on peut se rallier à terre, et mettre le cap au sud-ouest, à mesure que l'on approche de Cayenne pour passer sur les sommes, sur lesquels il n'y a que quatorze pieds et demi d'eau et vase pleine mer de maline ; autrefois la mer montait sur les sommes jusqu'à dix-huit pieds, il en restait dix de basses mer. Au nord-nord-ouest de la pointe du fort il y a une roche qu'on nomme *la Roche Major*, sur laquelle il reste huit pieds d'eau de basse mer, de laquelle il faut se donner de garde, ce qui fait qu'il faut tenir l'îlet de Malingre par la pointe de la montagne du pont, et ne le point cacher jusqu'à ce qu'on ait amené le bâton du pavillon du fort par une batterie de canon qu'on appelle la *Batterie des Roches* ; ensuite on peut gouverner sur les montagnes de Matoury, jusqu'à avoir découvert l'arbre le Fromager, qui est sur la porte du port ; alors on est au large de toutes les roches, et on en peut tenir le vent, le cap au sud-quart de sud-est, jusqu'à ce qu'on ait la montagne du pont par-dessus la batterie de Pont-Chartrain,

où l'on peut mouiller son ancre de Jusan, et en filant un cable et un quart on le trouve dans l'endroit de la rade où il y a le plus d'eau ; il reste dix-sept pieds d'eau aux grandes marées de basse mer, et vingt-six à la pleine mer. On affourche nord et sud comme le courant, et les marées y sont de cinq heures et demie ; et lorsqu'on a la montagne de Romontabo, cachée par celle du pont, on est sur l'endroit des sommes où il y a le moins d'eau, par quatorze pieds et demi ou quinze pieds de vase molle, dans laquelle on peut labourer de la profondeur d'un pied, sans que le vaisseau en souffre d'aucune manière.

La flûte *la Seine*, en 1751, a mouillé dans le port de Cayenne sur les trois heures et demie du soir, ayant encore demi-heure de flot par les quatre brasses d'eau, affourché au commencement du Jusan nord-quart-nord-ouest et sud-quart-sud-est, ayant la montagne de Matoury, au sud ; cinq degrés ouest, la Roche-Major au nord-est-quart-d'est, et le bâton du pavillon, au nord-est trois degrés est. Remarquez que ce mouillage est un peu trop dans le sud-est, n'ayant que douze à treize pieds d'eau de basse mer, et qu'il vaut mieux se mettre un peu plus au large, affourché nord et sud, ayant l'Enfant-Perdu au nord-quart-nord-ouest à trois lieues ; la pointe de la

batterie des roches au nord-est-quart-nord, environ deux longueurs de cable, le bâton du pavillon du fort au nord-est-quart-est, la porte du port à l'est-quart-nord-est trois degrés est, la pointe à *Madame-Tessier* au sud-est-quart-sud à une lieue ; celle de la Liberté au sud-ouest-quart-sud deux degrés ouest, à trois quarts de lieue. Dans ce mouillage il restait sous le navire treize pieds d'eau de maline de basse mer, et à la pleine mer, vingt-trois à vingt-quatre pieds, et de morte eau, quinze et vingt pieds d'eau de pleine mer.

CHAPITRE XX.

Observations aux navigateurs pour sortir en sûreté du port de Cayenne.

INDÉPENDAMMENT des remarques que nous venons de donner pour l'entrée de Cayenne, il reste à faire quelques observations pour la sortie ; on appareille à mi-flot, et l'on fait route pour ranger la Roche-Major à la distance de cent toises au plus, portant au nord et au nord-quart-nord-est pour passer au vent, c'est-à-dire, à l'est de l'Enfant-Perdu : mais comme on n'a pas assez de tems pour passer les sommes avant que la mer baisse, on se trouve, pour l'ordinaire, échoué sur les vases à une lieue au

nord de la ville, où l'on attend la marée suivante qui vous remet à flot, pourvu que le navire ne tire pas plus de treize pieds d'eau; quelquefois on fait mettre des balises sur les sommes pour marquer les endroits du chenal ou il y a plus d'eau. Il faut encore prendre les précautions nécessaires pour se soutenir contre les courans qui portent presque toujours à l'ouest avec assez de force.

Lorsqu'on a amené l'Enfant-Perdu à l'ouest, il ne faut pas encore porter au nord-ouest, ni même au nord-nord-ouest; mais faire le nord quelque tems, crainte de tomber, par la force du courant, sur les Iles au Diable, qui sont très-dangereuses; il doit cependant y avoir des mouillages autour d'elles.

L'Enfant - Perdu et les Iles au Diable gissent nord-ouest-quart-de-nord, et sud-est-quart-de-sud, à la distance de huit à neuf lieues. Elles sont au nombre de trois, fort petites, placées en triangles; elles ne sont éloignées que de quatre lieues de la pointe de la terre qui fait l'entrée de la rivière de Kourou du côté de l'est; les barques qui vont de Cayenne à Kourou rangent la côte à la distance de deux ou trois lieues, et passent entre ces îles et la terre pour entrer dans la rivière.

Entre l'Enfant-Perdu et ces îles, on trouve quatre, cinq, six ou sept brasses d'eau à trois ou quatre lieues de terre, et même neuf brasses en approchant des îles. Plus au large, il y a dix, douze et quinze brasses; et lorsqu'on les a passées, et qu'elles restent du sud au sud-est, on trouve vingt, trente et quarante brasses d'eau, le fond augmentant à mesure qu'on s'en éloigne.

La rivière de Kourou est à quatre lieues au sud des Iles au Diable; cette rivière est belle, et peut recevoir de petits bâtimens; mais l'entrée en est difficile, à cause de plusieurs petits rochers qui sont du côté de l'est, qui s'avancent plus d'une demi-lieue ou trois quarts de lieue au large, et d'un banc de sable qui est à la pointe de l'ouest, ce qui rétrécit beaucoup le passage. La manière la plus sûre pour y entrer lorsqu'on vient de Cayenne, est de faire route pour passer entre les Iles au Diable et la terre, en rangeant ces îles à une lieue et demie de distance; et lorsqu'on les a amenées au nord, on gouverne sur la pointe qui fait l'entrée de stribord de la rivière de Kourou jusqu'à ce qu'elle vous reste, à l'ouest, à la distance d'une demi-lieue, et ne pas s'en approcher plus près; alors on gouverne sur l'église de Kourou en tenant le milieu de la rivière, pour éviter

les bancs qui sont des deux côtés ; on trouve dans cette route trois et quatre brasses d'eau, fond de vase, et l'on vient mouiller un peu au-dessus du bourg, par les quatre brasses, affourché nord-est et sud-ouest.

CHAPITRE XXI.

Noms des Rivières de la Guiane et des nations Indiennes qui l'habitent.

ARROWARI, grande rivière, aux environs de laquelle habiteut les Arwaes, Pararwaes, Caribes.

Iwaricopo, grande rivière, où sont les Marpurwanas et les Jaos.

Maipari, grande rivière, où sont les Arricari.

Caipurog, grande rivière, où sont les Arricurri.

Arcou, grande rivière, où sont les Matouwanas.

Wiapoco, grande rivière, où sont les Coonoracki, Wacacoa et Waricao.

Wanari.

Capurwak, grande et belle rivière où sont les Caribes.

Cawo, grande et belle rivière, où sont les Jaos.

Wia, grande rivière, où sont les Maworias,

Cayane, grande rivière, où sont les Wiacas.

Gowateria, île, où sont les Sebaios.

Macuria, où sont les Piraos.

Cawroora.

Mamanuri, où sont les Ipaios.

Curari, où sont les Sebaios.

Curassumini, les mêmes.

Cunamana, où sont les Jaos et les Arwacas.

Vracco.

Moraga.

Mawarpari. Les Arwacas habitent aux environs de ces trois rivières.

Amana, grande rivière, où sont les Caribes.

Capaleppo,

Marawinis, où sont les Paracossos.

Owcowi.

Wiawiami.

Aramatapo.

Wiapo.

Macurama.

Vracco.

Carapi.

Charimawini, où sont les Curupinis.

Eurowoto, où sont les Apotomos.

Pawro, où sont les Arwacas.

Surinam, où sont les Caribes.

Shuruma, les mêmes.

Cupana, où sont les Arwacos.

Wioma.

Caswini, où sont les Nequeris.

Ivana.

Curitimi, grande rivière, où sont les Charibinis et les Arwacos.

Winiwari, où sont les Parawinis.

Berbiche, où sont les Arvacas.

Lemerare, où sont les Waccawaios.

Issequebé, très-grande rivière, où sont les Jars, les Sebaios et les Arwacas.

Matooroni, où sont les Caribes.

Coovrini, où sont les Maripis.

Chipanama, où sont les Wacowaios.

Aravana, où sont les Irawaqueris.

Pauraoma, où sont les Jars, les Panipis et autres.

Aripacoto,

Ecawini.

Manutiwini.

Moruga, grande rivière, où sont les Jaos.

Piara, où sont les Arwacas.

Chaimeragoro.

Waini, grande rivière, où sont les Caribes.

Barima, grande rivière, où sont les Caribes et les Arwacas.

Caitooma.

Awoca, grande rivière.

Aratori, grande rivière.

Cawrooma, grande rivière.

Oronoco, fleuve qui a son embouchure dans les îles de Maipar, Iracupono, Owarecupa et Warucana.

Les Arwacos sont ennemis des Jaos; ils ont quantité de pierres vertes et blanches, dont ils se servent pour commercer. Ils parlent la même langue que les Tinnitivas, ainsi que les Arricaris, qui ont aussi beaucoup de ces pierres. C'est aux environs de Iwaripoco, que Vincent Pinzon trouva quantité d'Emeraudes. A l'égard du Maipari, de Caiparog et de l'Arcoa, ce sont des branches du grand fleuve des Amazones. Les premières montagnes que l'on voit, étant à la hauteur de Wiapoko, sont du côté de l'île de la Rivière. Il faut aux Indiens de ce quartier vingt journées de canot pour naviguer depuis la l'embouchure de la rivière, jusqu'au lac, où est Manva. Cette rivière a diverses Cataractes.

La rivière de Wia se jette daus la mer, avec beaucoup de violence; on trouve sur les bords de cette rivière beaucoup de bois de Brésil.

Les Indiens des environs de Mammanuri sont en petit nombre, mais fort cruels, et mangent ceux qu'ils prennent à la guerre;

c'est pour cela qu'ils n'emploient pas le poison dans les combats, au lieu que la plupart de leurs voisins se servent à la guerre de flèches trempées dans le suc d'une herbe nommée Wapoto.

Des Indiens de la Guiane occupent les environs du Capaleppo et du Curitimi, rivières qui viennent des vallées voisines de la source de l'Amazone.

L'Uracco, de même qu'une grande partie de ces rivières, n'est pas également navigable dans tout son cours, à cause des rochers qu'on rencontre : de l'embouchure de cette Rivière à sa source, où les Indiens de la Guiane ont divers Villages, il y a dix journées de navigation ; les bords de la rivière et toute la côte ont beaucoup de miel, de baume et de bois de Brésil ; on y trouve aussi du coton et de l'herbe à soie. Les hamacs des Indiens de ce quartier-là sont travaillés avec beaucoup d'industrie.

CHAPITRE XXII.

Distance des principaux lieux des côtes de la Guiane. --- Routes et vents qui règnent dans la Guianu.

Du cap nord au Mont Mayé, l'air de vent et le nord-ouest-quart-de-nord, trois degrés nord, et la distance est de trente-une à trente-deux lieues.

Du cap de nord au cap Cassipoure, le nord-ouest-quart-de-nord deux degrés ouest, quarante-six à quarante-sept lieues.

Du cap Cassipoure au cap d'Orange, le nord-nord-ouest, cinq lieues.

Du cap d'Orange à la pointe d'Abrouac le nord-ouest, quatorze lieues.

Du cap d'Orange au connétable le nord-ouest, quelques degrés ouest, quinze lieues.

Du Connétable aux premiers îlets de Remire, l'ouest-nord-ouest, sept à huit lieues.

Les îlets de Remire gissent entr'eux nord-ouest-quart-nord et Sud-est-quart-sud, plus de trois lieues.

Du Malingre à l'Enfant-Perdu, l'ouest-nord-ouest, trois lieues.

De l'Enfant-Perdu aux Iles au Diable, le nord-ouest-quart-nord, huit à neuf lieues.

De Cayenne à la rivière de Kourou, le nord-ouest-quart-d'ouest, huit lieues. Quelques cartes hollandaises en marquent treize à quatorze.

De la rivière de Kourou à celle de Marony, le nord-ouest-quart-d'ouest, deux ou trois degrés ouest, trente lieues.

De la rivière de Marony à l'embouchure de la rivière de Surinam, l'ouest deux degrés nord, vingt-quatre lieues.

De Surinam à la rivière de Corentin, l'ouest-quart-nord-ouest trois degrés ouest, vingt lieues.

De la rivière de Corentin à celle de Berbiche, l'ouest-nord-ouest, dix-neuf lieues.

De Berbiche au mouillage en dehors des rivières d'Essequebé et de Demerary, le nord-ouest-quart-d'ouest, vingt-sept lieues.

D'Essequebé au cap de Nasau, à l'entrée de la rivière de Poumaron, le nord-quart-nord-ouest, vingt-deux lieues.

De la rivière de Poumaron à la grande bouche de l'Orenoque, l'ouest-nord-ouest, vingt lieues.

Du cap de nord à Cayenne, routes réduites, le nord-ouest-quart-nord, soixante-dix-huit à quatre-vingt lieues.

De Cayenne à Surinam, l'ouest-nord-

ouest, trois degrés ouest, soixante-cinq lieues.

De Surinam au cap de Nassau, routes réduites, le nord-ouest-quart-d'ouest, cinq degrés ouest, environ quatre-vingt lieues.

De la langue des Indiens qui habitent la Guiane et les environs de Cayenne. — Traduction en français de plusieurs de leurs mots qu'il est le plus nécessaire d'entendre.

La langue de ces peuples est fort stérile ; ils n'ont que les mots qui leur servent à communiquer entr'eux et à nommer ce qu'ils comprennent par le ministère des sens. Aussi, n'a-t-on pas besoin de beaucoup de tems ni de peine pour les entendre. Des huit parties de l'oraison, dont nous composons un discours, il n'en ont que deux ; savoir, le nom des choses et le verbe, pour représenter les actions et les passions. Ils ont deux sortes de nombres, sans cas et sans articles. S'ils veulent nommer du pain, il disent *Meiou*. S'il veulent dire qu'il appartient à Pierre, ils disent, *Meiou Pierre* ; s'ils veulent vous apprendre que cette cabane est à leur père, ils disent, *Cabane Père*; cependant on peut dire qu'ils ont un vocatif, car ils s'appellent fort bien entr'eux, à moins que le ton seul ne leur en tienne lieu. Au lieu de pluriel, ils se servent du mot *papo*, qui signifie tous. Ainsi, pour signaler plusieurs hommes,

plusieurs femmes, on dit, *homme tout* ; *femme*. Ils n'ont qu'une seule terminaison pour tous les genres. S'ils veulent exprimer les qualités contraires à celles de leurs adjectifs, ils ajoutent la négation *oua*, qui signifie non. Par exemple, les Français sont bons, *Francici troapa oua : les Anglais sont bons non*, pour dire qu'ils sont méchans. Ils ont les pronoms démonstratifs, moi, toi, lui, qui servent pour tous les possessifs, et pour distinguer les personnes des verbes. *Aou* signifie moi, nous, je, mien et notre. *Amoré*, toi, tu, vous, votre. *Mocé*, il, ils, lui, eux et leur. Ils n'ont pas de pronoms relatifs, ni de verbes substantif, ni de conjugaison des verbes, ni de passif. A l'égard des nombres, ils ne comptent que jusques à quatre : un : *annik*, *oko*, deux, *orona* ; quatre ; *acourabamé*, cinq. *Opoupomé* signifie deux fois les mains et les pieds.

Une singularité digne d'être observée, c'est qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes et celui des femmes. Les hommes ajoutent à la fin du mot *bo* ou *bon* ; et les femmes ajoutent *ri*. Par exemple, pour dire : *Je vais à Ceperou*, un homme dit, *aou Ceperoubo* ou *Ceperoubon nisan* ; une femme, *aou Ceperiri nisan*.

VOCABULAIRE

FRANÇAIS ET GALIBI,

A l'usage de ceux qui voyagent dans les contrées de la Guiane et à Cayenne

---

A, à cause de, pour, contre. — Je suis bon *à* mon fils. Aou iroupa Mourou. — Je suis venu *pour* les Galibis. Oboui Galibi.

A présent, présentement, à cette heure. Eréme.

Au, dans ou dedans. Ta taca. — *Au* soleil. Hueïou ta. — *A* la pluie. Connobo ta. — *A* la caze ou *dans* la caze. Auto ta ou auto taca.

Aux, vers, en contre, de. Bona id. — Je vais *aux* îles, *vers* les îles. Aou nisan Ouboou Bona. Moi aller îles vers. — Veux-tu aller *en* France? more icheman France bona nisan? Toi vouloir France vers aller. — Man; cette particnle après le verbe iché, vouloir, marque l'interrogation: Contre une pierre, toubou bona. — Il a peur de ta robe, c'est-à-dire, près de ta robe, contre ta robe. Yetécari camicha bona.

Absent. Ouanan ou Nissen. -- Remarquez qu'ils sous-entendent souvent la première personne dans leurs discours, comme en cet exemple. Mon père n'y est pas, il est absent. Ils devraient s'exprimer ainsi. Aou baba ouanan. Mon père absent. Mais ils se contentent de dire, baba ouanan. Pere absent.

Acajou, fruit. Moue.

Accabler. Acamaré. — Perdu, accabler, détruire l'ennemi. Eitoto accamané.

Acasier, plante. Sossopero.

Acheter ou traiter. Sibegati. Sibegari. — Je veux acheter un lit de coton. Aou icé sibegati acado. — Pour ne l'avoir pas acheté. Anabémapa.

Adroit. Je ne suis pas adroit. Anabopa ipoco.

Afin que, pour. Bota.— Pour faire autre chose. Amou coto Bota. — Autre faire pour.

Age. Nous sommes égaux en âge. Anaïabouan.

Agité, en furie. Polipé.

Aiguille (poisson). Simancou.

Aiguilles. Cacousa.

Ailleurs. Amoucó. — Mettez mon lit ailleurs. Amoucó ïaro báti. Ailleurs donne lit.

Aimer. Cipouymai.

Air. Caboupino.

Airain, cuivre, ou laiton. Youarapirou.

Aisselles. Eïatari ou Ciatàri

Ajoupa, espèce de caze faite sur-le-champ. Tapouy.

Alose (poisson). Aymaré.

Aller. Nisan. Je vais. Aou Nisan Oussa. J'ai été. Aou penaré Nisan. Moi autrefois aller.

Aller par mer. Cama Parana.

Allumer du feu. Ouato Bogué.

Altéré. je suis altéré. Acoumeli, ou Nicoumeli.

Amari ou matrice. Mouet ou Mounay.

Ame de l'Homme. Acapo.

Ami, confédéré, allié, Yamori. — Les Français sont amis et confédérés des Galibis. Francici Iamori Galibis. Français Amis Galibis. — Remarquez que le verbe *être* et les articles *les*, *des*, ne sont point exprimés.

Ami, compère Banaré.

Amitié. Apocubé ou Apocoùbé. — Je veux avoir ton amitié. Aou icé amoré Apocubé. — Le verbe *avoir* n'est point en usage parmi eux.

Ancien, vieillard. Tamoussi. — Autre ancien. Amoa.

Anges. Issiméiri Bouitouli.

Animaux terrestres. Ippété Nonembo. — Que ce soit mon animal ou mon oiseau. Yéguemé.

Ane. Masso. — Animal amphibie. Tanir. — Animal qui sent le

musc. Tatou Kabassou.

Année. Siricco.

Ansart, grand couteau sans pointe. Atounban.

Appartient. Abolemon ou Aporement. — C'est à moi, cela m'appartient. Aou érépoli

Appeler quelqu'un. Icoumaque.

Apporter. Amenique. Cobeni. Ameneque.

Après que, indication du tems futur. Poto. — Après que tu auras mangé. Monoui poto.

Après. Amani. — Après-demain. Amani coropo. — Je viendrai après-demain ici. Manicoronoboui erebon. Après-demain venu ici.

Arbre. Vué vué. — Arbre dont les noyaux du fruit ornent les jarretières des Sauvages. Ahoüai. — Dont le suc des feuilles est bon contre les maux de tête. Icari. — Sur les feuilles duquel on écrit. Oulemari. — Dont les feuilles brûlées noircissent la résine du Sipo. Maracoupi. — Excellent pour la charpente. Ouapa. — Dont l'écorce est bonne contre la dissentrie. Xourouquouy.

Arbres. Gagou. Gaigamadon. Coupaya. Courbaril. Aou coussari. Coupy. Karapa, Guacapou. Ouapa. Oulemari. Ouaye, Ouyaye. Patagai. Grignon, Sipanaou. Tariri. Saouari. Patoumou. Touka. Panococco. — va cueillir des acajoux aux arbres. Mouet cipoti vué vué.

Arbrisseau qui porte le coton. Maourou.

Arc. Ourapax. — Mon, fils donne-moi mon arc. Tigami Ourapax ïaré mé. Fils arc donner. Comme si l'on disait : Fils, donne l'Arc. — Le pronom *mon* n'est pas exprimé : ils pourraient cependant dire aou *mon*, Ourapax Arc. A l'égard de mé qui est près le verbe ïaré, *donner*, c'est une particule qui n'a aucune signification, et qui ne sert que pour l'élégance.

Argent. Ouraourálou, ourâta.

Arquebuse, fusil. Aracacabousa.

Arrêter, s'arrêter. Boucane.

Arriver, aborder. Nataponi.

Asseoir, s'asseoir, assis. Pòpeigné.

Assiette à mettre la viande. Metoutou.

Assommer. Sibogage ou Chioné.

Attacher. Apoica, Yeïmoï, Chimigué ou Chimugué. — J'ai attaché une épingle à ma chemise. Aou cacoussa chimigué camisa. — Cette femme a attaché tout présentement une épingle. Ouali, erimé, cacoussa chimugué. — Les particules *cette*, *a une*, ne sont pas exprimées ; c'est comme si l'on disait, Femme présentement épingle attacher.

Attendre. Técé. — Attendez à tantôt. Alié té cé. — N'attends pas. Animomoképa.

Aube du jour, l'aurore. Emamory.

Aucun. Amoucon.

Aujourd'hui. Egarue ou Ira que. — Je mangerai aujourd'hui du poisson et des oiseaux. Aou erague oto, tonoro, aminé. Moi, aujourd'hui, poisson, oiseau, manger.

Aussi. Raba.

Autant. Enouara.

Autre. Amou. — Est-ce un autre ! Amouté catouberonan ?

Autrefois, il y a longtems. Penaré, Capouroumé.

Autrefois. Caporoné. — J'ai vu autrefois un Indien avec les Français, qui était grand et gros. Aou Caporoné sené Calina aconomé Francici apotomé apoto. Moi autrefois voir Indien avec Français grand gros. — On voit par cette phrase, qu'ils n'ont point de pronoms relatifs, *qui*, *que*, la conjonction *et* y est aussi suprimée.

Avancer, aller vîte. Cochi, Ticané. — Cet homme va très-vîte. O quili ticané man. Mâle courir fort.

Avant. Avant-hier. Manicoïaré.

Avaricieux. Amonbessou.

Avec de compagnie. Aconomé. — Ils se servent aussi de maro et de la particule *ké* à la fin des

mots pour exprimer *avec*. Bibi maro, avec sa mère. Nioui éïtoto Bleóouaké, il a blessé les ennemis avec ses flèches.

Aviron. Aboucouita.

Babioles de cuivre, Bagatelles. Caracoulis.

Baigner, se laver. Opi. — Nous allons nous baigner dans la mer. Opi parana nisan ou cama. — Se baigner en quelque lieu. Opi boussaye.

Baille, donne. Icco.

Balifier. Baroulou.

Balle de mousquet. Araca boussatano ou Barou.

Bananes, fruit. Palatana.

Bananier. Hipo

Banc ou siége. Monté.

Bander, tendre. Anobica. — Ton arc ne bande pas. Anabicapa ouraba.

Barbe. Atasibo, Tacibo.

Bateau, petit bateau. Canouà.

Bâton. Yabosé.

Beau, belle, bon. Couramé ou Iroupaconeman.

Beaucoup. Tapouimè ou Acoumouro.

Belette (grosse). Tayra.

Bien. Cela est bien. Emerlai. Très-bien. Ouarlayman ou Aouerleman.

Bientôt. Colomonolo.

Biromon. Nom d'un chef des Galibis. Biromon.

Bœuf. Paca. *Mot espagnol.*

Blanc. Tamoué, ou Tamouné.

Blé d'Inde. Aüoassy.

Blesser. Nioui.

Blòc de bois, Môle en façon d'escabeau. Moutets ou Mouley.

Blond ou roux. Tavirè.

Boire. Ceneury. — Compère, j'ai soif, donne-moi à boire. Banaré, aou nicouméli, fineri iaré mé. Compère, moi soif, boire donne. Donne à boire. Couabo ou Couaboco. — Ces mots sont probablement dérivés de Coni, qui signifie une tasse. — Je ne boirai pas. Aiabouroupa ou Abouroupagnon ouitatié.

Bois. Vivai, vuévué, Huéhué.

Bois à enivrer le poisson. Conamy.

Boisson. Breuvage. Vicou ou Ouicou.

Boisson faite avec de la Patate. Mabi

Bon. Iroupa. — Très-bon. Iroupaman.

Bonjour. Youpaquayé Yarigado.

Bon à manger. Tipéchiné, ouTibouchiné.

Bonnet, calotte. Youmaliri.

Boucan. Cambo. — Le cochon brûle sur le Boucan. Poinga toupo Cambo chiqueriqué. Cochon sur Boucan brûler.

Boucaner, faire rôtir. Cambossicouramé ou Cambomé.

Bouche. la Bouche. Embatari ou Empatoli.

Bouchon. Enoboun.

Boue, Fange, Vaze. Acourou.

Boulet de canon. Kourouptoutoumou.

Bourbeux, Eau bourbeuse. Acouroubé. — Ce petit Français marche fort bien dans la Boue. Tigami Francici Acourou ta man nisan. Petit Enfant Français Boue dans fort marcher.

Bouillie de Magnioc.Cassiri de Bananes. Embagnan.

Bouillir. Nimocen ou Timoca. — Femme, va faire bouillir le pot. Apouitimé tourona Timoca itangué. Femme, bouillir va.

Bouteille. Maïata ou Mouroutouaïou ou Mayeta. Je veux boire à la bouteille. Aou icé sineri Mouroutouaïou.

Bras, le Bras. Yaboule.

Brebis. Banemo ou Calinerou.

Briser. Natamboti.

Brûler. Niconroti ou Chiqueriqué. — Qui n'est pas brûlé, Acopa.

Brun ou Noir. Tibourou.

Çà, là. Eenebo, moneto, C'est-là. Enebo.

Cabosse, nom français, qui signifie l'envelope des grains ou du fruit de Roucou. Tabcche.

Cailloux. Taupou.

Calebasse, peinte de diverses couleurs. Maraca.

Callebasse. Touton.

Calme en mer. Polipé oua Vague non.

Campagne. Oujapo.

Canard sauvage. Opano.

Canari, ou pot de terre. Touma.

Canne de sucre. Anassicourou.

Cancer. Crabé. Couci.

Canon. Tirou.

Canot, petit Bateau. Canaoua ou Colliara.

Capitaine-Général. Potoli-Manayé.

Carbet, le Carbet, lieu où ils s'assemblent. Taboui, Tapoï.

Cassave ou Pain: Meïou ou Eréba. — Cassave qui n'est pas brûlée. Meïou ocopa.
Casse (espèce de). Ipoca. Autre espèce. Arayané.
Casser, rompre. Notanbouty.
Caqueter. Orbana étébogue.
Caze. Auto, Caza.
Ceinture ou Cerceau. Escouty.
Cendres. Erono.
Cerras bleu. Kararaoua.
Cerisier canelé. Achyoulou ou Ibipitanga. Kouratari. Xourouquony.
Certainement. Istarenay.
Chair. Iponombo.
Chaleur. Assimberi.
Chalumeau. Cericoura.
Champs. Ouïapo.
Chandelle. Cololeta.
Changer. Ipetaquemé.
Chanter. Eremi ou Ilemy.
Chanvre. Coura oua.
Chapeau. Sombraire. — Chapeau de paille pour danser. Apomaliri.
Charpentier, espece de pivert. Ventou.
Chat. Mecho.
Chat-huant Quroucourea.
Chatouiller. Tetaguetinay.
Chaud. Assimbéi.
Chaudière. Canari, Marmite. Toroua. — Mets le pot au feu. Toroua ouato ique.
Chauffer. Je chauffe le cul. Ansegouca.
Chauffer. Cossouy.
Chauve-Souris. Neré ou Leré.
Chaux, pierre à chaux. Amaipo.
Chef, le chef ou la tête. Youpopo ou Boppo. Yais
Chemin. Oma. — Chemin par terre. Mapo.
Cheoir, tomber. Nomayé.
Chercher. Soubis. Que cherchez-vous? Etébogué amoré ? ou esté amouré soubi. — Va chercher du feu. Onato amitangue.
Cheval. Cavalle. Cabaio.
Cheveux. Ioncai ou Ioncay.
Chez moi. Jecossa. Aou écossa. — Je veux que tu demeure chez moi. Aou amoré ao écossa.
hiche, Vilain. Am oubé ou Amombé. -- Les Indiens disent que les Français sont chiches, vilains, Calina Segaliti Francici amombé.
Chier. Mecabourou ou Veiabourou.
Chien. Pero.

Chiques, les Chiques. Chico.

Chirurgien, Médecin. Piaye. — Va chercher le médecin. Piaye amitangue.

Choux. Taya touque jaupou.

Choyer, se choyer, prendre garde à soi. Maré.

Ciel, le Ciel. Cabou ou Cabo. — Ciel où les Yayes croient que vont les ames de ceux qui ont bien vécu. Caupo.

Cinq. Atonéigné. Oïetonai.

Citron. Gapoulé ou assapué.

Cizeaux. Querici.. — Donne-moi des Cizeaux, je veux couper de la toile. Querici iaré mé aou icé camisa chiqueté.

Clair Tassaieray ou Taissiery. — Clarté du jour. Hueïourou.

Clef de porte. Boutou Boutourolipena. — Clef du coffre, Boutouboutoulicassa. — Donne-moi la clef du coffre. Boutouboutourolicassa. ïaré mé.

Cloux. Assimoucou ou Boutouboutouli.

Cœur. Otali. Itopoupo.

Cochon du pays. Poinco.

Cochon de France. Bouiroucou, — Cochon ou espèce de Vache, animal amphibie. Maypoury.

Coffre. Arca. Cassa, mot espagnol. — Mets les bagatelles dans le coffre. Caracouli cassa ta.

Coigné, Hache. Ouioui.

Col. Reimi. — Cette Indienne a le cou court. Moc calina reimi seminè

Colère, Fâché. Tariquai. Cet indien est en colère. Moc calina teriqué.

Collier. Corouabet. — Tiens, ma fille, un collier de cristal. Mido ouali corouabet piritou.

Colline. Cassali.

Combien. Ot' ou Oté. — Combien êtes vous? Enouara. — Combien veux-tu vendre cela? Été betemé monci pour Mocé, en échange.

Comme, à la ressemblance de. Néouara. — Cet Indien est comme, ou ressemble à un Français. Moc calina Francici néouara.

Comment. Oteté. Eteté. Comment t'appelles-tu? Etcté amoré? Oteté amoré?

Compagnie, de compagnie, ensemble. Acconomé.
Compagnon. Accono Accononto.
Compère, ami. Banarè.
Concombre. Cora.
Conserver. Nomoy.
Content. Aouerlé. — Est-tu content? Aouerlé man?
Contre, contraire, près. Teibaga ou Reïbegua.
Corde. Cabouïa ou Amoté
Cormorand. Ouaperou.
Corne, une corne, Imerétipo.
Corps, corps mort. Tiromossé.
Côte du corps. Soropo.— J'ai la côte rompue. Aou soropo natanbouti.
Côté. Yéouini. — De l'un et l'autre côté du chemin. Yéouini oma boco amoumam
Cotton, Arbrisseau qui le porte. Maourou.
Coude du bras. Apoïrena.
Coupre. Satochey.
Couleuvre, Serpent. Occoiou.
Coup, coup-de-pied. Chitouca.
Coupe à boire. Couay.
Couper. Cicoté. — Couper du pain, de la toile. Chiqueté. —Couper du bois. Vué vué cicoté.
Courir. Nissen té cossi. Tegané. Coci. — Mon fils court vîte. Tigami, Tigané coci.
Couroucer. Tariqué. Teriqué.
Couroucé, faché. Tariqué.
Couvrir. Samoui. — Couvrir une maison. Moignata samoui.— Le franc palmiste est bon pour couvrir les maisons. Maripa iroupa moignata somoui.
Court. Siminé.
Couteau. Maria ou Maya. J'ai perdu mon couteau. Maria outali. — J'ai oublié mon couteau. Maria oneiné. — Couteau dont la pointe est du côté du tranchant (serpete) Tibopingan malia.
Coutume, mode. Emiolé. C'est sa coutume. Eméréro.
Cousin. Bamou. — Mon cousin, viens à Ceperou voir le capitaine. Bamon acné ceperoubo sené iapotoli.
Couverture d'une caze,

(comme si l'on disait la peau d'une caze). Autibippo. — Couverture du lit. Acatibippo ou Batibippo.

Ccrabier, oiseau. Sacuarou.

Craindre, avoir peur. Tenarigué.

Crachat, salive. Estago.

Crapaud. Palarou.

Crible. Manalé.

Crier. Nicotay.

Crieur, un crieur. Nicotay.

Cristal. Piritou. — Les filles et les femmes aiment le cristal bien clair et bien dur. Ouali piritou tassiéri popé ciponimé.

Crochu. Tigonay. Tigoconé. — Cet homme a les pieds crochus. Moc oquili ipoupo tigoconé.

Crocodile. Accalé ou Accaleon.

Cuiller, une cuiller. Itoupo.

Cuire, faire cuire. Setapouri. Sabouli.— Cuire du poisson. Oto icommaqué.

Cuir ou Peau. Opipo. Epopo. — Cuir à souliers. Morantui.

Cuisinier, Fricasseur. Cocqué.

Cuisse, la cuisse. Eipeti.

Cul, le cul. Inessin. — Je te foueterrai le cul, tu es méchant. Aou inessin macouali alié, amoré iroupa oua. — Je chauffe le cul. Anse gouca.

Cul jaune. Yapou.

Dans, ou dedans. Ida ou Taca.

Debout. Poré. — Demeurer-là, debout. Poré bonicané enebo.

Decharné. Ipuma ou Ipouma.

Décéder, mourir niombouy.

Dégoutter, couler. Anicota.

Demain. Acoropo ou coropo. Acolopo.

Demander. Ebequaqué.— Je te demande du pain. Aou amoré Meiou Obicagué.—Je te demande des Français pour aller à la guerre tuer mes ennemis. Francici aou aconomé ou Alimé Bogué itoto Sibogué.

Demeurer en quelque lieu. Piquanaique.

Dents, les dents. Yéré.

Dépêcher, se dépêcher. Iraui.

Dérober. Sapouy. Monamé. Nemoui. — qui a

dérobé le couteau ? Anoc némoui malia ?

Derrière. Il est allé derrière. Acouloutano taca niton.

Descente. Paâpo ou Neapo. — Cette descente est fort rude. Peabo polipé.

Dessus, au-dessus. Toúpo. — Au-dessus du ciel, sur les cieux. Cabou toúpo.

Dessous, au-dessous. Oubino. — Au-dessous de la lune. Nouno oubino.

Dès que, d'ouvient que. Inalique.

Détuire. Acamaré. — Ennemis qu'il faut perdre. Eitoto acamaré. Canari, cassé, Perdu, rompu, détruit. Touma acamare.

Deux. Ouecou ou Ocquo.

Deviser, caqueter. Eorané.

Diable. Iroucan.

Diligenter., aller vîte. Enochiquendo. — Va vîte chercher du feu. Guato coci amitangue.

Dîner. Erébali.

Dire. Taiqué mé. Caiqué mé. — M'ont dit. Sigariti aou. — Dites-lui. Igalique. — Je dirai. Segalitagué. — Dis à ta femme qu'elle fasse promptement mon lit. Caiquémé amoré apouitimé coché aou acado sicouramay. Dire ta feme vîte mon lit faire. — Les Sauvages m'ont dit que tu étais malade. Li Indian figariti aou amoré yetombé.

Donner. Epeman. Yaré. — Donne. Yéco. — Donne-moi. Amiaro. — Donne-moi du pain Meïou ïaré. — Je t'ai donné du pain. Meïou Sebegadi. — il ma donné du pain. Meïou nemegadi. — Donne-lui du pain. Meïou ebegagué moc couat. Ce mot *couat* est une adjonction. — Mon compère, que me donnera-tu pour une flèche ? Banaré, esté bétté plioua. Compère, combien en échange flèche.

Dormir. Anagay. Nanegué. Temené. — Je dors. Aou nanegué ou temené. — J'ai dormi. Aou anoimbo nanegué. Moi saoul dormir. — Je veux dormir. Aou icé vetooübé. — Je n'avais pas dormi qu'il était jour. Ouetou anicaboui

pa ïemamoui. Sommeil dormir pas au point du jour.

Dieu. Tamoussi Cabou. Vieillard du ciel. Tamoussin cabo. Diosso. Tamoucou. — Dieu a fait le Ciel, la Terre, la Mer, les poissons, le Soleil, la Lune, les Étoiles. Tamoussi Cabou Cicapoui Cabou, Nono, Parana, Oto, Veïou, Nouna, Serica.

Dix. Oïa batoné.

Doigt, les doigts de la main. Ouéitoucoboli. —Cette fille a les doigts longs. Ouali ïamori mancipé. Fille doigts longs.

Dos, le dos. Icanaré. Castubo. — Les femmes portent du bois sur le dos. Ouali Sarai vuévué castubo. Femmes porter bois dos.

Douleur. Atombé ou Etombé. — Je suis malade, j'ai de la douleur. Aou etombé ou Yetombé. J'ai du mal à la tête. Ouboupoyetombé. — L'aisselle me fait mal. Eïatari etombé. Aisselle malade.

Doux. Tepochiné.

Dur. Toppé ou Popé.

Eau. Tonna. — Eau bourbeuse. Acourou bé man touna. — Eau qui ne se tarit ni ne s'écoule. Abou mapo man touna.

Eau-de-vie. Brandouin ou Brandevin.

Echauffure. Tamoin.

Ecouter; Ecoute parler. Aouanauceté.

Écrans sur lequel ils mangent. Aouaris aouaris.

Écrire. Animero. — J'écris. Simero. Tu écrit. Mimero. — Il écrit. Nimero. — Je n'écris pas. Animero pa ou animera pa oua. — Tu ne l'écris pas. Animero pa oua.

Écrouelles. Touomoin.

Écume. Aco ou Acombo. Écume de ce qui bout. Acombo outapo.

Écureuil. Xipourou.

Éloigné. Tissé.

Emplâtre. Enoboun. Ce mot signifie aussi un bouchon.

Emporter, Emporte. Amoúncorou.

Encens, arbres d'encens. Sipo.

Encore. Amourouba ou Amouroba.

Enfant, jeune Enfant, petit Garçon. Pitani.

Timagi ou Sibiou. — Petit Garçon, si tu pleurs je te donnerai le fouet. Tigami, amoré natamoué touralé alié macouali sebetagué.

Enflé, gros. Poto ou Apoto.

Ennemi. Toto ou Itoto.

Enseigner, dire, montrer. Ségaliti.

Entendre, ouir. Setey ou cicaitir — Entends, écoute. Setai amoré.— J'ai entendu, j'ai écouté. Aou Setay. Entends-tu ? Amoré cicouti ? Je ne t'entends pas. Anagoutipa. Tu n'entends pas ? Anatapa ?— Je n'entends pas, je ne sais pas. Angoutipar Toualopa.

Enivrer. Enerbeyet. — Tu as beaucoup bu d'eau-de-vie, tu es ivre. Amoré sineri brandevin tapouimé énerbé amoré. Boire eau-de-vie beaucoup, ivre toi.

Envoyé, il Envoie. Aboüon.

Épais. Maucipé.

Épaule. Amanta ou Imotali.

Épée. Ousipara, Anchipara. Cachipara.

Épine. Aoura queli.— Tirer une épine du pied. Aoura queli chequé pouparo.

Épingles. Acousa ou Alloflerou.

Éponge. Anaâguira.

Esclave. Tamon ou Amoti.

Esprit. Issiméi.

Estomac. Itipobôrou.

Et. Raba. Et toi. Amoré raba.

Étain. Courassou.

Étoile. Sericâ ou sirico. — Sirico signifie aussi une année.

Étonner. Tenaréquien.

Étron. Ouaté ou Hueton. — Cet étron pue, sent mauvais. Moc hueto, tégueré.

Face, visage. Yepota ou embatalli. -- Cette fille a un beau visage. Moc ouali Embatali couramené.

Fâcheux ou fâcher. Teriqué. Iropasua.

Faim. Nicoumély. Avoir faim. Tetarouania ou Tetaroné.

Farine de magnioc. Couak.

Faire. Seicapoui. Chicassan. -- Sicassa, je fais. — Je fais. Aou chicassan — Tu fais. Amoré micassan. -- J'ai

fait. Aou chicapoui. -- Je ferai. Aou chicatagué. -- Fais un lit. Acado amicapouigué. -- J'ai fait un lit. Ani imbo miri acado. — Va t'en faire du feu. Ouato opinpagué. -- Va faire bouillir le pot. Touroua emoquatangué. -- Je n'ai pas fait. Anicaboui pa oua. --- C'est fait. Abopotairo. -- Qui n'est pas fait. Anicabouiporo. -- Est-ce de ton fait. Anikérepo éné. -- Ne fais pas cela. Ouadei.

Faire des petits, en parlant des Oiseaux. Animinga. -- Les Oiseaux n'ont pas fait leurs petits. Tolono animinga pa.

Faisan. Malasse. Faisan des amazones. Depera. -- De Cayenne. Hocco, paraka pica.

Faucon . oiseau de proie. Pagani.

Femelle. Oly ou Ouori.

Femme. Apouitimé. Ma femme. Ipreti. Aou oli. --- Les femmes. Oulian. Ma femme veut de la cassave. Aou oli cassourou icé.

Fer. Sipàrali ou Sibarali.

Fesses, les fesses. Inessin.

Feu. Ouato. Un tison de feu. Ouato topo.

Feuilles des arbres. Sarombo.

Fièvre. Accoleou.

Figues du pays. Meguérou.

Figuier. Coumacai, chez les Portugais du Para. Figuier sauvage. Pougouli.

Fil, du fil. Inimo. Inémo.

Fille. Pourouné. Moïmoï. Ouali.

Fils. Mourou.

Flamand, oiseau. Tococa.

Flèche (espèce de) faite avec la tige d'une espèce de roseau. Possirou

Flèche. Plioua ou plia. Bleoua. -- J'ai fait une flèche de roseau. Plia chicapoui coumaraoua. --Percer à coups de flèches. Sibogaye.

Fleur. Eboieré.

Fleuve. Ypoliri.

Flute. Sivali.

Fois, une autre fois. Amoumeté. Amouoïaco. Amonati. Amouoïaconé. Amouoiacoté. --- Quelquefois. Amourïaco. -- Autrefois, il y a long-tems. Penaré.

Fort ou très. Man.

Fosse du col. Issabenourou.

Fou, fol. Touarepan. ou Touarpon.

Fouet ou fouetter. Makouali. Macoali.

Fourmis. Huinco. -- Fourmis volantes. --- Fourmis gros-cul. Koumaka. --Fourmis appelées par les Français, Fourmis Flamandes. Canajou.--- Fourmis de la plus petite espèce. Aouatou.

Français, les Français. Francici. ---Les Français sont bons, ils veulent être amis des Sauvages. Francici iroupa, Galina banàré icé.

Frère. Bamen ou Heu-ay.

Fricasseur. Cocqué.

Froid, avoir froid. Ticominé.

Front, le front. Iperi amori.

Fruit. Eperi ou Esperibo.

Fumée. Maitaguiné ou Ouatoquiné.

Fusil, mousquet. Aracaboussa. Fusil à battre le feu. Coureniou.

Garce, putain. Yauansy.

Genisse. Vaca.

Genouil. Ocuna ou Yeconari.

Gourde. Mourotago.

Graine. Eboïpo.- Ri ou Ry, autre espèce de graine, Saouari ou Rekicini.

Grains de verre, rassade. Cassouré.

Graisse tirée des noyaux de l'aouara. Quioquio. Ce mot signifie aussi oindre ou graisser.

Grand. Apotomé.

Gras. Tikacay ou Ticagué. Ce cochon est grand, gros et gras. Moc poinga, Apotomé, ticagué, Apoto.

Grenouille bleue. Aimicimy.

Grive de fleuve. Paya. ---

Grue, oiseau vorace. Thouyouyou.

Guerre. Oualimé Erecou. (Ces mots signifient aussi la colère). Erécourono. --- Faire la guerre. Oualimé bogué.

Habit, toutes sortes d'habits. Camicha. (Ce mot signifie aussi une chemise.

Habitans. Outoboné ou Outonomé.

Hache. Ouy Oui. Oui oui.

Hâler ou tirer contre mont. Apoigueré.

Hallebarde. Palassari.

Hamaque, ou lit de coton. Acado.

Hameçon. Couci ou Onque.

Hanap à boire, tasse. Coui ou Couay.

Hanche. Oumata ou Yetali.

Haut. Ouipi ou Nucé. --- Cet oiseau vole haut. Moc tonoro tenelé nucé

Herbe. Itoupou.

Herbe du bon Dieu. Herbe du Diable. Erhoudé. --- Herbe dont le suc est bon contre les flèches empoisonnées. Uppée.

Heure, à cette heure. Erémé.

Hier. Coyara ou Coiaré. Coignaro. ---- Avant-hier. Monin coignaro.

Héron, oiseau. Ouakaré.

Hibou, chat-huant. Hateur.

Hirondelle. Thouarou.

Hiver, pluie. Connobo.

Homme mâle. Oquiri ou Oquili. Oukéli.

Hotte. Catoli, catauli. --- Sorte de petit hotte, corbeille à jour, ronde, de la longueur d'environ deux pieds, et large à son ouverture d'un pied. Kourkourou.

Huile de quelque chose que ce soit. Toubi ou Calaba.

Jambe. Issairi.

Jardin. Mayna ou Moigna.

Ici. Arotolobo. ou Erebo. Erobo. ou Enebo. Akimato.

Je, moi, mon. Aou.

Jeune. Bouito ou Bouitomé. --- Jeune enfant. Pitami. --- Voilà un beau jeune homme. Poito couramé.

Ile. Ouepo Oubaou ou Oupaou.

Image, tableau. Ébaton.

Indien. Indiana ou Calina. -- Combien êtes-vous d'Indiens ? Indiana enouara ?

Instrument composé de callebasses vides. Balafo.

Jour. Courita. --- Point du jour. Emamori. --- Le jour est beau. Courita couramené.

Ivre. Enerbeyé.

Lait. Cicourou ou manâtelé, Coupo.

Laiton. Youarapitou.

Lampe. Touli. (Ce mot signifie aussi un rat.)

Lancette de Sauvage. Acoutaiabéne.

Langue, la langue. Nourou ou Enourou. --- La langue du pays. Eoulananon.

Langueur. Nourou.

Lapin. Acouli ou Akouchi.

Large. Tapopiré.
Larron, dérober. Manamé.
Las, lasser. Acolopé. Je suis las. Yakentai.
Latanier, espèce de Palmier. Bache.
Lettre, écriture. Carata.
Lézard. Ayamara. --- Lésard domestique. Anousy. --- Lésard (*petit*) Karaoua. --- Lésard des bois. *Ils se mangent.* Ayamaka ou Pagara.
Liane franche. Kereré. -- Liane dont les feuilles servent pour teindre en cramoisi. Caraerou, Cariarou, Kariouarau. — Liane grosse et épineuse. Oucle. --- Liane à eau. Akatate. --- Liane. Panaccoco, (*Petit*) Parecoutay.
Lien avec lequel on attache quelque chose. Aboitopo.
Liége. du pays. Montouchy.
Lièvre (espèce de) Oulana.
Ligne, ou hameçon. Onque.
Linge. Camisa.
Lit Acato ou Bati. --- Lit de coton. Acado.
Lis rouge. Konopocinar.
Liseron (espèce de) Kariarou. --- La fécule est aussi rouge que le vermillon.
Livre, papier. Carta.
Logis. Caza.
Loin. Tissé. Tiché.
Long. Mossimbé ou Mancipé.
Lourd. pesant. Mochimbé ou Mosimbé.
Lui. Moc ou Mocé.
Luzerne (espèce de) Karara-Aouabo.
Manioc, plante. Manihoc.
Maigre. Ipuma. --- Cet enfant est maigre, on lui voit les os. Moc tigami ipuma amore sené yeppo.
Main. Amecou ou Apori.
Maison. Caza ou Amoigna. Je veux une maison. Aou Soura icé.
Makaque blanc (singe), Kayourouré.
Malade, maladie. Eyetombé ou Etombé.
Male. Oquili.
Mamelles. Manati ou Manaté.
Mangeur de fourmis. Ouatiri. — Petit mangeur de fourmis. Ouatiriouarou. — *Idem*, de crabes. Saouacou.
Manger. Aminé. — Je

mange. Aou amina, — J'ai mangé. Aou aminé. — Je mangerai. Aou aminatagué. — Mange cela. Amoré amina ini. — J'ai mangé. Sonoui. — Tu as mangé. Mononoui. — Il a mangé. Nonoui. — Nous mangerons. Xono.-- Qu'astu à manger? Anok'ïoutiménan ? —Je ne mange pas. Anonopa.— Je ne veux plus manger ; je suis saoul. Aou aminé icépa, anoimbo.— Donne-moi à manger. Aminé mé ïaré. — Apporte-moi à manger. Aminé ameneque. — Viens manger. Acné amoré amina. — Les racines de patates sont bonnes à manger. Napi iroupa aminé. Patates bonnes manger. — Je ne veux pas manger. Aouat aminé aou. Non manger moi.

Mapas (plante) Mapa ou Para.

Marais, Etang. Piripiri.— Marécageux, Pays marécageux. Sabisabi.

Marchandises. Enékali.

Marée. Acourou.

Mari. Yon.

Marmite, pot. Toroua.

Marqueté, tacheté. Timoueuolé.

Marteau. Tintin.

Massacrer. Ciouy.

Massif. Mossimbé ou Naucipe.

Massue. Boutou.

Matrice. Mounay.

Mauvais, méchant. Iroupa oua. — Méchant homme. Yaouamé.

Médecin. Piaye.

Meilleur. Tipochiné.

Menteur. Tonabimé, Enabiri, Maraca, Anamerourou, Ananeınoumai.

Mentir. Taressinga ou Iquali. — Tu ments. Tarsinga. — Pourquoi es--ce que les Indiens mentent ? Otonomé indian iquali ?

Mer, la mer. Parana ou Balana. — La mer est agitée, en furie. Paranà polipé. — La mer est calme, douce. Parana iroupa.

Merde. Ouaté.

Mère. Bibi ou Issano. -- Grand'mère. Apotomé bibi.

'Mettre, mets. Ique. -- Mets-là ce pain. Ique Erebo meïou. --- J ai mis-là du pain. Aou meïou siri érebo. --- Je mettrai-là du pain. Aou

meïou siri enebo.-- Mettez mon lit ailleurs. Amouco ïaro bati. Ailleurs donne lit.
Midi. Apotomé Veyou ou Icourita. Grand soleil.
Miel. Ouanan. -- Le miel est doux et clair dans ce pays. Ouan tipochiné tassieri erebo.
Millet. Aouassi.
Miroir. Sibigueri ou Sibigrisena. --- Combien veux-tu de ces bananes? Étebcteme platana ? -- Combïen en échange bananes ? Donne-m'en un miroir. Sibigri mé ïaré.
Mocquer. Icay ou Icari.
Mode, coutume. Emerlé ou Emiolé.
Modérément. Enchiqué.
Moi, mon, mien, me, Aou.
Mois, un mois. Ahuiniqué Nouna. Une lune.
Montagne. Ouiboui.
Mordre. Tigué ou Nécabouti. -- Je mords. Aou Necabosan. --- Il m'a mordu. Necabouti aou. --- Je te mordrai. Aou Sacaboutigué. --- Mordez-le. Nec aboé. --- Les enfans mordent. Tigami Nécabouti.
Mort, un mort. Iromboui. --- La mort. Nirounboulé.
Mouche à miel. Ouano.
Mourir. Niramboui. -- Il mourra. Niromboui allíré ou Aniounin coro. ---- Il est mort. Aboiamé nomaï ou Nirounboui.
Mousquet, fusil. Aracaboussa.
Museau d'un animal. Ipotele.
Moustiche, Moustiques. Mapiri.
Nager. Ouatay mana, Ataiman, Calina ataiman ida canoa. Indiens nager dans canot.
Navire. Navio, Naviota. ou Cannabira.
Nègre, Maure, Noir. Tibourou.
Nez, le nez. Enetali ou Natali.
Nièce. Tapio.
Non. Eté. — Quel est le nom de celà ? Nok'été ?
Non. Oua ou Ouati. — Non pas. Ouacé.
Notre, nos, nous. Aou.
Nous. Ana.
Nuage. Capou.
Nues. Becou.
Nuit. Cooquo.
Œil. Enourou ou Yénourou. -- Le soleil est

l'œil de la terre. Veïou enourou nono.

Œuf. Imombo ou Imon. La poule a pondu. Corotoco imombo.

Oiseau. Tounourou.

Oncle ou Tante. Yaou.

Or, de l'or. Caounague.

Oreille. Pana. — Tu entends avec les oreilles. Aconomé pana amoré secouti.

Os. Yépo.

Ou, par où. Né. — Ou, ou bien. Nie. — Oui. Terré.

Oublier. Onciné. — J'ai oublié mon couteau. Maria Onciné.

Pain Meïou ou Eraba. — Donne-moi du pain, compère. Icco meïou banaré. — Pain de froment. Poloto. --- J'aime autant le pain de cassave que celui de froment. Aou ciponimé meïou enouara polato.

Paletuvier ou Paretuvier. Apariou.

Palmier (différentes espèce de) Ahouai, Canana. Arrouma, Arouara, Palipou, Pataoua, Caumoun, Maripa, Macapa, Mocoya, Mourou-Mourou, Moutouxy, Touroubouti, Zaguéneté, Patioouli, Palipou.

Palmiste franc. Macipa.

Palmiste épineux. Ouara ou Curara.

Palinot, boisson. Palino.

Panier, grand panier. Grougrou. Panier, petit panïer. Paguara. --- Panier à mettre des flèches. Amati.

Papier, lettre, écriture. Carata.

Parce que. Outenomé. -- Pourquoi t'en vas-tu? Outenome amoré nissen. --- Parce que j'ai soif et que tu n'as pas du huicou. Outenomé aou nikoumelli, amoré raba ouacou nimadi gaa.

Pareil. Marouara.

Paresseux. Auquinopé. -- Le paresseux (animal) Varicarii.

Par-là. Enaebo ou Morabado. -- Je vais par-là. Morabado san.

Parler. Caiké ou Eoranaué. --- Parle. Anaqué. Ce mot signifie aussi, de quoi. — Parles-tu indien? Indiana caiké ou Cegaliti amoré? — Ecoute parler. Ouranan cé té. — Parle à (celui-là.) Eroubaco (mocé.)

Par où. Oya ou Necbado.

Partons, allons. Cama.
Pas, pa. (Après le verbe) Oua. (Après le nom) — Non pas. Ouacé. — Non, je ne suis pas paresseux. Ouacé, anquinopé oua.
Pâte pour faire du ouacou. Tapanon.
Peau. Opipo. Ibippo.
Pêcher. Sepiné. — Pêcher du poisson. Oto sepiné. Oto bogué. (poisson faire.) — Pêcher à la ligne, à l'hameçon. Onque Soubai.
Peinture, peindre. Timeré.
Père. Baba ou Youaman. --- Père-grand, Grand-père. Tamoussi baba.
Perdrix. (grosse) Tinamou. --- Perdrix ou bon poulet d'Inde. Inamon.
Perroquet. Courga. (Autre espèce.) Crik. --- Perroquet (de la plus grosse espèce.) Aouarou.
Pertuisanne, Hallebarde. Palassari.
Pesant. Mossembé ou Amotchìmbé, Amotchimban.
Pet. Piqua. --- Tu es vilain, tu petes; cela pue beaucoup. Amoré iroupa oua, amoré piqua, moc tegueré tapouimé.
Petit. Enchinoc ou Ensiké. --- Très-petit. Enchiqué cé. --- Petit d'un animal. Magon. (Ils ajoutent à ce mot le nom de l'animal.)
Petun, Tabac. Tamoui. — Je veux prendre du Petun. Aou icé sapoui tamoui.
Peu, un peu. Enchiqué ou Ensico.
Peur, avoir peur. Tenariquien. — Le tonnerre me fait peur. Conomerou tenariqué.
Pians, les pians ou pains; espèce de vérole. Poiti.
Pied. Ipoupou. — Les pieds. Boubourou. — Coup-de-pied. Chitouca. — Pied, mesure. Toupourou.
Pied-de-veau (espèce de) qui tient lieu de liège. Moucou-Moucou.
Pierre, cailloux. Taupou, Taubou.
Pierre à chaux. Amaìpo. -- Pierreverte. Tacouraoua.
Piman, poivre de Brésil. Pomouy ou Pomi. — Le Piman est bon à faire de la sauce à la viande et au poisson. Pomi iroupa touma iponombo oto.

Pineau, palmier. Ouassi.
Pirogue, espèce de barque longue. Canoa.
Pite, espèce d'Ananas. Cabuyo. — Pite, chanvre du pays. Coula oua.
Planche. Vuévué ou Simulaba et Simouraba.
Plante, dont le fruit est en grappe, et le grain bon contre la dyssenterie, Kelleté. — Plante, dont la tige sert à faire des tamis. Arrouma. — Plante résineuse. Mani. — Autres plantes. Conami, Patoumou, Parecoutay, Mourei, Siriorou, Ouangue, Ouanglé, Maricoupy. Karoulou, Mahou-Mahou.
Planter. Planten ou Anibomoui. — Planter du magnoc dans la terre. Quieray planten nona ta. — Je ne plante pas. Anibomoui pa.
Plat, assiette. Prapi, Parapi, Palapi, Palabi.
Pleyades. Xerick. — Le retour des Pleyades sur l'horison avec le soleil, fait l'année solaire des Sauvages.
Plein. Tetaligué.
Pleurer. Toura ou Natamoué. — Voyez, cet enfant pleure. Amoré sené mocé tigami natamoué.
Pleuvoir, pluie. Aconabo ou Conopo. — Il pleut beaucoup. Conopo tapouimé.
Plomb. Piroto ou Piroté.
Plume. Appolliré.
Pluye. Connobo. — A cause de la pluie. Connoboké. — Allons, de peur que la pluie ne vienne. Caman connoboïoboulé bona.
Poignée de quelque chose, ou lien avec lequel on l'attache. Aboitopo.
Poil. Oncay.
Point du jour. Emamori.
Point du tout. Ouatinan.
Pois à manger. Coumata ou Koumata. — Les pois font de bon potage. Coumata iroupa touma chicapoui. — Pois d'Angola ou de Congo. Bipicaa. — Pois sauvage, gros pois à gratter. Apitabo.
Poisson. Oto. — Les poissons. Ouoto.
Poitrine. Pyelapo, Yais, Laet.
Poivre. Amoecé.
Poix, de la poix. Mani ou Magni.
Pommes de raquettes. Batta.
Pondre. Imombo. — La

poule a pondu. Corotopo imombo.

Porc-épic. Couandou.

Porte du logis. Pena.

Porter, se porter bien. Yetombé oua. Malade non. — Porter un fardeau. Saré. — Je porterai. Saretan ou Saretum. — Je porte du bois. Aou vuévué saré, moi bien porter. — Je porterai du bois. Vuévué saretan. — Porte ce bois. Vuévué aletangue. — J'irai demain à Ceperou, je porterai du bois. Coropo Ceperou ou Nisan vué vué saretum.

Portugais. Tonnaine.

Pot à cuire. Tonroua.

Potage, sauce. Touma.

Potiron. (espèce de) Mouloutoucoa, par les hommes. Commori, par les femmes.

Pou, un pou. Omoui. --- Les Indiens mangent les poux en ce pays. Indiana omoui aminé erbo.

Poudre à canon. Couroupara ou Bouroubourou.

Poudre fine. Cipipa.

Poul, le poul. Emiti.

Poulie. Ikirilicatopo.

Pour, contre. Boco.

Pourceau. Poinga.

Pourpier. Sacou. --- Le Pourpier est bon avec de l'huile. Sacou iroupa aconomé calaba.

Pour que, afin que. Bota.

Pourquoi. Outonomé.

Poussinière, l'étoile poussinière. Serica.

Prairie ou Campagne. Oubi.

Précipice. Escarpé ou Anaïa.

Prendre. Sapoui ou Sapouai. --- Prends cela. Moncé aponiqué. --- Tiens, prends. Apoua, Apouiké. --- Je n'ai pas pris. Anaboi pa. — Il prit. Aboïami. --- Ne la prends pas. Aboipa caco ou Aboïatono. --- Prends ce pain. Amoré méïou sapoui. --- Va-t'en prendre des oiseaux Itangué tounourou sapouay.

Près de, vers, du côté de, Ouino.

Présentement. Erémé.

Prêter, prête - moi cela. Ameniqué bagué.

Prier, parler à.... Eolan ou Xerouban. - Prier Dieu. Xerouban Diosso, parler à Dieu.

Prix de quelque chose, en revanche. Ebétemé ou Ebétimé.

Promptement. Telaoné ou Alité.

Puer, sentir mauvais. Tigueré Tegueré ou Ticoré. --Sentir bon. Tegueré oua.

Putain. Yauansi.

Quand, quand sera-ce ? Etiagué.---Quand viendras-tu ici ? Etagué amoré neboui erbo.

Quantité, en quantité, plein de. Bé, à la fin du mot.---Maison pleine de bois. Autohuéhuébé

Quarante. Opoupoumé.

Quatre. Acouroubamé ou Ouirabama.

Que? Interrogatif. Éte où Oté. --- Que fais-tu là ? Été bogué amoré erbo. -- Qu'est-cela ? Été mocé ? -- Que veux-tu ? Oté icé ? -- Que veux-tu pour cela ? Oté betemé.

Quel. Anac. -- Quel est le nom de cela ? Nok été.

Quelquefois. Amouriaco.

Quelqu'un. Amouco ou Amouna.

Qeue de biche de Savane. Yappé.

Qui ? Interrogatif. Nec, Noké ou Anoké.—Qui est-ce ? Anokeré.—Qui est mort ? Noké nirounboui.—Qui est-tu? Nec moré se.

Quinze. Poupoutoné.

Quoi, de quoi. Etéquaye, Etemégamé ou Oté. — De quoi parlent les Indiens ? Etémegamé calina ? (Un geste tient, sans doute, lieu du verbe qui est sous-entendu.)

Racines. Parentana ou Parentanon.

Racomoder. Cicouramouy

Racluses de manioc. Cassiripo.

Ramer. Ataiman. — Je ramerai. Sataimatagné.— Rame donc ? Ataimacq.

Raser. Tiagué.

Rasoir. Kerémici.

Rassade. Cassourou ou Cachourou.

Rat. Mombo, Ratoni ou Touli. Touli signifie aussi une lampe.

Refuser. Icé pa. Vouloir pas.

Regarder, voir. Cenex.— Je vois. Aou sené. — J'ai vu. Aoufenaré sené. — Vois. Amoré sené. —Viens voir. Asné amoré sené.

Résine. Colliman, Laet ou Carriman. — La résine, qu'ils appellent ainsi, est noire, luisante, donnant une odeur agréable sur les charbons. Celle

qu'ilsappellent Barratta, Laet, outre son odeur agréable, est un baume souverain contre les blessures nouvelles.

Renard. Quachy. — Renard puant. Aouaré.

Renverser. Nomoyac.

Reposer, dormir. Anaquay.—Se reposer. Popeiqua.

Reste, le reste. Acossimbo ou Aconomboro.

Retourner, revenir. Nerami. —Je retourne à la maison. Aou neramai moigna ta. —Je suis revenu de Ceperou. Aou neramai Ceperou bo.— Je reviendrai tantôt. Aou neramatagué alié ou Cochi naboui raba. — Retourne-t'en. Itangue.

Retourner, revirer. Soulingué.—Retourner une tortue. Aïamori soulingué. — Retourne en tortue. Olincaïcaie aïamori. —Je retournerai cette nuit une tortue. Aou céoco souligatagué aïamori.

Revanche (par métaphore) le prix de quelque chose Ebetimé.

Rien, je n'ai point. Nimaey ou Nimadi.

Rire. Touané.

Rivière. Ipoliri ou Eicourou.

Robe. Camicha.

Roche, Caillou, Pierre. Taupou. — Cœur de Roche. Couipo. Ce nom se donne aussi à un grand arbre qui a des petites pierres dans son cœur.

Roucou. Annoto: Coutsauve.

Rompre, casser. Natambouti ou Natanbouti.— Rompre une corde. Corona natanbouti.— J'ai rompu. Sambouti. — Je romprai. Sambboutagué. — Romps. Empoque.

Rond. Omécouté ou Nemecouté.

Roseau. Coumaraoua.— A faire des paniers. Ticasket ou Ticasquet. — A faire des flèches. Bouleoua. —A flèches. Kouroumari.— (Espèce de) Bambou.

Rouge. Tiguieté ou Tapìré.

Rouge brun. Tigaré.

Roux ou blond. Tavìré.

Rude. Polipé.

Sable. Saca, Unichin, ou Sàcau

Sage, savant. Touarépacua.

Sain de corps, qui n'est pas malade. Etombé oua.

Saigner. Sibogayé.

Salicaire. (plante) Ekicinni.

Salive, crachat. Estago. Ta salive est puante. Amoré estago tigueré.

Sang. Inuouénouré, ou Timonouré. — Va chercher le Piaye qu'il me saigne. Piaye itangue, timonouré itangué.

Sanglier de la grande espèce. Pingo ou Paningo. — De la petite espèce. Pockiero.

Saoul, je suis saoul, j'en ai, assez, c'est assez. Aoimbo.

Saouler. Tuimbagué. — Je veux saouler ce sauvage. Moc calina aou icé tuimbagué atagué.

Sapotilier, (plante) Manitambau.

S'arrêter. Boucané.

S'asseoir. Popeigué, ou popeigné.

Satan, Yoarocan.

Sausse. Toumaly.

Sausse, potage, soupe. Touma. — Les sauvages n'ont point d'autre sausse que la pimentade. Calina nimadi Touma, pomi. Sauvages rien sausse, poivre du Brésil.

Sauvages, peuples. Galina oa Indi.

Savane, prairie, campagne. Ouoi.

Sçavoir. Orou. — Je ne sais. Taina, tana.

Scie. Gregé.

Scorpion, animal. (Ils se servent du même mot pour nommer la constellation du Scorpion). Sibiriri.

Sec. Anoli. — Qui n'est pas sec. Anolipa ou Anotipaman.

Sel. Pamo, ou sotou. sauti. — Les Indiens ne mangent pas de sel. Calina sauti aminé oua.

Selle, une selle Mouley.

Selle, siége. Moulé, ou Monté. — Ton siége. Aïabo.

Semblable. Enouara. — Tu es semblable à mon fils. Amoré enouara tigami.

Sentir mauvais. Ticoré tegueré. — Sentir bon. Tegueré oua.

Serpe. Monceta, ou Maceta. — Que veux-tu de cette poule? Ebetemé corocotogo? — J'en veux une serpe. Aou icé macéta.

Serpent. Araouai, ou oc-

coïou. — Serpent monstrueux. Ikiriou.

Serviteurs, ceux qui servent. Bouitouli.

Serrer, presser. Apoiquecé, ou apoïca.

Sesame. (plante) Ouangle.

Seul. Auniq. — Un seul. Oouin coman.

Seulement. Logon ou Lotin. — Un seulement. Oouin logon ou lotin.

Si, ne s'exprime point. — Si vous travaillez vite je vous paierai tous. (il faut tourner ainsi la phrase) Vous vite travailler, tous moi payer. Amoré cochi circouramé, paporo aou sibgatay.---Si tu n'es pas paresseux je ne serai pas vilain. Amoré enquinopé oua, aou inombé oua. (Toi paresseux non, moi vilain non.)

Siflet, un sifflet. Anetolegon.

Simarouba, racine contre la dyssenterie. Simarouba.

Singe blanc. Makaque. Rouge. Alouata. Autre dit Sapajou. Akarima. Autre dit Tamarin. Couairi.

Sœur. Oua ouaca ou Enauté ou Wargée.

Soif, avoir soif. Acoumely ou Nicoumeli. --- J'ai soif, donnez-moi à boire. Aounicoumeli, Sineri mé ïaré. --- Je n'ai pas soif. Anakelipasiman.

Soir, le soir, la nuit. Coïé.

Soldats. Ipretoli.

Soleil. Veïou ou Hueïou. ---- Soleil levant. Veïou nobouy ---- Soleil couchant. Veïou nirombouí.

Sommeil. Ouetou.

Sommeiller. Vetoubogué ou Vetoubé.

Sortir. Moca ou Mossa.---- Il est sorti. Moc mossa. ---- Sors de la tangarua.

Soufflet, coup de main sur la joue. Sibanomoaïa.

Soufflet à souffler. Ouari ouari.

Soulier, (mot Esp.) Sapato ou Sapata.

Souvent. (ce mot signifie aussi beaucoup) Touké.

Sucre. Carou ou Sicarou.

Suif. Arbre de suif. Ouaronrouchi.

Sur, dessus. Toupo.

Tabac. Petun ou Tamoui.

Table, petite table pour manger. Matoutou.

Tableau, image. Ebaton. --- Tableau du Diable. Anaan tanha.

Tablier, petit tablier dont ils se couvrent. Bibialé.

Tambour. Chamboura.

Tamis à passer la farine de manioc. Matapi ou Manaret.

Tante, nièce. Tapio.

Tantôt. Alié ou Aliée. Attends à tantôt. Alié té cé.

Taquin. Amounbé.

Tasse à boire. Couy.

Tassite ou marqueté. Timoneuolé.

Tatou. (gibier.) Capacou.

Taureau. Vacca ou Queli.

Tayove. (plante.) Moussa.

Tempête sur la mer. Parana tarigué ou Poranabo polipé. (Mer fachée.)

Tems, il y a long-tems. Binaro ou Binatomé.

Tendre, bander. Anabica. Ton arc n'est pas bandé, ne bande point. Anabica pa ouraba. — Tenir. tiens, prends. Apouiké, apoua. Tiens. Eudo. Ento. Aboico. — Tiens ce pain. Moc meïou eudo. — Tiens fort. Aboico balipé. Se tenir debout. Aporé, poré tabater.

Terre. Nono ou Soyé.

Tête, la tête. Oupoupou ou Opoupou.

Tête de roseau qui sert à couvrir les maisons. Tourlouri.

Tetins, mamelles. Manaté ou Manatelé.

Tige épineuse (plante).

Tigre. Aroua ou Caycouch. Moucoumourou.

Titimale (plante.) Ookebeté.

Tirer, chiqué. Cheque. — Une épine du pied. Aoura queli chequé pouparo- -- Un fusil. Arcabossa chimoriqué ou chimorigai. -- Tirer contre mon. Apoigneré.

Tison de feu. Ouato topo.

Toi, vous, tu, ton, tien. Amoré ou Amolo.

Tomber. Nomoyac, Nomagé, Nomé.

Tonnère ou tonner. Conomerou ou Tonimemerou laet. — Il tonne par ici. Conomerou enchiqué erbo.

Tonneau. Pipa. Mot esgnol.

Torrent d'eau. Thiabomé.

Tortue. Araca. — Tortue de terre. Ayamon ou Aycamou. Parapra. — Tortue de mer. Agapolé ou Catardu. — Tortue monstrueuse. Kaouan. — Grosse Tortue de

mer. Ouyamourq. — Tortue (grosse). Caonanne. — Tortue de terre, de la petite espèce. Enaarakaka. — Tortue dont l'écaille sert à faire de beaux ouvrages. Caret.

Tôt, bientôt. Aireté.

Tous. Paporé.

Tout. Papo. — Tout pour tout. Moutou papo.

Travailler. Mansinemebogné.

Trembler de peur. Tigaminé tenarequien. — Les Indiens tremblent quand on tire le canon. Calina tenariqué étague tirou chimarigué.

Trembler de froid. Ticominé. — Les Indiens tremblent de froid quand il pleut. Calina tigomi. né conopo etagué.

Très ou fort. Man. Cet Indien est très-bon. Mocé calina iroupa man.

Troquer. Ipetaquemé.

Trouver. Mebori ou Seboli. — J'ai touvé le chemin. Oma meboti ou mebori.

Trépied pour porter le canari sur le feu. Touma aboné.

Trois. Groua ou Oroa.

Tuer. Cioui chioe. Tuer les ennemis. Iroro Si. bogué.

Va par-là. Ouebo moca ou Oia moila. — Va t'en. Itangue. — Va-t'en delà. Iranquara enombo itangue. — Va-t'en prendre des oiseaux. Itangue amoré tonnourou Sapoué.

Vagues de la mer. Polipé.

Vaisselle de terre. Arinato.

Vanille (grosse) Karé-kerou.

Vendre. Betemé. Ebegacé ou Sebegaué. — Veux-tu vendre un lit? Amoré icé Sebegaie acado. — Combien veux-tu vendre cela? Eté betemé moncé. — Combien en échange cela ?

Venir. Seneboui. — Je suis venu. Oboui. — Tu es venu. Moboui. — Il est venu. Noboui. — Viens. Acné. — Je suis venu à Ceperou. Aou Seneboui Ceperoubo. Noboui. — Viens tout-à-l'heure. Acné eremé ou Yaaliétecé. — Viens-ça. Acné se, acné do ou Yaré guenecé. Lorsque quelqu'un arrive, leur salut est de dire,

Moboui. — Tu es venu? Comme si nous disions en français, te voilà ! Leur réponse est : Teré aboui. — Oui, je suis venu ; ou simplement, teré, oui. -- A la fin de la visite quand ils prennentcongéOussairombo ou simplement, Oussa, je m'en vais. — Quelques-uns disent, Salua ou Sarua. -- Adieu, je te salue. D'autres sous-entendent, je m'en vais, et disent, Auto boua, à la maison.

Vent. Epebeita ou Peperito. — Il fait grand vent. Peperito apotomé.

Ventre, entrailles, boyaux. Ouimbo.

Verge, fouet. Macouali, Macoali ou Moinou. (Ce mot signifie aussi du *sang*.)

Vérole. Poiti. — Vérolés. Pyanisten.

Verser des larmes. Toura —Je ne verse pas. Anicomapa oua.

Veuve. Epebeita ou Epebcita.

Viande. Iponombo ou Otoli. — Donne-moi de la viande dans mon plat. Iponombo me ïaré palapi ida. (plat dans.)

Vieux, Vieillard. Tamoussi.

Vieux, (ce qui est depuis long-tems.) Binatomé.

Vigoureusement. Balipé.

Vilain, Chiche. Amonbessou ou Aïamouke.

Vin, Brandevin. Binum.

Vingt. Poupoubaroret ou Oupoumé.

Visage. Yepota ou Embatali.

Vite, Promptement. Aliété ou Cochi. — Allez vite. Coci nisan.

Vitement. Telaoné.

Un. Auniq ou Oouin.

Voilà. Ené. — Je veux du pain. Aou icé meïou.— En voilà. Nedo.

Voile à navire, à canot. Pira.

Voir. Cenes ou Cenci.

Yvre. Enerbyé ou Enerbeyet.

FIN DU VOLUME.


THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET